

# LA PAIX DE DAMOCLÈS

Théo Dales

Tropospheres - 1997

"Vivre, ce n'est pas être témoin, c'est participer".

Cet aphorisme, Antoine de Saint-Exupéry se le répétait encore à l'aube du 31 juillet 1944 en grim pant dans la cabine de son bimoteur Lightning. Quatre heures plus tard son avion se fracassait sur les flots calmes de la Méditerranée. Descendu du ciel par une misérable rafale anonyme. Les balles n'ont aucun respect pour les grands hommes !

Vivre...

Boris, lui, avait sans doute lu "Vol de nuit" et relu "Terre des Hommes". A force de vouloir vivre, il était mort deux fois. C'est, du moins, ce que prétendait Géraldine. Mais, au point où il en était, il aurait très bien pu renaître encore une fois de ses cendres : les images tremblantes de la vidéo montraient quatre cadavres alignés sur un carrelage jaunâtre le long d'un mur abîmé au plâtre défail lant et sale. Deux soldats noirs et deux civils de type européen aux chemises blanches maculées de poudre et de sang séché...

Peut-on reconnaître quelqu'un que l'on a jamais connu ? Boris. Un aventurier en fin de course. Un mercenaire... une lettre de licenciement timbrée de soixante-huit grammes de plomb collée sur la poitrine ! J'avais la nette impression que Géraldine s'était amourachée d'une tête brûlée qui avait simplement fini de se consumer dans ce cadre miteux de la banlieue de Harare. "Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, écrivait Blaise Pascal en son temps, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre".

Il y avait une curieuse agitation dans ce que le commentateur qualifiait de palais présidentiel. Des hommes, essentiellement noirs, brillants de sueur et armés de fusils automatiques, passaient et repassaient devant les quatre cadavres sans même leur jeter le moindre regard. Seul le cameraman semblait s'intéresser à eux : son cadrage s'approchait, vaporisant les jambes pressées des soldats pour se concentrer sur les visages de cire des deux européens. La mort tourbillonnait au-dessus de leurs masques en centaines de démons ailés, voraces et minuscules, venus récupérer les corps en commençant par le sang. La séquence me semblait tirée d'un mauvais film d'épouvante pour circuit parallèle d'amateurs névrosés. Quel crédit pouvais-je bien lui accorder ?

La carte d'identité que Géraldine avait jointe à la cassette pouvait constituer un début :

Boris Nadov. Né le 9 octobre 1967 à Aubenas (Ardèche), 1 m 76, 72 kg, yeux marron-verts, signes particuliers... néant ! La photographie montrait un jeune homme de bonne famille, bien nourri, cheveux noirs épais coiffé court, menton cossu, le poil à peine contestataire, le col de chemise impeccable... Un adolescent banal au visage marqué par ce regard emprunté qui caractérise l'âge où la quête d'une personnalité rend difficile les certitudes. Rien ne pouvait laisser supposer qu'il s'agissait là du même homme.

Le portrait flashé de la vidéo qui sortait lentement de mon imprimante était autrement bouleversant : béret étoilé, barbe irrégulière, cheveux fous, le regard pétrifié dans une expression de défi... Comment était-ce possible ? Je fus soudain pris d'un doute. Une courte panique intérieure me fit saisir l'almanach de l'Huma de cette année 1967. Mort d'Ernesto Guevara... page soixante et onze.

"... assassiné d'une balle dans le cœur par l'armée Bolivienne dans le canadon del Churo près de Valle Grande. C'était le lundi 9 octobre entre 9h30 et 10h..."

Le lundi 9 octobre 1967.

J'appelai aussitôt Géraldine :

- Dis, il est né à quelle l'heure ton héros ?
- Qu'est-ce qu'il te prend ? Pourquoi tu veux savoir ça ? Tu joues les Madame Soleil ou quoi ?
- Réponds à ma question, insistai-je.
- Je n'en sais rien moi, reprit-elle agacée, demande-le à sa mère !

Eh oui, sa mère... Il avait donc aussi une mère. De toute façon je m'égarais. Il s'agissait d'un simple phénomène d'identification, comme ces milliers d'Elvis Presley qui envahissent les rues de Memphis le jour anniversaire de sa mort. Le Che n'est pas la moindre des idoles. A cette époque, celle de l'affiche rouge et noire, ne portais-je pas moi-même un béret enfoncé sur le crâne, les cheveux longs, un badge à l'effigie de Fidel et un foulard rouge autour du cou ? Ne scandais-je pas après André Gide que "le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis" ? Alors pourquoi pas lui, Boris ? Vingt ans après, s'approprier un morceau de l'histoire...

Certes, cette étincelle troublante de palingénésie capturée par Géraldine, ce pseudo-Che étendue dans sa déchéance africaine, représentait un peu la fin de toute cette époque. Comme une ultime ondulation. L'amortissement final d'un choc situé quelque part dans l'histoire des hommes, entre 1788 et 1795 ? Avant peut-être quand on songe à celui qu'on a appelé J.C....

Aujourd'hui, qui ose encore utiliser le mot "révolution" ? Son "r" porte en lui cette sensation de boucle, de recommencement, avec au mieux une notion désagréable de stagnation qui aboutit inmanquablement à une monumentale gueule de bois pour tous ceux qui

y ont cru. Reste peut-être le mot "évolution". Une révolution, mais sans en avoir l'air...

En transférant l'image vidéo sur l'écran de l'ordinateur, j'avais pu effacer la barbe, supprimer le béret, retailer la chevelure, souligner le menton, préciser les traits du visage, le redessiner quoi ! Mais il fallut encore ombrer le relief et teindre l'ensemble pour que le doute s'immisce enfin. Et encore... Malgré toute ma bonne volonté le portrait robot ne prit qu'un simple air de famille. Pour Géraldine, par contre, la similitude était une preuve criante qu'elle avait raison.

- Evidemment il y a combien ? Quinze ans d'écart entre les deux photos ! s'insurgea t'elle pour contrer mon manque d'enthousiasme.

- Quatorze, corrigeai-je, si on suppose qu'elle date de l'année de la carte. Faudrait une photo plus récente...

- Je te dis que c'est lui ! Je l'ai reconnu tout de suite, le soir même où je l'ai vu.

- Ce n'est pas une preuve.

- Oh l'autre ! Je sais de qui je parle. Je suis quand même la mieux placée, non ?

- Comment veux-tu que je sache ?

Un trouble s'installa.

- Attends ! Tu en veux des photos ? Je vais t'en sortir.

Elle se dirigea vers une armoire remplie de dossiers d'où elle tira une grosse boîte à archives dont les côtés bombaient comme les joues d'un ministre. Son contenu se déversa sur la table basse sans ménagement, la submergeant de lettres, d'enveloppes déchirées, de prospectus griffonnés, de photographies, de collages, de quelques pages d'aquarelle et de tout un tas de petits papiers comme des notes d'hôtel ou des tickets de cinéma...

- Voilà, dit-elle nerveusement. Il y en a une autre si tu veux.

Je me rendais compte que j'avais été un peu léger avec elle. Je ne l'avais pas prise très au sérieux quand elle m'avait demandé d'enquêter sur ce Boris sorti de nulle part et soit disant mort dans un coup d'état au Zimbabwe. Mais là... je me sentis un peu bête. Elle s'était réfugiée contre la baie vitrée, les bras refermés sur sa poitrine et ne regardait plus que la nuit qui envahissait peu à peu la ville.

Comment aurais-je deviner l'importance qu'avait eu cet homme dans sa vie ? Pour moi, Géraldine était née au Nicaragua au cours de l'été 92. Avant il n'y avait rien. Une nuit noire de l'hiver boréal !

Cet été-là, la rédaction de l'Humanité-Dimanche m'avait envoyé à Managua afin d'observer d'un peu plus près la nouvelle campagne de désarmement du gouvernement de Violetta Chamorro. Géraldine, elle, faisait partie d'une délégation d'une association humanitaire qui apportait de France des fonds et du matériel scolaire à une petite école au cœur de la province du Matagalpa. Nous avons emprunté le même convoi. Je n'avais pas eu l'intention de m'arrêter dans ce minuscule village mais il suffisait de saisir les regards émerveillés des gosses devant le petit bâtiment blanc fièrement dressé au milieu du village l'année précédente, pour comprendre qu'il se passait ici quelque chose d'essentiel, quelque chose qui méritait vraiment qu'on s'y attarde. Je m'y étais donc attardé. Nous étions loin des cadavres qui font généralement la "une" de nos journaux et qui encore une fois avaient mobilisé mon énergie mais j'avais eu envie d'écrire un article sur cette école, rendre hommage à tous ces français anonymes qui avaient parrainé sa construction.

J'étais finalement resté plus de quinze jours parmi ces gens humbles et heureux de voir que le monde ne les oubliait pas. Et malgré la présence de rebelles, plus imprévisibles que jamais, retranchés dans les montagnes alentours, je me sentis terriblement serein. Utile. La vie ici avait un sens. Son sens. Une humanité qui rapidement prit l'apparence pour moi d'une jeune fille au visage malicieux et au sex-appeal

redoutable. Une jeune fille animée d'une énergie un peu folle qui la rendait difficilement accessible. Et si elle avait pu m'apparaître comme la vierge à Bernadette Soubirou, pour la lumière qu'elle dégageait, la comparaison s'arrêtait là. Géraldine était plutôt du signe de la braise. De la cendre devrais-je écrire. Mais je ne la connaissais pas encore.

- Pourquoi me regardez-vous ainsi ? m'avait-elle lancé à un moment où mon admiration devait frôler l'inconvenance.

- Ça fait quarante ans que j'attends ce moment, avais-je répondu sans malice, captivé par sa chevelure charbonneuse qu'elle tentait en vain de circonscrire dans le nœud d'un foulard de soie.

- Quarante ans ? Vous allez être en retard.

- Je sais.

J'avais près de vingt ans de plus qu'elle, ça pouvait en effet passer pour un certain retard. Mais l'essentiel, c'était d'être là, avec elle, et de ne pas manquer ce rendez-vous.

Hélas, sa présence fut si intimement liée à l'émotion qui entourait la naissance de cette école que toute approche sentimentale parut dérisoire, futile, voire d'un égoïsme navrant. Ce fut un sentiment de dignité, de fierté, plus qu'un quelconque jeu de séduction, qui contribua à construire notre complicité. Disons que si notre relation fut si riche de connivence, ce fut précisément parce qu'elle était débarrassée de tous les parasites de l'amour. Certes, comme tout homme normalement constitué, j'avais été attiré par le charme enflammant de cette jeune femme, mais la situation fit que, sur place, il me fut impossible de parler d'amour. Peut-être m'avait-elle aimé précisément parce que je n'avais pas cherché à la séduire ? Après un tel voyage en apesanteur, le retour sur Terre ne pouvait être qu'une fatalité.

En septembre quand elle reprit son poste d'institutrice dans le sud de l'Ardèche, j'entrepris une version plus sensuelle de notre osmose mentale. J'espérais, sans doute parce que la banalité reprenait ses droits,

que je pouvais tenter quelque chose de plus trivial. Elle avait souri. Un sourire de compassion, tragique.

- Je t'en prie, m'avait-elle dit d'une voix extraordinairement douce, ne gêne pas tout.

- Je ne te plais pas ? avais-je demandé en quadragénaire tourmenté.

- Mais non... ce n'est pas ça. Nous sommes des amis. Des vrais amis, non ?

Je devais en conclure une fois pour toutes que les vrais amis sont forcément asexués. Chamfort tente une explication avec l'hypothèse que les femmes donnent à l'amitié ce qu'elles empruntent à l'amour. Il y a des jours où l'amitié devient pesante! De toute façon j'étais trop vieux, trop chauve, trop usé déjà... Il y a des pauvretés qui sont hélas impossibles à vaincre.

En fait, cette rencontre initiale au Nicaragua suivait de peu de la disparition de Boris. La première. Celle de janvier 1991. A l'époque, Géraldine ne m'en avait pas dit un mot et sans ce coup de téléphone au journal, le 25 mars 1996, je crois que le personnage de Boris Nadov ne serait jamais entré dans ma vie.

Géraldine était tombée sur ma sœur aînée, figure emblématique et non moins acariâtre du secrétariat de la rédaction. Cette chère Mathilde, qui m'avait fait entrer comme pigiste à l'Huma-Dimanche, il y avait quelques années déjà, se sentait péniblement responsable de mes faits et gestes. Aucun de mes papiers n'étaient jamais parvenu à la rédaction sans qu'elle y ajoutât quelques corrections d'humeur, opérant une impitoyable censure dès que mon esprit laissait divaguer une imagination trop... "chimérique". La situation avait tendance à m'exaspérer, mais elle était ma sœur et j'ai toujours cédé à un sens aigu de la famille.

Ce matin-là, elle apporta elle-même le mot de Géraldine dans la salle voisine où nous tenions habituellement nos réunions. A son entrée, notre sempiternel chahut verbal s'interrompit brusquement. Les visages se dressèrent. Moi au contraire, je baissais la tête derrière l'écran opportun d'un ordinateur.

- Je te signale, lança-t-elle visiblement fâchée, que le journal n'est pas un réseau ! J'en ai assez de faire l'intermédiaire pour tes... tes... tes saletés ! Tu fais ce que tu veux de ta vie. Si tu trouves bien de courir encore les jupons à quarante-cinq ans, c'est ton problème, moi je m'en moque, mais je ne supporte pas que tu te serves de moi pour tes rendez-vous !

Elle jeta un petit bout de papier sur le fouillis des paperasses, tourna les talons comme un adjudant-chef et disparut.

- Attends, criai-je, c'est...

Trop tard. Mes deux confrères présents ce jour-là me dévisageaient avec une hilarité non dissimulée. Les sarcasmes pointaient déjà au bout de leurs langues fourchues. Les secrétaires, c'était sûr, m'offriraient une boîte de préservatifs à mon prochain anniversaire !

La missive griffonnée dans un geste d'agacement disait ceci : "Appelle Géraldine de toute urgence, elle a « besoin de toi » - lundi 25 – 10 h".

Besoin de moi ? Géraldine ! Etait-ce possible, après tant d'années ? Mais à quoi servait un ami, pensais-je naïvement, s'il n'est pas là au moment utile ? Ayant pourtant eu plusieurs fois l'occasion de côtoyer cette insoumise dans des situations de drague, j'aurais du tout faire pour apaiser mon enthousiasme. Ce n'était certainement pas par manque d'affection qu'elle avait "besoin de moi". Sa vie amoureuse demeurait certes un mystère dans son absolu, mais je pouvais jurer qu'elle ne souffrait d'aucun manque sexuel. S'inviter dans le lit de jeunes prétentieux qu'elle trouvait beaux ne lui posait aucun problème particulier. Des nuits sans lendemain, affirmait-elle quand j'avais l'audace

de lui reprocher ses choix. Histoire de se convaincre de la permanence de ses charmes sans doute. Pourtant, comme Mathilde, je laissais mon imagination satisfaire mes désirs... Un chagrin à consoler, une solitude réelle malgré tout, un besoin de construire quelque chose à l'aube d'une troisième décennie, la compréhension soudaine, qui sait, que j'étais l'homme de sa vie...

Je débarquai en Ardèche le samedi suivant, 30 mars 1996, en fin d'après-midi. La ville d'Aubenas, déserte et calme, flottait dans cette plénitude sensuelle propre aux journées ensoleillées de l'hiver méridional. A ceux qui ne connaissent cette région du Bas-Vivarais que sous la fournaise estivale, je crois pouvoir dire qu'ils ratent l'essentiel du festin. L'Ardèche est un gâteau raffiné qui se déguste hors de la saison touristique, quand les rayons du soleil titillent la gelée sur les sarments de vigne, quand les insectes se terrent et que tout devient immobile, silencieux, cristallin... Que les vieux se posent sur leur pierre et regardent, adossés à la façade de leur demeure, le passage du temps.

Fin mars, d'ordinaire, il est déjà trop tard pour savourer cette pureté. Certes, pêchers et cerisiers égayent à nouveau le paysage de leurs fleurs fragiles mais les premières chaleurs réveillent tout un monde un peu pénible qu'on a parfois du mal à croire inventé par Dieu lui-même. Que ce soit ces satanées bestioles qui vous bourdonnent dans les oreilles avant de vous piquer au sang ou cette herbe sauvage qui vous parasite les mollets à la moindre incursion sur ses terres... Ce samedi-là, néanmoins, je bénéficiai d'un certain sursis : la chaleur était de retour mais sans les inconvénients.

Géraldine portait une robe légère à fines bretelles, noire avec un motif blanc brodé aux extrémités, un gilet ample tombant des épaules, des espadrilles lacées sur les chevilles. Un fin maquillage rehaussait malicieusement les traits de son visage sous une chevelure faussement négligée. Il était rare qu'elle porte ainsi des jupes ou des robes coupées aux genoux, elle trouvait ses mollets trop gros, mais j'étais ravi chaque

fois qu'elle acceptait ainsi de reconnaître sa furieuse féminité et elle le savait.

Son appartement brillait lui-aussi d'un désordre savamment calculé comme s'il avait été préparé par quelque photographe de magazine de décoration, avec des tissus choisis abandonnés sur les dossiers et des objets insolites posés ici ou là sur les meubles. J'imaginai encore une fois combien Géraldine avait dépensé de temps pour m'accueillir, changeant et rechangeant de tenue devant l'intransigent miroir et chamboulant meubles et étagères jusqu'à une impossible satisfaction faite de compromis et d'agacement. Je n'osais admettre qu'elle eût fait tout ça pour moi mais je ne pouvais m'empêcher d'en être flatté. Comment pouvais-je me douter que je n'y étais pour rien ? Que toute cette séduction ne cherchait qu'à me convaincre d'adhérer à son histoire...

Géraldine m'indiqua la cassette vidéo posée sur le téléviseur dans le coin du salon, alors qu'elle débarrassait la table du dîner.

- Il faut que tu vois ça, me lança-t-elle, c'est dément.

Je m'attendais à je ne sais quelle trouvaille sortie d'un documentaire clandestin, sans songer un instant que cet enregistrement puisse avoir un quelconque rapport avec le "besoin de toi" qui avait précipité ma venue.

- Tu te souviens du cargo Esperanza ? enchaîna-t-elle. Il avait fait naufrage au large de Brésil en 91. J'avais un ami qui avait embarqué dessus. Et là...

- Attends, attends, moins vite s'il te plaît.

Mais elle continuait avec la même passion.

- Mais si, cette tempête, ce cyclone... Comment il s'appelait déjà ? Il avait failli raser la base de Kourou à l'époque, tu ne te souviens pas ? Enfin, vous en avez parlé dans l'Huma ! Il y avait eu des morts et des dizaines de containers sur les côtes...

- Je ne me souviens pas de tout, tu sais.
- Enfin peu importe, le fait est que je l'ai revu à la télé l'autre jour.
- Le cargo ?
- Mais non, pas le cargo ! Boris.

Elle avait crié cela comme s'il s'agissait d'une évidence. Boris !  
Boris qui d'abord ?

- Boris Nadov ! C'était mon... mon mari quoi !
- Tu as été mariée ? m'égosillai-je.
- Mais non, pas mariée... C'était mon compagnon si tu veux... C'était avant qu'on se connaisse, tous les deux...

Je devais me rendre à l'évidence : elle avait eu une vie avant moi, hors de moi. avant cette rencontre magique dans le Matagalpa !

- Tu ne m'en as jamais parlé ! m'insurgeai-je
- Ben oui, c'est comme ça. Là, je t'en parle, je viens de le revoir à la télévision !
- Comment ça à la télévision ?
- Sur la cassette, là.
- C'est pour ça que tu m'as fait venir ? demandai-je un brin vexé.

Malgré le fait que depuis des années je croyais ne plus rien attendre de précis de la part cette désirable jeune femme, l'amertume d'avoir été tenu à l'écart d'une telle confiance m'encrassait le gosier. Elle dut en prendre conscience car tout de suite elle se déroba d'une virevolte toute féminine.

- Bon je n'ai rien dit, laisse tomber.
- Sûrement.
- Tu te refermes comme une huître, là, c'est pas la peine.
- Qu'est-ce que tu racontes...
- C'est vieux cette histoire. Je ne voulais pas t'embêter avec ça, c'est tout.

Puis, après un silence suffisamment expressif, posant ses mains sur mes épaules, elle m'offrit un délicieux baiser sur la joue, de ceux qui nous énerve autant qu'ils nous font fondre.

- Aujourd'hui, me susurra-t-elle au creux de l'oreille, c'est toi mon meilleur ami, tu le sais bien.

Pourtant tout me portait à croire que ce n'était pas tout à fait la même chose...

Le nom écrit en larges caractères sur le côté du boîtier me fit froncer les sourcils : Citizen Kane.

- C'est dans Citizen Kane que tu l'a vu ? lançais-je de mauvaise foi.

Ignorant la boutade et repoussant du poignet une épaisse mèche noire qui lui barrait les yeux, elle me prit la cassette des mains et la glissa dans la gueule du magnétoscope.

- Regarde ! C'est après le film, dans les infos. J'avais programmé un peu plus long à cause des pubs...

Elle agrippa la télécommande comme si mon grand âge m'interdisait de maîtriser une telle technologie.

- Je sais allumer la télé, soufflai-je.

Elle ne releva pas davantage la provocation. Son attention se fixait déjà sur les images.

- Regarde... c'est lui là.

- Où ça ?

La scène ne durait que quelques secondes mais l'image s'attardait sur quatre cadavres allongés sur un carrelage blafard, le long d'un mur marqué par les balles.

- Mais il est mort ton type !

- Ben oui il est mort, c'est bien ce qui me rend folle ! Parce que ça veut dire qu'il était vivant avant ! Il n'a pas disparu dans le naufrage de l'Esperanza, tu comprends. Pendant toutes ces années il était vivant... Il était vivant...



Elle disparut dans la cuisine, noyant dans des bruits de vaisselle un sentiment que j'eus du mal à identifier, entre la tristesse et la colère.

Le commentateur parlait d'un coup d'état manqué au Zimbabwe, un coup fomenté par des mercenaires venus d'Afrique du Sud... "sans doute, disait-il, déçus par la tournure que prenait la politique dans ce pays depuis l'arrivée au pouvoir de Nelson Mandela"... Sans être un spécialiste de l'actualité internationale je n'étais pas véritablement surpris. Depuis des lustres, à la rédaction, on s'attendait à une réaction des durs à cuire de l'Apartheid, de ceux que l'on nommait là-bas les "verkramptes", les esprits étroits. Ces colons blancs qui avaient cru un jour que la terre d'Afrique leur était due.

Le Zimbabwe était l'une de ces « terres promises » : Le "paradis terrestre" de Cécil Rhodes n'est pas la plus inhospitalière des terres pour des blancs habitués aux climats doux tempérés d'Europe. Mais son indépendance en 1989 et l'arrivée au pouvoir de Robert Mugabe avaient été assez douloureuses pour ces grands propriétaires chassés du jour au lendemain de leurs terres comme des malpropres. Ce qui m'étonnait le plus au fond, c'était que Géraldine, sympathisante communiste avérée, puisse reconnaître un ex-compagnon parmi ces mercenaires fascistes sud-africains.

Je n'eus guère le temps d'exprimer cet étonnement : elle s'insurgeait déjà toute seule comme si une fois de plus elle avait deviné mes pensées.

- Ne va pas croire ce type ! Boris était anarchiste. Il s'en vantait tant et plus !

- Ils n'ont rien d'anarchiste ces gars-là, tu peux me croire, contrai-je un peu par défi.

Elle me dévisagea de ses grands yeux noirs comme si je venais de dire une énormité. Puis elle m'expliqua patiemment que dans une bataille il y a généralement deux camps. Et que contrairement à ce que

prétendait le commentateur de France 3, les quatre cadavres, là, n'étaient pas des mercenaires, mais des défenseurs du gouvernement. Gouvernement noir, précisa-t-elle, tendance marxiste-léniniste selon le dictionnaire !

C'était peut-être la vérité. Les allégations du journaliste ne soulignaient pas à quel camp appartenaient précisément les quatre cadavres alignés devant le mur crasseux du palais présidentiel. La seule chose qui semblait évidente sur les images, c'était que ces pauvres bougres, deux noirs et deux blancs, avaient été tués dans une fusillade. Une fusillade plutôt musclée, au gros calibre, genre fusil mitrailleur 12 mm qu'arborent parfois les engins blindés de transport de troupe...

- Qu'est-ce que tu attends de moi, demandai-je après avoir repassé dix fois la bande en multipliant les arrêts sur image.

Géraldine était retournée à sa vaisselle.

- C'est un peu confus, osai-je en la rejoignant dans la cuisine.

- Tu pourrais en savoir un peu plus, marmonna-t-elle d'une voix légèrement âpre. Tu pourrais mener une enquête là dessus.

- Sur quoi ?

Elle releva la tête. Ses yeux brillaient.

- Tu n'as pas envie de m'aider.

- Evidemment. Bien sûr que je vais t'aider. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

- Tout. Boris. Ce qu'il faisait là bas ! Pourquoi il est mort. Et cette histoire de cargo... Je veux comprendre...

- Evidemment.

J'avais répondu sans réfléchir, pour la soulager d'un poids qui lui cassait la voix et lui voilait le regard. Pouvais-je lui dire que son Boris ne m'inspirait pas le moindre enthousiasme ? La jalousie probablement. Ou peut-être quelque chose de plus sournois encore que je ne maîtrisais pas moi-même... Je me demandais si Géraldine n'inventait pas ce personnage

pour pimenter une vie qui prenait avec le temps une forme de plus en plus casanière.

J'étais donc resté un peu sur ma réserve en la quittant le lendemain. J'avais accepté de m'occuper de son affaire mais uniquement dans le but de lui prouver qu'elle s'illusionnait. Que son Boris, s'il avait échappé au destin du cargo Esperanza devait savourer sa chance sous les soleils de la Guadeloupe ou jouer les limaces quelque part en Mer des Moluques. Mais j'en étais presque certain, il n'était pas mort dans les couloirs du palais de Harare.

Et puis voilà que surgissait cet étalage de souvenirs s'écoulant de la boîte éventrée sur la petite table du salon. C'était plus qu'un simple sursaut de nostalgie. L'affaire d'un psychiatre.

Géraldine, à genou sur le carré de moquette, furetait nerveusement dans l'amas de papiers. Tout en relevant sur son oreille les mèches sauvages qui balayaient son champ de vision, elle en dégagait une photographie qui la plongea un long moment dans les brumes. Elle ne voulait pas me montrer à quel point cette histoire la bouleversait mais l'émotion était trop forte. Sur la photographie je devinais une plage de rivière, baignée de lumière, dominée par un entassement de rochers polis par les eaux. Un homme, Boris sans doute, assis sur le sable, couvait Géraldine de ses bras solides comme s'il eut voulu la retenir prisonnière. Une prisonnière amoureusement consentante... Leurs regards tournés vers l'objectif ne montraient qu'une seule et unique expression : le défi. Un défi d'amour, de bonheur éternel, d'invincibilité. Très proche du mépris.

Géraldine se leva, abandonnant le papier glacé au fouillis des souvenirs et se dirigea vers la baie vitrée qui dominait la ville. Son reflet dans la nuit albenassienne semblait inondé de larmes. Il pleuvait ce soir-là. Le printemps. Une pluie d'enterrement, maussade et triste, comme on en trouve d'ordinaire dans les pays plus septentrionaux.

Le rempart d'enthousiasme qu'elle avait toujours su dresser pour se protéger des assauts de la vie s'émietta doucement sous mes yeux comme emporté par le ruissellement. Derrière, la ville de son inconscient m'apparut pour la première fois : un amas sinistre de maisons basses et grises comme des blockhaus, un monde sans éclat, une ville craintive où l'on se terre plus que l'on y vit. Et au milieu de cette ville sordide, un édifice. Une somptueuse tour baroque d'une architecture exaltée, couverte de sculptures opalescentes. Une tour magnifique aux reflets encore dorés d'un passé fastueux, une tour inachevée, menacée aujourd'hui par une terrible lézarde...

En un an, Boris et elle s'étaient écrit plus de lettres que je n'en enverrai jamais. On aurait pu croire qu'ils avaient vécu séparés tout ce temps, mais non : pendant plus de six mois ils avaient partagé le même appartement dans un petit village près des Vans aux limites des Cévennes. C'était du moins ce que j'avais pu comprendre compte tenu du peu de confidences dont me gratifiait Géraldine. Cette pudeur comme cette abondance épistolaire archivée telle quelle, sans la moindre retouche, montrait combien cette histoire avait marqué sa mémoire. Cinq ans après, ouvrant cette boîte sans doute pour la première fois, elle ne parvenait toujours pas à se détacher de son contenu émotionnel.

Je n'étais pas tout à fait convaincu que la soif de la vérité fût la raison essentielle qui l'avait poussée à faire appel à moi. La disparition de Boris, en janvier 91, cachait probablement une histoire sordide dont elle voulait exorciser la responsabilité. On ne construit rien sur un sol marécageux et Géraldine n'avait rien construit depuis 1991. Cinq années s'étaient écoulées.

D'ordinaire, quand je m'étonnais de son célibat, Géraldine préférait rire en me renvoyant l'image d'un vieux rétrograde pétrifié dans sa conception judéo-chrétienne de la vie. J'avais fini par accepter ce point de vue. Mais il était désormais clair que cette situation n'était pas

véritablement un choix ou le fait d'une quelconque évolution des mœurs. Il était la conséquence d'une cause que je pressentais cachée quelque part dans cet épisode contrarié de sa vie affective.

Ce soir-là Géraldine s'était perdue dans les lumières de la ville étendue à ses pieds, le front collé à la vitre. Elle m'apparut nue. Cruellement nue. Nue au point de ne plus porter sa propre peau comme une écorchée de laboratoire. Elle pleurait peut-être. Des larmes de regret.

- Je crois que c'est bien lui, dis-je pour tenter de la ramener vers moi. Je vais essayer de contacter le journaliste de France 3 pour avoir un peu plus de précision.

Mais elle ne m'entendait pas.

- Mathilde s'il te plaît, puis-je encore te demander un petit service ?
- Non !
- Mais...
- Ca suffit, je ne veux plus te voir !
- C'est tout ce qu'il y a de professionnel je t'assure ! Je voudrais les coordonnées d'un certain Albert Maller, de France 3.
- C'est tout ?
- Euh... Oui. Et il faut aussi que je parle à Bouilloux, tu ne l'aurais pas aperçu par hasard ?
- Il n'est pas encore rentré.
- Ah... Rentré de où ?
- Il a demandé une rallonge pour une interview de De Klerk.
- En Afrique du Sud ?
- Ben oui, pas à Pékin !

A l'Huma, Bouilloux était le spécialiste des affaires internationales pour l'hémisphère austral. C'était lui qui avait couvert le coup de force du 20 mars. L'Huma-dimanche préparait un dossier spécial sur les premières années Mandela, il se trouvait donc déjà en République Sud-Africaine au moment des faits. Un heureux hasard dont ce vieux Bouilloux n'avait guère tiré parti : ses articles retraçant les événements de Harare ne semblaient que reprendre dans le détail les messages de l'AFP que j'avais eus entre les mains. D'un style technique qui permet au plus pantouflard des rédacteurs d'écrire trois pages à partir d'un "lead" sans

prétention. L'ancienneté de Bouilloux lui donnait certes suffisamment d'expérience et de connaissances pour pondre n'importe quel article de politique internationale sans bouger le cul de son fauteuil, mais là, sur place...

Dans l'édition du 22 mars, le coup-d'état était annoncé en "streamer" au dessus du titre du journal : "Putsch manqué à Harare". En page internationale, son article sur deux petites colonnes, ne faisait pas cent lignes. Luxe arrogant d'un reporter promu au rang d'envoyé spécial ou paresse d'un vieux briscard de la "Polex" ? La Polex, c'est le ministère des affaires étrangères au Parti, la politique extérieure. Le Monde n'était guère plus bavard sur la question et Le Figaro carrément muet.

Le palais présidentiel avait donc bel et bien subi un assaut de rebelles soit-disant soutenus par ces "esprits étroits" qui avaient fondé le Parti National Renouvelé en République Sud-Africaine. Personne n'était sûr de rien sinon que les pertes humaines étaient assez nombreuses, notamment du côté des mercenaires dont une grosse poignée était de race blanche. L'abordage avait été rapidement maîtrisé par les forces loyalistes et dès le lendemain, le président Mugabe avait pris la parole à la télévision pour dénoncer "l'ingérence inadmissible de membres d'un organisme étranger dans les affaires politiques du Zimbabwe". Une façon un peu sèche de demander à Mandela de faire le ménage.

Tous les commentateurs semblaient considérer l'épisode comme un soubresaut banal dans ce continent ravagé par les passions. Personne, ni même au sein du Monde Diplomatique qui consacrait un dossier à la question, début avril, n'émettait l'hypothèse de conseillers ou de mercenaires blancs à la solde du gouvernement populaire. Géraldine allait devoir admettre que son anarchiste avait viré de bord ou alors, comme je le supposais, que ce n'était pas lui. Un détail tout de même me chiffonnait, un accroc sur le drap tendu du consensus : les chemises. Elles étaient blanches ! Les mercenaires équipés par l'extrême droite sud-

africaine n'arboraient certainement pas des chemises blanches. Au mieux des treillis, au pire des chemises brunes ou kaki. Surtout lors d'un assaut. Le prétendu Boris portait même un jean qu'on dit "used" dans les magasins spécialisés et des chaussures de type randonnée semblait-il. Non seulement il n'était pas militaire mais il avait tout d'un touriste. Je voyais assez bien un technicien de quelque usine européenne en pleine délocalisation, venu au palais pour bricoler une prise ou remettre un pot de vin. Juste un mauvais plan.

J'en étais là de mes interrogations, revenu un moment sur l'extrait de la bande vidéo quand Martinello mon rédacteur en chef se posa lourdement sur mes épaules.

- Qu'est-ce que tu mijotes dans ton coin ? marmonna-t-il en se penchant sur l'écran.

- Figure-toi qu'il y a quelque chose qui cloche...

Martinello est quelqu'un de très professionnel et bien que son autorité frise parfois le despotisme, j'éprouve pour cet homme une réelle admiration. C'est un fossile vivant de la glorieuse époque Duclos-Thorez. Une référence. Ce fut donc sans la moindre réticence que je lui expliquai ce que je devais bien considérer comme un début d'investigation. Sans lui parler de Boris évidemment. Mais en précisant tout de même qu'un "informateur" prétendait reconnaître un français parmi les quatre cadavres du palais présidentiel.

- Prétendait ou affirmait ?

- Mmm... affirmait.

L'information lui parut digne d'intérêt. Bouilloux allait être averti aussitôt que possible.

- Quant à toi, mon gaillard, direction Sochaux : la CGT annonce des débrayages pour jeudi prochain. Il y a des licenciements en perspective chez Peugeot.

La rédaction pensait, sans doute parce que j'avais inscrit sur mon curriculum-vitae mes prouesses estudiantines en première année de l'université de la rue d'Assas, que j'étais le plus apte à traiter les affaires de licenciement. Depuis, je passais chaque année quelques jours dans les ateliers de Sochaux. A force de commenter les exploits de l'état major de Jacques Calvet, j'étais devenu un familier des travailleurs de l'usine. J'avais ma place au comptoir de "la tôle" et ma chambre m'attendait chez une militante de Montbéliard. En fait, c'était toujours la même rengaine : automatisation, augmentation de la production, stagnation des ventes, licenciements... Les primes à l'achat n'avait rien changé. Au début, pour calmer les revendications des ouvriers, les patrons avaient eu l'idée de mettre des arabes à l'atelier peinture ou à la presse. Cela avait marché un temps et puis les arabes avaient adhéré à leur tour à la CGT. Plus personne aujourd'hui n'acceptait de s'intoxiquer ou de devenir sourd dingue pour construire des bagnoles. Restait l'automatisation... et les licenciements ! Un technicien japonais construisait quarante-cinq voitures par an alors qu'il fallait deux ouvriers français pour la même performance. C'était un de trop. Lequel ?

A la première heure, le lendemain, laissant les condamnés à leur triste sort, j'appelai Mathilde. Elle avait obtenu le numéro d'Albert Maller, le journaliste de France 3. Après le "blablabla" traditionnel sur les avantages et les inconvénients de nos situations respectives je le lançai sur la piste des vrais-faux mercenaires sud-africains. Il m'avoua comme je m'y attendais un peu vu la médiocrité des images, que le film avait été acheté par la rédaction de France-Télévision à un correspondant zimbabwéen. Un amateur évidemment. Un employé du palais peut-être... il ne savait pas au juste. Mais pour ce qui concerne les quatre cadavres, il me promit de se renseigner.

- Un devoir de déontologie, affirma-t-il avec un zeste d'ironie dans la voix.

En raccrochant le combiné, je sentis comme un vide autour de moi. J'attirais tous les regards sur une marionnette dont je ne tirais pas la moindre ficelle. Comme le chasseur qui lâcherait une meute sauvage et affamée sans être certain qu'un gibier existe et que celle-ci, en fin de compte, ne se retournera pas contre lui. Tous les journalistes savent que c'est à partir de détails apparemment sans importance que naissent les scoops ou les grandes affaires. Tant Bouilloux, via Martinello, que l'homme que je venais d'avoir au bout du fil allaient remuer ciel et terre pour tenter de confirmer mes soupçons. Un français tué dans le coup d'état du Zimbabwe ! Mais que fait le gouvernement ?

Je ne fais pas une fixation sur le scoop ou l'affaire du siècle mais je dormis très mal cette nuit-là et ce ne fut pas seulement à cause de l'indigeste saucisse de Morteau. A nos débuts dans la profession, on nous apprend scrupuleusement comment sauvegarder une information, un informateur, comment monter une investigation en parallèle d'une enquête policière... Et moi, fièrement, je venais de tout balancer sans aucune précaution. Oh, je ne craignais pas tant pour ma réputation, mon orgueil se remettrait de me voir ainsi bêtement dépouillé, mais qu'en serait-il de Géraldine ? Je venais de mettre une chaîne de télévision sur le coup !

Si Géraldine avait raison, il fallait faire vite. Au moins avoir la décence de l'avertir que la machine était en route, qu'elle risquait d'être laminée et jetée en pâture aux commères imbéciles de moins de cinquante-cinq ans plantées devant leur télé entre un cornet de chips et un yaourt au bifidus actif. Je voyais déjà la une de Paris-Match avec la photo de la plage, cinq mètres sur cinq, sur les murs des stations de métro : "Une institutrice reconnaît son amant parmi les mercenaires sud-africains !". Le premier scoop de ma carrière !

Que faire ? Il n'était peut-être pas trop tard pour couper le cordon qui reliait ce prétendu Boris à Géraldine.

J'appelai l'ardéchoise le lendemain pour tenter de lui expliquer la situation. Elle ne s'en émut pas. Sans doute connaissait-elle trop mal les journalistes pour savoir qu'ils laissent toujours beaucoup de cadavres dans les marges de leurs papiers. Je crois qu'elle était simplement contente de constater que je prenais désormais son histoire au sérieux. Nous convînmes toutefois de tenir un conseil de guerre la semaine suivante. Les congés scolaires débutaient, elle viendrait à Paris.

- N'oublie pas tes deux boîtes d'archives, ajoutai-je sans subtilité, j'aimerais y jeter un coup d'œil, si tu veux bien.

J'avais lancé ce souhait en toute innocence, non pas comme le ferait un psychologue avec un wagon d'arrière pensées, mais la réaction de Géraldine m'obligea à le reconsidérer plus attentivement.

- Tu vas perdre ton temps, tu sais, me dit-elle. Il n'y a rien de très intéressant : ce ne sont que des lettres. Des lettres d'adolescents amoureux. Je crois que tu as mieux à faire, non ?

Que voulait-elle dire par « mieux à faire » ? Je ne pouvais pas croire qu'il s'agît juste de pudeur ou de protection.

- Si tu veux que je t'aide à connaître la vérité, insistai-je, il faut me laisser regarder. Je ne te critiquerai pas Géraldine, quoique je découvre.

- Mais... je n'ai rien à cacher, tu sais. Rien du tout.

Tout me laissait à croire que c'était faux mais polémiquer n'aurait mener à rien. J'acquiesçai d'un murmure. Simplement.

Les jours suivants je pris le temps de fureter dans les anciens numéros de l'Huma, en récupérant tous les messages de l'AFP concernant la guerre du Golfe. Boris avait en effet disparu en janvier 1991, quelques jours à peine après le début de la mémorable "tempête du désert", la "desert storm" chère à Georges Bush, alors qu'il était sous les drapeaux depuis bientôt six mois. Selon Géraldine, il aurait fui son régiment, le 170ième R.I. d'Epinal, le 7 décembre 1990. Or le 29 novembre le conseil de sécurité de l'ONU adoptait la résolution 678 qui autorisait le recours à

la force contre l'Irak. L'ultimatum pour le retrait des troupes irakiennes du Koweït était fixé au 15 janvier 1991. Et le 22, le cargo Esperanza coulait au large du Brésil...

Mon instinct me laissait supposer que l'histoire de cet homme devait être beaucoup plus simple. Mais compte tenu de ces éléments deux hypothèses étaient plausibles. La première : Boris, comme nombre de jeunes soudainement grisés par l'aventure et l'argent ou pour une raison sentimentale que j'ignorais encore mais que je pouvais deviner, aurait signé un engagement "Volontaire Service Long" afin de suivre une partie de la section mortiers-lourds du 170 R.I. qui avait rejoint Djibouti le 18 décembre 1990. Ou alors au contraire, seconde hypothèse, l'éventualité d'une mobilisation l'aurait effrayé au point de lui faire préférer la désertion. Géraldine refusant de le suivre, il serait parti je ne sais où pour échapper aux recherches. Et pourquoi pas en fin de compte sur le cargo Esperanza ? Mais quand même... une désertion peut entraîner jusqu'à cinq ans de prison ferme selon le code militaire... Cinq ans ! Pour quelqu'un qui n'en comptait que vingt-trois !

J'essayais d'échafauder des plans comme le ferait un scénariste avant de se lancer dans l'écriture. En prenant le scénario à l'envers par exemple... De deux choses l'une, soit le cadavre était bien celui de Boris Nadov, soit Géraldine se trompait. Dans le second cas, aucune inquiétude : Ni Bouilloux, ni Maller n'arriverait à rien sinon à dénicher une toute autre affaire. Dans le premier cas, il restait à découvrir s'il était effectivement un militaire français détaché sur place après la guerre du Golfe selon une quelconque opportunité de carrière, DGSE ou coopération, ou si à l'inverse la France ne reconnaissait pas là l'un de ses ressortissants.

Le ministère de la Coopération confirma l'absence du nom de Boris Nadov sur les listes de coopérants étrangers en Afrique australe. Au ministère de la Défense, on fut plus tatillon.

- Je n'ai pas le droit de vous dévoiler cette information, monsieur, me répondit une voix féminine toute mécanique.

Je n'avais pas cité le Zimbabwe pour ne pas créer de remous au cas où. J'avais simplement demandé si un certain Boris Nadov s'était engagé en automne 1990. Top secret. Seule la famille de l'intéressé pouvait obtenir de tels renseignements. Et certainement pas par téléphone.

- Et sa... compagne ? tentai-je.

- Il faut qu'elle joigne à sa demande un certificat de mariage. Mais de toute façon nous ne pouvons vous donner satisfaction que dans la mesure où l'intéressé ne s'y oppose pas.

- Il est mort ! criai-je instinctivement.

- Dans ce cas, répondit la voix atone, la famille a du recevoir un avis de décès.

Il me restait l'ambassade du Zimbabwe dans le 8ème arrondissement. Un rendez-vous fut pris pour la fin d'après-midi avec un certain Arnold Bouramia du service de la communication. Cette armoire d'ébène à l'aspect redoutable, la trentaine tranquille, vêtu d'un costume souple sur une chemise blanche au col Mao boutonné à l'extrême, prit un ton désabusé pour me parler d'une Afrique australe paralysée par l'illettrisme, par le Sida et abandonnée par l'Occident. Selon lui, la cause de ce coup d'état, c'était l'indifférence des pays occidentaux pour cette région de l'Afrique.

- Pas de pétrole ! plaisanta-t-il.

Son rire lourd faisait trembler les verroteries du lustre. Mais il n'était pas homme à se laisser emporter par l'euphorie.

- Attendez, corrigeai-je, c'est vous qui avez viré les européens en 1989 !

- Evidemment, continua-t-il, coopération dans le langage occidental, ça signifie soit voler les terres soit piller les richesses du pays... Savez-vous que le nom même de Zimbabwe remonte au Vème siècle ? Non...

Evidemment. Que connaissez-vous du Grand Zimbabwe ? Rien. Que savez-vous des états Changamire ou Mutapa ? Rien. Et je ne vous parle que des époques les plus connues de notre histoire... Pensez aux gens qui ne connaissent de la France que l'image de la Tour Eiffel ! Vous-même, vous êtes journaliste et vous ignorez tout des civilisations africaines. Que dire de vos concitoyens que vous êtes chargé d'informer ? Le vide ! Le néant !

- Vous avez certainement raison, mais...

- Vous ignorez volontairement un continent trois fois plus vaste que le vôtre. Vous fermez délibérément les yeux sur l'Histoire africaine. Vous voulez que je vous dise : vous nous respectez tant qu'il reste quelques grammes d'or au fond de nos vallées dévastées mais vous vous foutez éperdument de nous ! Et ces milliers de mes compatriotes que vous avez envoyés en enfer pour vous fournir l'amiante dont votre industrie avait tant besoin ! Hein ? Ça ne vous émeut guère... Voyez-vous, quand j'entends aujourd'hui que les fils et les filles de ceux qui ont asséché notre pays sont menacés à leur tour par cette satanée amiante, je me permets de sourire. Les plafonds de vos universités ! N'est-ce pas cocasse ? Nous aimerions parler de justice divine, non ?

Je songeais plutôt à une pasquinade grotesque du capitalisme occidental, mais la question n'était pas là. La photo de Boris et de ses trois compagnons d'infortune gisait sur son bureau, il n'avait pas semblé daigner lui porter le moindre intérêt.

- Ces cadavres-là, hasardai-je du bout du doigt, vous en pensez quoi ?

- Que vous n'êtes pas le premier à me poser cette question et que ça en devient agaçant !

Je restai de marbre. Maller ? Les services du ministère des Affaires Etrangères ? Voire... J'esquivai la sagaie.

- Ils n'ont pas l'air de barbouzes sud-africains, insistai-je.

- Ah bon. Vous me rassurez. Ce sont des ressortissants tchèques qui travaillaient chez nous dans le cadre d'une coopération mutuelle. Voyez-

vous, les ex-pays de l'Est s'effondrent peut-être, mais ils ne nous laissent pas tomber, eux. Seulement, il y a eu une... une "bavure". C'est comme cela que vous dites ici, n'est-ce pas ? Nous le regrettons, croyez-le bien. Ils ont été pris entre deux feux... La garde gouvernementale n'a pas fait dans la nuance. C'est son rôle après tout, on ne va pas lui reprocher son efficacité.

Des tchèques.

Quelques jours plus tard, à mon grand étonnement, Maller m'appela pour confirmer sans le vouloir la même version. C'était donc lui qui m'avait devancé à l'Ambassade du Zimbabwe.

- Vous auriez du être au courant mon vieux, observa-t-il non sans un certain sarcasme, c'est plus votre famille que la mienne ! Enfin, si vous avez du nouveau, pensez à moi !

Evidemment, entre confrères...

Des tchèques ! Non seulement l'agacement dans la voix d'Arnold Bouramia à l'Ambassade du Zimbabwe m'incitait à une certaine méfiance mais cette version manquait de logique. J'imaginai mal en effet le gouvernement de Vaclav Havel, pressé d'intégrer son pays à la Communauté européenne, soutenir le régime néo-marxiste du Zimbabwe... Certes, le président Mugabe avait officiellement renoncé au marxisme mais bon... L'oiseau s'est envolé, reste qu'il est né d'un oeuf et qu'il pondra des oeufs. J'attendais avec une certaine impatience les éclaircissements de Bouilloux quant aux finesses des enjeux internationaux dans cette région du monde. Le grand Havel, de son piédestal de légende, ne maîtrisait peut-être pas tout.

Huit jours plus tard, le 2 juillet, le présentateur du journal de France 3 revient sur les événements dans une intervention que j'aurais préféré ne jamais entendre. Non pas qu'elle annonçait quoi que ce soit d'alarmant ou de nouveau mais parce qu'elle prouvait ouvertement la



perfidie de Maller et qu'elle statufiait mon crétinisme sur la place Théophraste Renaudot.

- Rebondissement dans l'affaire du coup d'état manqué de Harare du 20 mars dernier, annonçait-il. Souvenez-vous : sur cette image, deux cadavres de race blanche supposés appartenir au groupe de mercenaires soutenus par les nostalgiques de l'Apartheid qui ont lancé l'assaut contre le palais présidentiel... En réalité, selon de nouveaux témoignages, ces deux hommes n'auraient aucun lien avec les rebelles du PNR sud-africain. Ils seraient en fait des conseillers tchèques au service du gouvernement de Robert Mugabe. Cette affaire relance la question de l'influence des ex-pays de l'est sur la scène internationale. En effet, après le retour de plusieurs responsables communistes à la tête de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Hongrie et dernièrement de la Pologne, après la réélection de Robert Mugabe au Zimbabwe, de Joachim Chissano au Mozambique et l'arrivée de Nelson Mandela en Afrique du Sud, on peut se demander si ces pays ne se tournent pas aujourd'hui vers ce qui serait un nouveau Pacte de Varsovie ?

Pour secouer ainsi la vase de la politique internationale, France 3 devait avoir assuré ses arrières, car la chaîne touchait là un vieux nerf qui irritait beaucoup de monde. On ne chatouille pas la bête quand elle sommeille.

La suite me prouva que non. La rédaction avait carrément agi en franc-tireur : un coup de bluff insensé. Sans doute parce que Maller avait fait l'erreur de me considérer comme fiable, suffisamment représentatif du microcosme communiste, ce qui me rassura, finalement, quant à l'aptitude aux maladresses.

Le lendemain, peu avant midi, l'ambassade de la République Tchèque à Paris diffusa un communiqué afin d'éviter toute suite malencontreuse d'une enquête plus approfondie : Les hommes de Harare s'avéraient être des indépendants. Le gouvernement tchèque se détachait

de tout lien qui pouvait éventuellement le lier à eux. Au pire, n'était-ce là que quelques émissaires de l'ancien régime qui auraient choisi de rester là-bas après la révolution de velours et « la victoire de la Démocratie ». Ténébreux démenti. Un second coup de semonce, après que l'ambassadeur ait exprimé très officiellement son mécontentement, fut lancé par le ministre des affaires étrangères sur la joue droite du directeur de l'information de France 3 : "La France présente ses excuses à tout le peuple tchèque..." La rédaction boucla aussitôt le dossier. Maller se fit remonter les bretelles par tout le monde, y compris par moi, pour la forme, et on passa prestement au chapitre suivant. Avortement expéditif. L'affaire pouvait plonger désormais sereinement dans les profondeurs boueuses de la politique parallèle. Et même si sur le moment je fus plutôt ravi de la tournure des événements parce la cible Géraldine n'était plus si nette dans le viseur des chasseurs de scoop, je n'étais pas dupe pour autant. Croire que le silence qui suivit la tempête signifiait le renoncement de tous aurait été une grave erreur. Tout journaliste digne de ce nom, Maller en tête, n'abandonne pas un sujet qui peut, malgré les affirmations officielles, précisément à cause d'elles devrais-je dire, déboucher sur une découverte de premier ordre. Je n'aurais pas été étonné non plus d'apprendre que la DGSE s'était mise sur le coup elle aussi. Géraldine que j'avais fait pénétrer dans l'arène ne bénéficiait véritablement que d'un léger sursis. Le premier matador s'était bêtement blessé avec son épée en sortant précipitamment de sa loge. Le trac sans doute. Il y en aurait d'autres

Tous les êtres humains, de l'abruti notoire à l'intellectuel raffiné, couvent en eux les oeufs de pulsions insoupçonnables. Moins insoupçonnables certes pour les abrutis notoires... On y trouve pelle-mêle les fantasmes bien sûr, sexuels, gastronomiques ou autres, mais aussi la haine, le racisme, les désirs de destruction, de déchéance et que sais-je encore, toutes ces petites choses subtiles et délicates héritées des ages farouches et qui meublent encore insidieusement notre forteresse intérieure. Certaines époques, parce qu'elles rappellent dans l'inconscient collectif la fureur de ces temps initiaux, sont plus propices à l'apparition de ces excès. On parle alors de fascisme lorsque la dérive est collective ou plus simplement de déviation psychologique ou de coup de chaleur quand il s'agit d'un seul individu.

Comme nous tous, Géraldine couvait des pulsions ravageuses mais personne ne pouvait exiger qu'elle en révèle les contenus. Je n'en demandais pas tant d'ailleurs. L'éclosion de la moindre des perversités n'aurait finalement abouti qu'à ternir une image que je m'obstinais à garder pure. Savoir qu'elle aussi pouvait succomber me semblait déjà suffisamment effrayant. Après tout, la franchise ce n'est pas de dire la vérité, c'est simplement de ne pas mentir. C'est ce qu'elle s'était contentée de faire en me parlant de Boris.

Le 2 août 1990, à une heure trente du matin, tandis qu'à cinq mille kilomètres de là l'armée de Saddam Hussein envahissait le Koweït, Boris attendait sur le quai central de la gare de Valence son premier train militaire.

- Le train 4523 en provenance de Marseille et en direction de Metz entre en gare, écartez vous de la bordure du quai.

Boris avait quitté son Ardèche natale dans l'après-midi selon l'ordre de mission de la délégation militaire de Lyon. Ce jour-là, la chaleur assommante avait cloîtré les albenassiens derrière leurs volets et poussé les touristes dans les rivières si bien que la place Ollier, communément nommée "la place des cars", était déserte. Curieusement, la ville devait ressembler à ce que serait Koweït City vingt-quatre heures plus tard, les blindés en moins.

- Il était désagréable, précisa Géraldine, je ne l'avais jamais connu si renfermé. C'est lui qui n'avait pas voulu que je l'accompagne.

Il avait préféré rester seul comme pour mieux se concentrer sur l'incontournable défi. Plonger au plus profond de son être, jusqu'à la source de vie, renflouer une résignation que la jeunesse avait mille fois sabordée. Cette terrible controverse entre le devoir et la conscience, entre la réalité et l'espoir, tous les hommes l'ont connue le moment venu. Pour avoir vécu ce dilemme une bonne quinzaine d'années avant lui, j'imaginai facilement la torture que Boris s'était lui-même infligée jusqu'à l'abdication finale.

On ne se rend pas bien compte, parce qu'on y a échappé ou qu'on a oublié, mais pour quelqu'un qui n'a rien du crétin gavé de films de guerre, le service militaire représente une véritable rupture. La première fracture de vie. Des quantités de valeurs humaines construites jour après jour au contact d'instituteurs pacifistes le long d'une enfance insouciant s'effondrent brutalement sous ce magistral coup de fouet. Ce n'était pas qu'un mauvais torrent à traverser, mais un fleuve. Un fleuve de haine !

Cet abrutissement général et institutionnel qu'était le service militaire a plus tué qu'on ne le croit. Il tue encore. Il tue la vie, l'humanité comme l'a écrit Boris dans l'un de ses poèmes. Ce qu'on

appelait naïvement "devenir un homme" ce n'était ni plus ni moins que devenir une bête. L'Armée validait et valide encore le statut d'abruti. Elle rend justifiable la bestialité, la grossièreté et tous ces résidus comportementaux de l'ère préhistorique dont je parlais plus haut.

Lettre du 12 février 1990 :

*"Pauvre, je ne veux pas vivre dans l'ignorance.*

*Il me faut voir, entendre et abuser :*

*T'entendre nue et te voir nue*

*Pour abuser de tes caresses."*

PAUL LEUR.

*Ma lumière...*

*Mon âme...*

*La lumière de mon âme...*

*Pardonne-moi cette emphase mais comment ne pas être grandiloquent quand une si troublante fée se penche sur le berceau de mon existence ?*

*Tu n'aurais jamais du m'avouer ton amour, ma perle brune. Tu viens de percuter mon désir. Maintenant je suis "accroc" et tu vas devoir supporter le poids de ma dépendance. Je ne peux plus me passer de tes mots délectables, de tes baisers pimentés, de tes caresses sensuelles et de ton corps si lumineux qu'il en devient impalpable... Loin de toi, je deviens fou. Tu foudroies mes pensées, mon système nerveux se consume, tu grilles mes sens, je brûle d'une substance qui ferait danser un vieux mammoth de Sibérie...*

*Comment vivre une seconde sans toi ? Je ne peux plus lever mes lèvres de ta peau, mes mains de tes hanches, mes yeux de ton regard,*

*mon nez de ton parfum et mes pensées de toi, entière et désirable... Et si je me sépare de toi après une savoureuse et longue fusion je ne peux trouver le repos que dans des rêves de toi. Tomber amoureux... Je crois que je suis effectivement en train de tomber tant mon esprit s'embrume d'une délicieuse apesanteur.*

*Dis, mon amour, ça fait mal quand on arrive en bas ?*

Boris.

Lettre du 13 février 1990 :

*Mon rêve de cocooning !*

*En y pensant bien, je crois que j'ai toujours été amoureux de toi. Les filles que j'ai pu regarder, que j'ai pu "aimer" ne m'ont fait vivre que des opus d'ouverture. La grande symphonie a commencé avec toi. Bon d'accord, la métaphore est connue, mais je n'ai pas trouvé mieux sinon qu'il faudrait être une larve asexuée pour ne pas s'émouvoir de la féminité qui jaillit de ton être !*

*Du premier regard dans ce train miraculeux de Bosnie-Herzégovine, de ce zeste d'arrogance qui en émanait, de cette vague de sensualité qui m'immergea aussitôt et de l'humour qui malgré la situation triompha finalement de tous les autres sentiments, je ne retiens qu'une seule et unique émotion : le désir. Le désir de toi.*

*De cette seconde bénie des dieux dans cet univers pré-apocalyptique, est né en moi un véritable big-bang sentimental. Je me suis mis à vivre. Plus que la raison de mon existence, tu en es la cause, la source qu'on n'avait pas osé me révéler de peur du trac qu'elle aurait pu engendrer... Ah Géraldine, comme tu as bien fait de monter dans ce train ce jour-là... Qu'aurais-je été "sans toi qui vint à ma rencontre..."*

*Peut-être moins qu'un simple balbutiement.*

*Merci fée sublime de m'offrir ce que la Terre a de plus précieux. Puisse-je en être digne jusqu'à mon dernier souffle !*

*Boris.*

Elle ne s'était jamais sentie aussi seule que dans ce train saturé d'humanoïdes. Ce jour-là, le 2 janvier 1990, les wagons étaient bondés de turcs qui regagnaient l'Allemagne après les fêtes de fin d'année et malgré cela, malgré la chaleur humaine, la buée gelait sur les vitres, à l'intérieur. C'était infernal, dira-t-elle, la vieille carcasse rouillée s'arrêtait des heures entières sur la voie enneigée au milieu d'une campagne rase et blanche... Une terre sans relief comme pouvait l'être la peau de cette Yougoslavie moribonde.

Trois jours plus tôt son compagnon de voyage, un étudiant de la Sorbonne qui avait présomptueusement cru en ses chances, l'avait laissée tomber comme une valise trop lourde au pied de l'immense statue de Gagarine au centre de la place du même nom à Sofia. C'était la veille du réveillon de la Saint-Sylvestre...

- Tu veux jouer la femme libérée, avait-il dit, et bien voilà, je te libère !

Elle avait préféré rentrer. De toute façon, ses vacances étaient presque terminées.

Et puis le train stoppa de nouveau. Quelque part. Entre une vaste étendue enneigée à droite et une immense plaine immaculée à gauche...

- Putain de merde, qu'est-ce qu'il fout encore ce con ?

Elle n'avait pas songé une minute que le jeune homme qui la dévisageait depuis le départ de Sofia, maîtrisant mal ses désirs derrière un semblant de sommeil, puisse ne pas appartenir à cette communauté d'apatrides qui l'étouffait. Elle était juste un peu étonnée de l'intérêt qu'il pouvait lui porter. Pauvre gars... En s'affublant de ses vêtements les plus amples, en laissant l'huile et la poussière poisser ses cheveux et en offrant à la fatigue toutes les prises qu'elle désirait, Géraldine pensait être suffisamment repoussante pour freiner les élans des plus borgnes. Mais lui devait être aveugle !

Alors il a prononcé cette phrase comme un constat, d'un ton désabusé qui transpirait la malice.

- "La vie est pleine de plaisirs qui ne coûtent rien".

Elle s'est mise à rire. Malgré la honte. Et avant qu'elle ne puisse s'excuser de ce sursaut de trivialité, il ajouta :

- Ce n'est pas de moi, c'est d'Alain... le philosophe.

Elle ne le connaissait pas, mais elle appréciait.

Il y avait quelque chose de surnaturel dans leur rencontre. Par l'embarras des wagons, on aurait juré que les turcs démenageaient discrètement Istanbul vers une latitude plus septentrionale et moins exposé au trafic maritime. Un papillon n'aurait pas eu la place de battre des ailes. Ils s'étaient retrouvés, Boris et elle, coincés dans le couloir entre deux collines de cartons, les pieds sur un amas de casseroles et la tête contre d'étranges ballots. Aucun des deux n'avait prononcé le moindre mot avant l'arrêt du train en terre Bosnienne sinon quelques

borborygmes de grogne du côté de Géraldine. Chacun considérant l'autre comme appartenant au groupe de réfugiés, aucun n'avait pris le risque d'entamer une conversation qui eut pu avoir de fâcheuses conséquences.

- Eh bien, reprit-il, puisque nous voici réunis par le même langage, puis-je me permettre de vous demander quel terrible tourment vous a poussé si loin de vos terres ?

Il y avait de quoi surprendre. Au début, Géraldine crut ce ton naturel. Cela l'amusait. Elle n'eut d'autre choix que d'adopter cette humeur qui contrastait agréablement tant avec le décor qu'avec son premier juron.

- Quel autre tourment que la folie, monsieur, répondit-elle, peut nous faire trouver sympathique de passer ainsi des heures entières entre je ne sais quels cartons de contrebande et autres ballots de "Marie-Jeanne" ?

- Du shit... Tu crois ? coupa-t-il, troublé par la soudaine révélation.

Elle comprit alors qu'il jouait. Et cette soudaine naïveté la rassura. Elle correspondait mieux au regard intrigué qu'il avait montré jusqu'ici. Celui d'un poète qui observe le monde des guerriers sans le comprendre.

Eh puis il y eut l'épisode de la vessie. Depuis des heures en effet, la jeune femme faisait des efforts désespérés pour contrarier une pression que la nature ne pouvait plus différer. Avec tous ces jeunes insoumis échappés des ghettos byzantins massés autour d'elle, et même vêtue d'un jean crasseux et d'une doudoune grossière, elle émettait une certaine réticence à l'idée de devoir baisser sa culotte. La présence de Boris et la confiance qu'elle pouvait espérer d'un tel compatriote, lui parut la Providence même. D'autant plus qu'en quelques secondes, les rires avaient dangereusement fragilisé les derniers remparts que sa volonté avait maintenant du mal à garder étanches... Boris savoura sa mission comme on l'imagine. Il fit sortir la grappe de trucs qui avait trouvé refuge dans la cabine des toilettes et garda la porte le temps la

sainte libération. Sachant qu'il ne faut guère plus à une relation que la complicité d'une aventure commune pour s'ancrer dans une intimité durable, disons que la leur entra dans le port à partir de ce moment-là.

A Salzbourg, après vingt-quatre heures de voyage, Boris et elle n'avaient plus beaucoup de secrets l'un pour l'autre, concernant du moins l'aspect superficiel de leurs vies passées. Car pour les profondeurs de l'âme, les désirs, les fractures... il leur faudrait des années sinon une vie entière.

- Sur le moment, m'avoua Géraldine, j'étais plutôt curieuse de lui. Il me plaisait mais, comment dire, pas sexuellement. Il dégagait quelque chose... Quelque chose d'intrigant, tu vois ?

A ce moment de leur voyage, il leur fallut prendre une décision. Mais aucun d'eux n'osa véritablement la proposer. Sans doute cherchaient-ils encore, comme le font souvent les amoureux que la passion rend curieusement superstitieux, un nouveau signe qui confirmerait une fois pour toute que leur désir ne les trompait pas. Tout indiquait qu'ils se perdraient de vue après l'Autriche puisque Boris, à ce moment là, bifurquerait sur Genève tandis que Géraldine poursuivrait son voyage vers Bonn. Mais il y a des coïncidences qu'il est parfois bien difficile d'expliquer. Ce fameux destin, probablement. Et cet automne là précisément, celui de 1989, l'année de tous les possibles, le destin avait grand soif d'amour. Géraldine venait de réussir le concours d'entrée à ce qu'on appelait encore l'Ecole Normale.

- Mais pourquoi Privas ? demandais-je, me rendant soudain compte que je ne lui avais jamais posé la question. Pourquoi l'Ardèche ?

- A cause des statistiques, expliqua-t-elle. Au début c'était parce que j'avais plus de chances dans l'académie de Grenoble. Et puis quand j'ai réussi, on m'a demandé de choisir le département. Je me suis souvenu de mes vacances dans un camp de l'Assistance près de Montpezat... Le soleil, les montagnes, le côté sauvage... tout ça... La rivière... J'avais

envie de travailler à la campagne, dans un petit village comme autrefois. L'Ardèche c'était parfait.

Au mois de novembre de cette année-là elle avait donc quitté les immeubles de son enfance en banlieue parisienne pour jouer les "hussardes noires" dans la campagne ardéchoise. Et en janvier 1990, elle habitait un petit logement de fonction dans le sud, près du village des Vans à quelques kilomètres seulement du hameau de Libertone où avait grandi Boris. Mais si elle continuait sur Bonn, ce jour-là, c'était parce qu'elle se rendait en région parisienne : elle voulait rendre une visite à sa tante dans sa maisonnette de Suresnes. Cette tante Augusta que j'avais rencontrée il y a quelques années à la dernière fête de l'Humanité et qui avait élevé Géraldine à la mort de ses parents, quand leur Dauphine pourtant "aérostable" s'était amourachée d'un platane à l'entrée de Nevers. C'était à la fin du mois de mai 1970, Géraldine n'avait alors que deux ans, ce qui certainement lui avait sauvé la vie. Le destin, disais-je...

En se quittant sur le quai numéro deux de la gare de Salzbourg, ils étaient déjà convaincus qu'ils se reverraient bientôt, mais il leur fallut attendre les premiers jours de février et le prétexte d'une projection de diapositives pour confirmer cette certitude. Il faut un prétexte à tout, même à l'amour. Géraldine prétendit innocemment qu'elle voulait montrer ce qu'elle avait vu de la nouvelle Bulgarie à ses amis instituteurs...

Mais pour ces derniers, ce soir-là, dont certains j'en suis sûr n'étaient pas venus dans l'unique intention de s'instruire ou de savourer un repas bulgare aussi aléatoire que périlleux, tout alla beaucoup trop vite. Entre Boris et Géraldine, il y avait déjà plus qu'une simple rencontre. Ils s'étaient percutés. Peut-être le couple ne soupçonnait-il pas lui-même à ce moment-là l'irrésistible force d'attraction qui l'unissait ? D'anecdotes en souvenirs, de souvenirs en rires, de rires en complicités,

de complicités en amour, tout s'était succédé dans la plus douce des logiques et le plus imperturbable des enchaînements. La nuit avait été somptueuse.

Trois jours plus tard Boris apportait ses valises.

Il était deux heures du matin, l'ombre des ombres traversa la gare de Valence comme un vol de fantômes aux aurores. Quelques secondes... Silence.

- Le train 4523 en provenance de Metz et en direction de Marseille va partir. Attention à la fermeture automatique des portes...

Restait Boris. Seul sous la grande horloge pâlotte de la place de la gare. Boris et un gros nuage de papillons de nuit. Il faisait chaud, lourd, comme avant l'orage. Géraldine le regardait, appuyée à la portière de sa Renault, elle ne le reconnaissait pas.

Il s'est approché en souriant, il a dit :

- Ils m'ont juste coupé les cheveux, tu sais.

Alors, sans trop savoir pourquoi, elle s'est mise à pleurer, timidement, en essayant maladroitement de la paume les larmes sur ses joues. Il l'a serrée contre lui, puis a tenté une diversion.

- Tu connais la différence qu'il y a entre un bœuf en daube et un militaire de carrière ?

Mais elle n'a pas répondu. Elle ne voulait pas savoir.

C'était la première permission de Boris, une soixante-douze disait-il. Soixante-douze heures qui n'en étaient déjà plus que soixante. Le temps d'arriver aux fins-fonds des Cévennes et le magot s'amenuisait encore. Boris voulait embrasser sa mère, voir les copains, aller partout, goûter à tout, sortir, manger au restaurant, faire du vélo, se baigner... Vivre enfin. Dans tout cela il ne restait à Géraldine qu'un confetti d'intimité à tartiner d'amour. Une petite fraction du « pas-le-temps ». De

toute façon il était trop tard : A peine ouvert, Boris se refermait déjà comme il l'avait fait la veille de son départ, un mois auparavant.

- J'avais attendu si longtemps... soupira Géraldine, le ton encore marqué par la déception.

- On attend parfois quarante ans, plaisantai-je.

Elle sourit. Un sourire triste.

Pour son premier soir dans la capitale, j'avais emmené Géraldine dans une cave à jazz du Quartier Latin. J'avais voulu la distraire, fêter ses vacances, mais Boris était devenu incontournable et l'histoire n'avait rien d'un conte de fée. Tandis qu'elle parlait, son regard s'évaporait dans chaque recoin de la salle où il n'y avait rien à voir. Ses mains parcouraient machinalement le rebord de la table, parfois son index se lançait dans une inlassable course sur le bord sucré de son verre, avant que ses doigts ne se replient comme deux petites pieuvres sur le culot. Je songeai aux mots de Boris dans sa lettre : "les douces tentacules"... et je me dis qu'en amour, Géraldine devait effectivement être quelqu'un de suffocant.

Ce soir-là, ses confidences auraient pu s'écouler au rythme lent de la contrebasse mais ses cordes vocales s'étaient peu à peu durcies au point de ne plus pouvoir chanter. Elle avait fin par se taire.

- Tu veux qu'on s'en aille ? demandai-je.

Pause.

- Nous faisons l'amour tous les jours avant.

Elle ne parlait visiblement pas de moi.

- Des fois deux, trois, quatre fois par jour... N'importe où, n'importe quand, jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus ! Il me tendait des pièges et moi j'essayais chaque fois de le surprendre. Nous étions fous ! Fous l'un de l'autre ! Fous d'amour, jusqu'à nous défier sans cesse...

- Jusqu'à l'overdose, risquai-je.

Mais elle ne releva pas l'allusion.

- Il m'apprenait à observer la nature, continua-t-elle, à aimer la rosée du matin, à attendre la nuit, à écouter un oiseau, à guetter un lapin ou un écureuil à la lisière d'une vigne... Moi, je lui parlais de Dickens, de Dostoïewski, des cinéastes italiens ou je lui lisais des passages de Moon Palace. Il adorait ce livre...

Les deux mois de l'été 90 qui avaient précédé le départ de Boris sous les drapeaux avaient marqué l'apothéose de leur vie amoureuse. Un été brûlant qu'ils avaient passé les pieds dans l'eau. Ils s'étaient réfugiés, les vacances venues, dans un coin inconnu des touristes dans la haute vallée de la Drobie. Ils avaient aménagé un petit espace près d'une ruine et vivaient là des journées entières, discrètement à cause des gendarmes qui surveillaient les barbecues incendiaires, pêchant leur pitance et buvant l'eau à la source.

- Hervey et Christof venaient souvent nous voir, des fois avec d'autres copains. Il y avait toujours plein de monde...

La nuit, ils sortaient leurs instruments de musique, chantaient Bob Marley, Dylan ou Manset, tandis que Géraldine dansait autour du feu, provocante et sensuelle, fière et désirable, jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube les terrassent.

- Tu peux pas savoir comme on était bien tous ensemble, ajouta-t-elle comme si mon statu de citoyen m'interdisait d'imaginer un tel bonheur.

- J'imagine.

- Je crois que ce sont les meilleurs moments de ma vie...

Pourquoi l'avais-je amenée ici, dans cette boîte de jazz ?

Et puis ce jour-là, pour sa première permission, il l'avait à peine touchée, juste de quoi "mettre son carnet de tir à jour" comme l'avait trivialement conseillé le capitaine. Il n'avait parlé de rien.

- Il va falloir que je reparte, se contentait-il de répéter.

Le samedi soir, Géraldine l'avait vu rire, boire, chanter même, mais ce n'était plus vraiment comme avant. Quelque chose avait changé. L'un des fils qui le liaient à elle et à son passé d'adolescent s'était rompu. Le monde avait refermé ses mâchoires, il s'en fallait de peu qu'il l'avale d'un trait.

- Même s'il était assez discret, me dira plus tard Géraldine, Boris avait une influence étonnante sur le groupe. Je crois que si Hervey, Christof ou un autre nous avait quittés, nous serions quand même restés ensemble, tous, mais là... sans lui, ce n'était plus pareil, tout ça n'avait plus de sens. On a arrêté de se voir les uns les autres et peu à peu le groupe s'est disloqué... Comme ça, sans véritable concertation. Et maintenant on est chacun dans son trou comme des taupes que la lumière aveugle. Quand il est revenu, lors de cette première permission, on a voulu faire la fête mais... Comment dire ? Il n'avait plus ce rayonnement. On a tous été un peu déçu, même si personne n'a rien dit. Il était absent. C'est con de dire ça...

"Nous sommes désormais entrés dans une logique de guerre" dirait François Mitterrand à la télévision, quelques jours plus tard.

Durant son séjour à Paris, Géraldine passa beaucoup de temps dans les grands magasins. Comme toute provinciale qui se respecte, elle devait "en profiter pour acheter des fringues". Pas des vêtements, des fringues ! J'eus beau lui faire comprendre qu'elle trouverait les mêmes, peut-être moins chères, dans les boutiques albenassiennes, mais non, Paris restait Paris.

Ses éclipses commerciales me permirent de fureter plus librement dans ses cartons d'archives. Ce n'était pas très honnête, je sais, mais je voulais être sûr que Géraldine ne me cachait rien de fondamental. Je passais donc deux après-midi entiers à lire, à déchiffrer et à ordonner tout ce qui me passait entre les doigts, y compris les billets de cinémas ou les quelques notes d'hôtels. Le moindre indice pouvait me dire ce qu'ils



avaient fait, Boris et elle, tel ou tel jour et dans quel état d'esprit ils se trouvaient à ce moment-là.

Que conclure ?

Rien. Hélas. Sinon qu'il m'eut fallu une semaine entière pour tout décortiquer. Ce que je découvris, finalement, c'était que Boris et elle avaient vécu une histoire d'amour certes très passionnelle mais qui, vue de l'extérieur, n'avait rien d'extravagant. Ils avaient passé quelques week-end au bord de la mer, à Sète ou à Montpellier comme nombre d'ardéchois quand les beaux jours arrivent. Une fois par semaine, ils s'offraient un bon repas au restaurant dont Géraldine semblait chaque fois garder en souvenir un coin de nappe, ce qui du même coup montrait leur limite financière - les nappes en papier ! Enfin, quelques factures prouvaient qu'ils n'étaient pas avarés de cadeaux, et qu'en matière de lingerie par exemple, il ou elle n'hésitait pas devant la qualité et le raffinement. De là à noter une esquisse de perversion... Juste de quoi me rendre un peu plus amer.

En quatre ans, j'avais déjà eu le privilège de voir Géraldine quasiment nue, lorsqu'elle allait se baigner, par exemple, ou qu'elle se prélassait au soleil, à l'abri des regards sur sa terrasse. Elle avait une poitrine de gamine mais des fesses magnifiques posées sur de longues jambes qu'on aurait voulu manger à pleine bouche. Un corps souple affriolant qui ne faisait pas d'elle une belle femme mais qui la rendait irrésistible : on avait envie de la toucher. Hélas, il n'y avait qu'en boîte de nuit et lors de certaines soirées cocktails où je l'invitais parfois qu'elle daignait mettre son corps en valeur dans des tenues plus féminines. Alors, peut-être, en ces rares occasions, sa taille éblouissante portait-elle la guêpière ou l'un des porte-jarretelles que j'avais repérés sur les factures, mais je n'en avais aucune preuve. Ceux qui peuvent en témoigner doivent se morfondre à l'heure actuelle dans une déchéance alcoolique peu enviable !

Quand elle revint à l'appartement, le deuxième soir, l'air évidemment déçue de n'avoir pas trouvé ce qu'elle cherchait, je lui demandai pourquoi Boris n'avait pas choisi l'objection de conscience ou la coopération plutôt que cette armée qu'il semblait abhorrer.

- Il avait essayé la coopération, me répondit-elle, son dossier avait été refusé. Hors délai.

- Et l'objection ?

- Il se voyait mal moisir deux ans dans une « association miteuse » ! Selon ses propres mots.

- Alors tu l'as poussé à désertier ? insistai-je.

- Non. On en avait parlé comme ça sans réfléchir, sans s'informer. Je ne croyais pas qu'il me prendrait au mot.

Lettre du 2 septembre 90 :

*Pars courageusement, laisse toutes les villes;  
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin;  
Du haut de nos pensées, voir les cités serviles  
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.  
Alfred De VIGNY.*

*Mon Euridyce,*

*"Grain de musc qui gît, invisible,  
Au fond de mon éternité !"*

*Comment me faire pardonner mon attitude, ma lâcheté, mon manque de respect ? Je m'aperçois aujourd'hui combien ces deux jours j'ai été incompréhensible et maladroit. Débander l'arc (c'est une*

*expression, reste calme !) ne guérit pas la plaie, je sais, mais peut-être ce geste appelle-t-il la clémence et la réconciliation ?*

*Je t'assure qu'à notre prochaine rencontre, tu auras droit à ce que tu mérites : une bonne volée... d'amour.*

*Et maintenant, lis-moi bien. Je vais essayer de me justifier avec l'a priori que je ne suis qu'un homme et donc que l'erreur est partie intégrante (hélas !) de mon raisonnement.*

*Je me trouve aujourd'hui devant un choix que je ne peux plus repousser et qui me rend fou.*

*Première possibilité : la soumission. Je ne peux l'accepter que si je me donne à fond. Au sens premier du verbe. En faisant abstraction de tout. De mes idées, de mes désirs, de mes souvenirs, de ma vie civile et donc... de toi Géraldine. J'ouvre une parenthèse, je fais mon service et dans neuf mois maintenant je referme la parenthèse. Et je reprends ma vie comme avant, avec toi, les copains, tout... mais il y a le risque du Golfe !*

*Seconde possibilité : la désertion. Je déserte et on disparaît tous les deux en Amérique Latine ! Pas facile, c'est le niveau au dessus et je ne sais pas si nous sommes capables de nous en tirer seuls. Mais c'est jouable...*

*Je suis sûr d'une chose (quand même !) : je t'aime, Géraldine. Je sais combien ton absence aliène mes sens, combien j'ai peur de l'avenir à l'idée qu'il puisse se dérouler sans toi.*

*Je sais aussi que ma responsabilité est grande dans le brusque dérapage de notre relation et je t'en supplie, pardonne-moi c'est écart.*

*Peux-tu imaginer combien le brouillard est épais sur le chemin qui descend aux enfers ? Il n'est vraiment pas facile de maintenir son*

*attention à ce niveau de vigilance. Les cerbères verts veillent et les sirènes de la mort nous embrument le cerveau de leur subtile démagogie... Qu'y puis-je ? Ne suis-je pas déjà anéanti ?*

*J'ai été ravi de lire ta colère, c'était un cri d'amour qu'aucune raison, qu'aucune malice ne pouvait défigurer. Un souffle de vie, de ta vie, et dans cette vie j'ai compris que j'occupais un trône royal. Comment ne pas être charmé de ce prestige ?*

*Le serpent de l'amour t'a mordu le sein gauche, tant mieux, je ne t'abandonnerais pas, ni une seconde, ni une minute, ni neuf mois... et je n'accoucherai pas d'une offense supplémentaire.*

*J'ai vu hier dans tes mots vaciller la flamme du feu qui nous unit. Non, Géraldine, ne me dis pas que ton amour est si faible qu'il tremble au moindre courant d'air ! Pas maintenant. Bien sûr je ne peux espérer te plaire par mon comportement actuel, mais c'est de ma survie dans cet enfer dont il s'agit. Je ne supporterai pas de passer encore tant de mois ici, sous la menace permanente de l'allongement de cette durée, voire d'une mobilisation, pour ne vivre réellement que quelques heures de bonheur par mois près de toi. La souffrance est trop grande quand après quelques heures de jouissance il me faut repartir à nouveau. On ne dresse pas impunément ses yeux vers la lumière...*

*Aide-moi à choisir mon destin, et accepte qu'il soit Notre destin. Je sortirai bientôt d'ici et si tu me suis comme je te le demande, je serai à toi pour ton éternité...*

*Je sais, tu as horreur des compromis, tu es trop entière et diablement vivante pour supporter un jeu de dupe peut-être trop risqué... Je ne veux pas que tu aies l'impression que je te gâche la vie, je ne voudrais pas que tu me jettes dans la poubelle de tes désirs une fois le forfait accompli. Dis-moi le fond de tes pensées et n'oublie pas que tu*

*restes pour moi la femme unique, mon plus grand espoir et ma seule raison de vivre...*

*Ne m'oblige pas à me retourner, ma perle brune, tu me retrouveras tout à l'heure au grand jour !*

*Borphée verto.*

Au mois de septembre 1990, Géraldine pataugeait dans la mélasse du doute. Boris perdait peu à peu la douce équanimité qui l'avait tant séduite, son humour n'avait plus la légèreté, ni l'ironie dont elle avait tant besoin. L'amant magnifique ne réagissait plus qu'en homme ordinaire dans un monde ordinaire, sans recul. Que resterait-il de leur amour quand elle aurait perdu sa beauté juvénile et qu'il ne serait plus qu'un technicien syndiqué d'une industrie en faillite ? Leur relation connaissait déjà les premiers soubresauts d'une liaison banale qu'un mariage aurait enfoncé dans la monotonie. Géraldine ne pouvait pas ne pas supposer que son homme, en imaginant pouvoir l'abandonner ainsi pour la récupérer ensuite, ne l'aimait peut-être pas tant qu'il le prétendait. Un tel comportement était apparemment dans la nature des choses, mais Géraldine n'avait rien d'une Euridyce et encore moins d'une Pénélope. Non seulement elle voulait décider, avec lui, en même temps, d'un élan commun, mais plus encore : elle aurait aimé que la question ne se pose même pas et qu'ils continuent à vivre au gré du vent sur le radeau indestructible de leur amour. Elle avait beau l'aimer comme une folle, l'éventualité qu'il l'abandonne, la simple évocation de cette éventualité puisqu'il ne s'agissait en fait que de cela, lui était restée en travers de la

gorge. Comment pouvait-il imaginer qu'elle accepterait une chose pareille ?

Elle s'était fâchée. Elle se fâchait encore mais contre elle-même désormais.

- J'ai cru qu'il avait rencontré une pétasse là-bas ! Il était très rusé Boris, je pensais qu'il voulait me mettre à l'écart tout en gardant une option sur moi...

La nuit de sa permission il lui avait fait l'amour comme un jeune blanc-bec orgueilleux, sans fantaisie... Ejaculation précoce et ronflette sur le ventre... Ce n'était pas l'homme qu'elle aimait. Celui-là pouvait partir aussi loin qu'il le désirait !

- Je lui ai écrit que je ne l'attendrais pas. Qu'il pouvait disparaître. Je ne suis pas un tableau qu'on met au grenier quand on s'en lasse ! Je lui ai dit qu'il était libre de faire ce qu'il voulait mais qu'il ne compte pas sur moi pour jouer le rôle de la femme du marin !

Au delà de ce premier différend, ce fut le sentiment de banalité qui lui était associé qui perturba réellement Géraldine. A ce moment là elle comprit que leur histoire d'amour pouvait se terminer comme beaucoup d'autres dans la misère d'une intolérance futile où planait sournoisement l'ombre d'une haine dévastatrice. Le spectre de la faillite n'apparaît-il pas inéluctablement dès que l'enthousiasme se replie ? Parce que le temps existe. Parce que le monde évolue sans cesse. Parce que la vie est un éternel chaos et que, quoi que nous fassions, nous ne sommes que d'infimes molécules ballottées par les événements...

Pourtant, dans cette effervescence universelle, si quelqu'un n'avait pas changé de comportement, c'était bien Boris. A ce moment-là, il était au cœur de mouvement et, selon ce que j'ai cru comprendre de son caractère, il refusait encore une fois de le suivre. Géraldine, aveuglée par ses propres pensées, n'avait peut-être pas su lire ce qui n'était en fait qu'un appel au secours...

D'ordinaire, les cas de désertion pendant le service militaire sont peu nombreux, de l'ordre de 0,5 %. Pour le seul hiver 90/91, ce taux s'est élevé à trois pour cent, soit six fois plus. La plupart des 4282 cas de désertion ont eu lieu entre le 29 novembre, jour de l'ultimatum donné à l'Irak pour le retrait de ses troupes du Koweït, et le 28 février 91, date de la fin de l'offensive terrestre.

Boris, lui, avait déserté le 7 décembre. Et la première chose qu'il avait du faire, c'était de rejoindre sa dulcinée à Privas, dans le petit appartement qu'elle louait désormais près de l'École Normale. Leur rencontre avait du être terriblement houleuse. Ce que refusait de me dire Géraldine, c'est qu'après l'avoir encouragé à désertier, peut-être sans l'en croire véritablement capable ou inconsciemment parce qu'elle ne supportait pas l'idée qu'il puisse l'abandonner un temps, elle avait du lui reprocher son geste. En le voyant devant elle, ce soir-là, portant l'irréversibilité de son acte sur le visage, elle l'avait peut-être insulté, humilié, le traitant d'immature, d'inconscient... que sais-je encore ?

Géraldine, à cette époque-là, apprenait un métier plein de promesse dans une région qu'elle semblait adorer. Son avenir s'annonçait calme et riche, loin de ce monde agité dont parlaient les médias. Boris, lui, était le piment de cette vie. Le petit danger, le petit risque, le grain de folie qui lui assurait de ne pas sombrer dans la ouate. Elle était comme un gosse qui joue dans la rivière et que le père emmène sur un tronc d'arbre où l'eau est plus profonde. Que pouvait-elle espérer de mieux ? Peut-on réellement lui reprocher de s'être accrochée à cela ? Elle lui avait sans doute répondu qu'elle avait trop à perdre, qu'elle n'abandonnerait pas sa situation pour fuir avec lui quelque part aux fins-fonds d'un continent inconnu, qu'il était révolu le temps où les femmes suivaient leurs hommes parce qu'elles n'avaient pas d'autre destin que le leur... Elle avait peut-être ajouté qu'elle ne pouvait plus avoir confiance en un homme aussi inconscient des difficultés de la vie. Et dans l'intensité de l'instant,

parce que la colère n'a aucune limite verbale, elle avait rendu la rupture inévitable. Il ne lui restait plus aujourd'hui qu'à s'en mordre les doigts, et ça faisait mal. Terriblement mal.

Je ne comprenais pas pourquoi Géraldine tenait-elle tant à retrouver son amant aujourd'hui, alors qu'elle n'avait rien tenté à l'époque. Pourquoi ses yeux s'humidifiaient quand elle me parlait de lui ? Était-ce possible, tant de temps après, qu'elle s'éprenne à nouveau de lui comme on s'éprend d'un souvenir d'enfance au moment de la mort ?

L'amour est un excellent remède contre l'orgueil. La fièvre retombée, l'un des deux aurait du revenir à l'autre. Comment avaient-ils pu se satisfaire d'une telle rupture ? Tout homme normalement constitué aurait proposé un pacte de réconciliation. On ne perd pas une femme pareille sans un minimum de combativité ! Surtout si elle nous aime comme cela semble avoir été le cas...

- Je pars en Argentine, aurait-il pu proposer. Si j'échoue, tu m'oublies. Si je réussis à construire quelque chose, promets-moi de me rejoindre...

Avant d'embarquer quelques jours plus tard sur le cargo Esperanza.

- Tout ça, c'est de votre faute, vous le savez bien. C'est à cause de vous Géraldine qu'il est parti ! Vous l'avez poussé à désertier et quand il l'a fait, vous l'avez laissé tomber comme une... une...

Elle soupira, rageuse. Puis ne trouvant pas de mot suffisamment expressif elle enchaîna sur le même ton de rancune :

- Qu'est-ce que vous espérez maintenant ? Il est mort.

- Arrêtez avec ça, Bénédicte, contesta l'accusée proche des larmes. Je l'aimais autant que vous !

Bénédicte Nadov distillait sa colère sur la terrasse, dans un calme très théâtral, en nous tournant le dos la plupart du temps et en posant par moment comme pour une photographie, contre la balustrade, dans une attitude dominatrice, presque arrogante. Ses yeux brillaient : deux diamants verts taillés dans le mépris. Grande femme sèche, vêtue à l'indienne sous un écheveau de soie grège, on aurait dit un gourou de quelque secte hindouiste. J'espérais que, la colère aidant, les deux femmes se jetteraient certaines indiscretions à la figure mais je dus vite me résigner. A la quatrième réplique un silence opaque s'abattit sur la terrasse. Bénédicte rejoignit en songe le petit garçon qu'elle avait porté sur sa poitrine tandis que Géraldine ruminait son irritation, refermée comme une huître sortie du bain.

Dans la lumière rasante du soleil qui fauchait la grande bâtisse de pierre surplombant la vallée, le moment semblait sortir du temps. Les résidus de cierges sur les meubles à l'intérieur donnait à la maison l'aspect d'un temple. Une mésange exploratrice nous tutoyait à quelques pas perchée sur la rambarde tandis qu'en contre-bas le long de la rivière, la brume s'effilochait comme un tapis de cheveux d'ange. Le parfum des

fleurs de pruniers avait la pureté du cristal, le vin blanc était frais... Libertone venait de nous ouvrir ses portes.

Deux jours plus tôt, dans le tumulte du Khédive à Saint-Denis, je m'étais copieusement fait remonter les bretelles par Martinello. L'italien s'était voulu persuasif :

- Tu travailles pour qui ? Faudrait voir de choisir son camp mon vieux !

J'avais eu beau mettre tous mes neurones sur le front, je n'arrivai pas très bien à saisir ce qu'il me reprochait.

- On en a parlé ensemble, tempérai-je.

- Tu m'as parlé d'un français, pas d'espions tchèques !

- Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? Que je tire sur la famille ?

Nadov, songeai-je alors, Boris Nadov... Un espion tchèque.

- On ne balance pas ses soupçons sur une télé nationale, reprit-il, c'est quoi ce travail ? T'es tombé malade ? Et d'où tu viens là ? Ça fait trois jours que je te cherche !

- Ecoute...

- Tu me connais, enfin, je ne suis pas du genre à bâillonner mes confrères... J'aimerais simplement être un peu au courant de ce qui se trame dans mon journal ! Juste un peu, un tout petit peu, c'est pas compliqué, non ?

Il s'était calmé. Le temps d'essuyer ses verres de lunette. Il avait forcément subi quelque remarque désobligeante du comité central pour se mettre dans un état pareil. Pourquoi ? Se pouvait-il que le Parti soit concerné de près par cette affaire ?

- J'aurai besoin de quelques semaines de vacances... risquai-je le regard soumis à l'extrême.

Je m'attendis à le voir bondir. Il me dévisagea calmement en fronçant les sourcils puis, se palpant le menton d'une main pensive, il marmonna :

- Des vacances... C'est une bonne idée ça, des vacances.

Il était parti à travers la salle de ses grandes enjambées de lévrier piémontais en répétant cette dernière phrase comme une incantation.

- C'est une bonne idée ça, des vacances...

Je retrouvai donc Géraldine en Ardèche, dès le lendemain, avant tout pour rencontrer la mère de Boris. Géraldine avait tenu à m'accompagner, afin de mettre Bénédicte en confiance, prétendait-elle. C'était réussi.

Heureusement la maison de Libertone avait quelque chose d'extrêmement apaisant et, malgré mon air parfois un peu exigeant, je n'inspire généralement pas de mauvaise pensée aux gens qui me rencontrent. En plus j'avoue que cette femme me plaisait et elle devait le voir dans mon regard, car elle avait tendance à m'épargner. Elle et moi étions d'une même génération. J'adorais sa longue crinière nouée sur les épaules, ses tissus colorés et flous qui esquissaient son corps et balayaient le sol à chaque retournement. On était loin, très loin de ces jeunes androgynes au cheveu ras, souvent bizarrement coloré, qui hantent les rues de Saint-Denis. Bénédicte était une vraie femme, ce celles qui restent terriblement désirables malgré le temps. Evidemment elle n'avait pas ce côté sex-appeal de Géraldine... N'empêche. Quand Bénédicte chaussait ses petites lunettes de lecture, j'éprouvais cette même sensation de désir qui me poussait à vouloir l'envelopper de mes bras, la serrer contre moi pour la couvrir de baisers. Géraldine gardait peut-être parfois d'une touche d'humour qui semblait manquer à Bénédicte mais elle n'avait perdu qu'un amour, pas un fils. Je me souviens m'être fait la remarque à ce moment-là que Bénédicte vivait seule elle aussi. Il y avait dans ces solitudes une logique commune. Un choix peut-être... mais un choix qui avait à bien des égards l'apparence d'un repentir.

Bénédicte n'avait pas toujours été seule, bien au contraire. Sa maison, isolée en pleine pinède sur le flan d'une colline cévenole, avait été le haut lieu d'une bruyante communauté hippie de 1971 à la fin des années 80. Pendant près de vingt ans une faune diffuse, nombreuse et mal contrôlée avait hanté le domaine qui prit alors son nom évocateur de Libertone. Boris avait grandi là, sur ce bateau ivre, au milieu de révoltés bannis à la recherche d'une île déserte. Et apparemment Bénédicte en gardait un souvenir précieux.

Elle me raconta tout ça quand, pour débloquer une situation que je sentais indigeste, je lui demandai la permission de visiter le domaine. Ignorant royalement son ex-belle-fille elle se proposa de me guider.

- J'ai acheté cette terre avec l'argent que m'a laissé mon père, me confia-t-elle tout de suite.

Puis, déambulant dans la roseraie qui jouxtait la maison sur plusieurs terrasses en contre-bas, elle se laissa aller à une plus ample confession.

- Mon père est mort en 1970, le même jour que Jean Giono... A cette époque je m'étais amourachée de l'assistant d'un professeur de la Sorbonne. Un homme très bien. Très gentil en tout cas. D'une grande culture. On s'est installé ici, comme ça se faisait dans ces années-là... Il y a plus de dix hectares, avec de la vigne, la possibilité de faire un potager près du ruisseau... Ses amis ont commencé à débarquer, certains sont restés, d'autres sont repartis... C'est comme ça que la communauté est née, Géraldine a du vous en parler.

Elle m'en avait parlé en effet mais comme on parle d'un événement furtivement entendu à la radio. J'espérais que Bénédicte m'apporterait une note d'ambiance, une note plus intime, plus utile à mon enquête.

- Carpe diem... soupira-t-elle au bout de quelques minutes d'absence, comme une vaine motivation.

- Pardon ?

- Non rien. Je vous fais perdre votre temps peut-être ?

- Non, non, pas du tout. J'ai vécu moi-aussi dans une communauté près de Montpellier...

La remarque lui plut. Nous continuâmes notre marche sur le chemin sableux couvert d'épines de pin par lequel nous étions arrivés en voiture. La forêt s'ouvrait devant nous comme la Mer Rouge devant Moïse. Je sentais que Bénédicte me parlerait si j'avais la patience de l'écouter.

- Il fallait se dépêcher de jouir de tout, reprit-elle, le temps était compté. Nous savions que le monde ne nous suivrait pas.

- Vous étiez nombreux ? risquai-je d'un ton que je voulais admiratif plus que curieux.

- Assez... Surtout au début. Il y avait les parasites bien sûr mais dans l'ensemble chacun offrait ce qu'il avait : son argent, son savoir, ses compétences... Pour les enfants c'était formidable, bien mieux que ce que pouvait leur apporter l'école... Boris était comme un prince au milieu de tout ça. Il a eu une enfance équilibrée, vous savez. C'était un beau jeune homme, plein de douceur, intelligent, humain... Une grande fierté pour une mère. Il était toujours soucieux de moi, prévenant. Dès qu'il sentait que le moral baissait un peu, j'avais droit à un bouquet de fleurs ou quelque chose... Les cierges dans la maison, c'est lui : à huit ans il en avait volé une brassée dans une église pour me les offrir. Et puis j'ai gardé l'habitude. Le soir, c'est très beau la lumière des cierges.

- On dirait un temple, osai-je.

Elle sourit.

- Je n'étais pas la seule à être totalement séduite. Il plaisait beaucoup. Les femmes de la communauté lui tournait autour comme des papillons. C'était fou ! Ce n'était qu'un adolescent. On dit qu'il n'y a pas plus belle satisfaction pour une mère que de voir son fils plaire aux autres femmes mais, moi, ça m'effrayait un peu. Il était trop jeune, trop gentil.

Et puis un jour il avait craqué.

- C'était naturel, admit Bénédicte. A l'époque je lui avais déconseillé de s'installer si vite chez Géraldine. Mais bon... la communauté devait le fatiguer.

Le soleil baissait sur les contreforts du Mont Lozère entre les traînes des derniers nuages du jour. De grandes hachures de lumière infestées de moucherons zébraient le chemin devant nous dans une sérénité troublante. L'endroit avait gardé la douceur jouissive qui avait du séduire les "libertoniens" au début de leur voyage. J'imaginais sans mal pour l'avoir connu moi-aussi, du temps de mes errances, ce qu'avait pu être la vie brillante et créatrice de cette communauté.

- Ce qui lui manquait le plus, disait Bénédicte en parlant de son fils, c'était peut-être une certaine stabilité, un véritable univers familial... Il y a eu trop de brassage dans la communauté du temps de son enfance. Et puis quand il est parti, c'était déjà la fin. Mon assistant en lettres modernes qui avait un peu joué le rôle du père avec lui, a fini par suivre une étudiante en mal de grossesse. Les autres ont repris le chemin des villes, certains se sont établis dans la région dans des maisons à eux... Il ne restait que les clochards et les parasites. Alors j'ai fini par faire le ménage. Quand j'ai repris possession des lieux il était déjà trop tard, Boris s'était sauvé lui-aussi. Je crois que personne ne voulait assister à l'enterrement.

- C'était inévitable, non ?

- La société vantait un nouveau mode de vie : chacun dans son coin, avec ses rêves, ses soucis, ses illusions... Nous y avons bêtement succombé, par facilité...

- Les époques changent.

- Aujourd'hui, il ne s'agit plus de vivre mais seulement de survivre. On ne parle plus d'utopie non plus, c'est un luxe devenu inabordable. Mais je ne regrette rien. Le temps de la communauté nous avons vraiment vécu, il y avait de grand moment de bonheur. Nous avons échoué bien sûr,

mais nous avons essayé. On n'arrive à rien de toute façon en se repliant sur soi. Un jour, vous verrez, on réhabilitera l'esprit communautaire. Les jeunes comme Boris qui ont connu ça ne peuvent pas oublier...

Quand nous revînmes à la maison, Géraldine nous attendait, confortablement avachie dans une chaise-longue de la terrasse, un magazine féminin entre les mains. Il faisait un peu plus frais, Bénédicte nous invita à l'intérieur.

- Je vais vous montrer, me dit-elle, vous allez voir à quoi ressemblait Libertone.

Elle posa un plateau de fromages sur la longue table de la cuisine bordée de bancs rustiques, un gros pain fendu, quelques charcuteries, une bouteille de vin de pays, puis elle disparut dans ce qui avait du être un salon avant de prendre l'apparence d'une serre tropicale.

- J'ai tout classé, tout consigné dans ces albums, expliqua-t-elle en revenant vers nous.

Cinq gros volumes venaient d'atterrir sur la table. Je ne pus m'empêcher de sourire en pensant aux boîtes à archives de Géraldine.

- Je veux que l'on sache, expliqua Bénédicte, je veux que l'on sache que nous n'étions pas simplement des illuminés ! Nous étions des précurseurs. Des découvreurs. Nous avons tenté de vivre autrement, en hommes libres, et si nous avons échoué c'est parce qu'il fallait tout défricher. Nous avons dépensé notre énergie à préparer le terrain, à expérimenter, à imaginer d'autres solutions... C'est l'épuisement qui nous a fait échouer pas l'idéologie ! Vous pouvez le dire tout ça dans votre journal. Les communautés n'étaient que le point avancé d'un Nouveau Monde ! Nous n'avons jamais touché le continent mais il existe, il est là tout près.

Le film de la communauté de Libertone s'étalait sur les pages des albums depuis les premiers polaroids bancals aux couleurs délavés où l'on voyait une bande hirsute et rigolarde attablée sous un vieux mûrier, jusqu'aux clinquants ektachromes, portraits travaillés de jeunes filles romantiques. Il y avait aussi des documents jalonnant les luttes sociales et idéologiques de cette double décennie : d'abord de simples feuilles manuscrites photocopées qui glorifiaient le Larzac, puis de véritables journaux écrits sur ordinateur qui dénonçaient l'impérialisme américain et ses fusées Pershing. Ils me rappelaient mes débuts près de Montpellier à cette époque où, apprenti maoïste, je me faisais les dents en gribouillant une chronique satirique dans "Commun-Communes", une feuille de chou qui circulait dans les communautés du Languedoc. C'est dans l'ambiance de la rédaction de ce modeste canard que j'avais rencontré les gens qui plus tard me mirent le pied à l'étrier. À l'intérieur des fermes communautaires les barrières sociales avaient au moins l'avantage de ne plus exister. L'ouvrier maçon portugais était aussi indispensable que le fils du patron de la Brink's... Au début, avant que les choses ne se gâtent, on ne parlait ni de chance, ni de malchance, c'était un tout nécessaire et indissociable. Après...

- Regarde, c'est lui là.

Géraldine veillait scrupuleusement à ce que mes rêveries nostalgiques ne m'éloignent pas trop de notre objectif commun. Le petit garçon qu'elle me montrait, entouré de deux autres, perchés sur des rochers dans un décor de western hollywoodien, avait ce regard calme et intelligent des enfants que l'on respecte.

- Ces trois là, ils nous en faisaient voir de toutes les couleurs, se souvint Bénédicte. Un jour, à vouloir trop jouer les aventuriers, ils s'étaient perdus. Nous les avons cherchés deux journées entières avant que les gendarmes nous les ramènent. Ils avaient trouvé refuge dans une ruine quelque part au bord de la Drobie.

- La Drobie ?



- C'est là où on se retrouvait, précisa Géraldine, je t'en ai déjà parlé.  
- Ils s'étaient installés avec les moyens du bord et s'étaient nourris en pêchant des truites et en trayant les chèvres d'une ferme voisine !  
- Et eux, que sont-ils devenus ? demandai-je en indiquant les deux autres larrons.

J'eus l'impression que Bénédicte ne m'avait pas entendu. Elle continuait à parler avec le même enthousiasme des tribulations de ces mômes. Je répétai ma question. Ses yeux fixèrent les miens, un fantôme glissa entre nous. Elle consentit à me répondre mais le ton était terriblement plus banal.

- Lui, Ben, il est devenu inspecteur de police. Et John, lui... C'était une tête brûlée ce gamin. On l'appelait Tom, à cause de Tom Sayer, mais son vrai nom c'était... Comment déjà ? Son père était américain, d'origine irlandaise, un long gaillard avec des taches de rousseur partout... Ah mince... O'Brien ! Oui, c'est ça : John O'Brien. Je ne sais pas ce qu'il est devenu...

- Ben comment ? insistai-je.

Là encore Bénédicte marqua un temps d'arrêt. Visiblement mes questions l'agaçaient.

- Benoît Turenge.

- Inspecteur où ?

- A Rennes, je crois.

Elle se leva et partit chercher tour à tour dans les placards, les verres, les assiettes, les couverts, le beurre, les cornichons... creusant ainsi par une agitation habilement feinte une rupture dans mon questionnement. Elle se doutait, maligne, que Géraldine profiterait de cette absence pour happer mon attention.

C'est ce qu'elle fit.

Les photos de Boris adolescent étaient plus rares mais non moins intéressantes. On le voyait souvent entouré de ses deux compères, apparemment heureux si j'en jugeais par leur allure d'extrême

décontraction et leurs sourires flamboyants. Mais on le voyait surtout entouré de femmes. Des femmes jeunes mais pas toujours. Souvent laides, négligées plutôt, ridicules en fait à cause de l'image caricaturales que nous gardons aujourd'hui des hippies. Bénédicte n'avait pas menti quant au pouvoir de séduction de son fils. C'est sans doute cette adoration un peu puérile qui donnait aux adoratrices cette note de vulgarité et qui par là même augmentait encore l'éclat du jeune homme.

Quelques portraits me permirent de mieux comprendre l'évolution de la rêverie qui illuminait son visage d'enfant vers cette intelligence un peu narquoise qui caractérisait son regard d'adulte. Boris avait les traits d'un poète devenu dictateur. On le sentait loin des problèmes quotidiens, comme assis sur un matelas de rêves philosophiques, à l'abri de tout, repus des choses matérielles mais en même temps intransigeant, entier et quelque part un peu tourmenté par la vie comme à la recherche d'une solution ou perturbé par un indéchiffrable mystère. Était-ce le vaste espace de liberté dont disposait son esprit qui le rendait aussi multiple et par la force des choses aussi ambivalent ?

Pourtant à cause des événements qui ont suivi, je me demande si tout ceci n'était pas qu'une façade. Géraldine l'avait décrit comme quelqu'un de naïf quand elle l'avait vu pour la première fois... De quelle frustration souffrait-il ? Comme vous, comme moi, comme votre compagnon ou votre compagne, il avait forcément des désirs, donc des regrets et déjà certaines désillusions. Nous, nous nous sommes habitués aux nôtres : avec le temps, nous avons dompté nos désirs impossibles. Mais lui, a-t-il seulement eu le temps de les cerner dans ce bouillonnement communautaire ? Ils étaient si peu enfouis dans son subconscient qu'ils avaient rejailli au premier incident de parcours, tel un volcan réveillé par un séisme.

Comme l'avait supposé Bénédicte, Géraldine lui avait paru une valeur sûre, une bouée dans un univers déstructuré qui partait en lambeaux. La fascination de la communauté avait rempli sa fonction de

cache misère tant que durait l'enthousiasme. La dislocation venue, vers la fin des années 80, les maux ont réapparu, peut-être plus puissamment encore pour Boris qui semblait les ignorer. Géraldine avait joué le rôle de la fée Clochette, avec son petit minois, son caractère de cochon et son habit de soleil.

Boris avait suivi une scolarité brillante, et avec son diplôme d'ingénieur informaticien, il aurait du logiquement échouer assez rapidement dans le monde du travail. Or ce n'était pas le cas. Hervey et Christof, que j'avais aperçu sur les photographies de la plage de la Drobie, avaient été dans la même promotion que lui à l'Institut Universitaire d'Ingénierie Contemporaine de Grenoble. Tous les deux avaient trouvé un emploi de cadre dès leur sortie, Boris non.

- Il ne cherchait rien, avoua Géraldine. Il avait bossé deux ou trois fois dans des stages d'insertions mais il s'en fichait. Il touchait le RMI, ça lui suffisait.

Un admirable paresseux tout simplement... Dans la sérénité de cette Ardèche méridionale, Boris disposait d'un peu d'argent de poche, d'un logement de fonction et d'une superbe femme qui l'emmenait au théâtre... Sans doute n'attendait-il rien d'autre de la vie ?

Parce que notre passé, notre éducation, la société toute entière nous orientent vers d'autres voies, nous avons du mal à considérer la non activité comme une fin en soi. Pourtant les religieux n'aspirent à rien d'autre quand ils parlent de leurs Paradis Célestes. Seulement les lettres sont contraires. Les hommes instruits et intelligents n'ont jamais manqué de se poser les questions fondamentales de l'utilité de la naissance et de l'intérêt d'une vie contemplative. Souvent d'ailleurs le commun des mortels évite de se poser ce genre de questions. Parce qu'il a rarement les réponses et que ça finit par lui donner mal à la tête. Mais Boris voulait choisir entre Cendrars qui voyait dans le seul fait d'exister un véritable bonheur et Descartes qui ne donnait de valeur qu'à l'utilité de l'homme

pour l'homme. "Etre ou ne pas être"... Rimbaud avait préféré fuir sa poésie, Mermoz avait abandonné ses lauriers, et des dizaines de milliers de gens plus anonymes se suicident chaque année parce que justement leur vie ne prend aucun sens. "Rien n'est plus facile pour éliminer quelqu'un que le payer grassement et ne rien lui donner à faire..." écrit Jean Ferniot dans ses mémoires de journaliste. Felix Leclerc le chante dans l'une de ses chansons et je pourrais trouver des centaines d'autres témoignages plus éloquents encore. La retraite dorée est un piège !

Boris sentait le danger mais il avait suffisamment goûté au monde du travail lors de ses stages pour savoir que l'essentiel de la vie n'est pas là non plus. Même si des millions de gens pensent encore aujourd'hui le contraire, le travail n'apporte pas plus de satisfaction que l'oisiveté. La création, oui, un emploi de technicien codifié à l'extrême dans une usine hautement robotisée, non. Ce travail là n'a rien à envier au statut des serfs du Moyen-Age. Le seigneur n'a plus le même visage mais il est toujours là. Et où sont les seigneurs, le bonheur est rare.

Boris rêvait évidemment d'autre chose : de passion, de fièvre, d'un tourbillon suffisamment fort pour entraîner sa pétillante perle brune avec lui. Il avait du y penser au moment de désertir. Il avait du se dire que le moment était venu, que s'il osait faire le premier pas, plus rien ne l'arrêterait. Et il avait presque réussi.

Seulement voilà, un grain de sable était venu enrayer sa détermination. Un grain de sable tombé de la vie de Géraldine, un grain de sable passablement douloureux puisque, aujourd'hui encore, il perturbait sa conscience.

- Hervey et Christof ont quitté l'Ardèche, je suppose ? demandai-je sans trop de conviction sur la route du retour.

- C'est maladif chez toi cette tendance au pessimisme, me répondit Géraldine. Hervey travaille chez Merlin Gerin à Aubenas et Christof s'est installé à Lyon. Je te donnerai leurs adresses si tu veux.

- J'aimerais oui.

Eux peut-être m'éclaireraient-ils sur les pensées secrètes de Boris. Car quoi qu'on en dise une personne est toujours mieux connue de ses amis que de son propre conjoint ou de sa propre famille. L'ignorance naît parfois d'un besoin de protection.

Mais avant de quitter Bénédicte, ce soir-là, je ne pus résister à l'envie de lui montrer la photographie que j'avais tirée de la bande vidéo.

- Vous reconnaissez votre fils sur cette photo ?

Géraldine ne sembla guère apprécier, signe qu'elle n'était pas si sûre d'elle et qu'elle craignait qu'un témoin aussi primordial que Bénédicte ne conteste sa version des faits. Cette dernière se contenta de sourire.

- Où avez-vous eu ça ?

J'avais posé la première question et je tenais farouchement à ce que l'ordre soit respecté.

- C'est lui ? insistai-je.

Elle prit le temps de la réflexion.

- Cela lui ressemble. Avec cette barbe... Il a l'air vieux. De quand date-t-elle ?

- Un mois, lançai-je l'œil aux aguets.

Cette fois elle se mit carrément à rire.

- Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Il est mort. Il est mort il y a plus de cinq ans !

- Pas mort, soufflai-je, disparu.

Je crus un instant qu'elle allait me gifler.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- Vous l'avez vu quand pour la dernière fois ?

Je tenais à garder l'avantage psychologique de la surprise mais la réponse fut si foudroyante que je fus complètement carbonisé.

- Au procès, comme tout le monde, en janvier 91 ! Pourquoi me demandez-vous ça ? Vous avez découvert autre chose ?

La petite Renault conduite par Géraldine ne suffisait pas à contenir ma colère. Un procès ! J'avais besoin d'air. La tête à la fenêtre, je pouvais hurler au vent toute ma désillusion d'être si peu apte à la confiance.

- Tu as fini, oui ! me lança la conductrice après un temps. Tu ne vas pas en faire tout un plat ! Il ne s'est rien passé à ce procès, rien !

- Mais bon dieu, pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

Parce que ce procès n'avait rien changé, selon elle. Boris avait disparu le jour du verdict comme il aurait très bien pu le faire au lendemain de sa désertion.

- C'est pas ça le problème ! précisa Géraldine.

- Ah oui ? Et c'est quoi alors ? J'ai l'impression que je me perds un peu dans tous ces non-dits.

- Peu importe ce qui s'est passé, on s'en fout après tout, ça n'explique pas ce qu'il faisait dans les couloirs du palais présidentiel de Harare !

Je me tus. Pourquoi craignait-elle tant que je fouine dans son passé ? Il y avait peut-être là quelque chose qu'il ne fallait pas découvrir...

Le 7 décembre 1990, après sa désertion, Boris s'était naturellement réfugié chez Géraldine. Cette date était quasiment établie. Apparemment, pour une raison encore incertaine mais qui devait ressembler à une grosse dispute de couple, il était reparti. Or selon Bénédicte il était arrivé à Libertone le 13 décembre vers midi, soit six jours plus tard. Six jours pour parcourir moins de soixante-dix kilomètres !

- Il était dans un épuisement total, avait dit Bénédicte, complètement détruit, au point de dormir plus de vingt-quatre heures d'affilées.

Elle ne lui avait posé aucune question, elle avait compris. L'heure était trop grave pour se perdre en polémiques. « Nos armées » s'apprêtaient à frapper le diable arabe, la foule était déjà en liesse, mieux valait pour un déserteur longer les murs sans sortir des jointures.

Une fois convaincue de sa vérité, Bénédicte, j'en suis sûr, pouvait se montrer d'une efficacité redoutable. Devant l'urgence de la situation, elle n'avait guère du se soucier des conséquences que le geste de Boris aurait sur leurs vies respectives, elle avait agi. Si son fils avait choisi Libertone, c'est qu'il préférait sa protection plutôt que celle de Géraldine. Inutile de tergiverser. Pour Bénédicte, le raisonnement s'arrêtait là. Mais aujourd'hui, avec le recul, elle devait mieux comprendre combien au contraire l'absence de Géraldine avait pesé. Quand les gendarmes étaient venus le chercher, il avait semblé presque soulagé, il s'était rendu sans la moindre résistance comme un révolté résigné au martyr après des années de lutte. C'était le jour de Noël.

Bénédicte avait tenté de s'interposer avec l'aide des ex-membres de la communauté présents ce jour-là, mais Boris avait tout de suite calmé les ardeurs. Il avait souhaité qu'on l'emmenât sans faire de scandale, sans combat. Sur le coup son attitude parut de l'héroïsme. Une attitude en tout cas d'une grande dignité. Mais sa mère ne pouvait pas en rester là.

En cette fin d'année 90, l'Ardèche bouillait déjà du feu des pacifistes et des contestataires de tout poil. Des dizaines de slogans dénonçant la "Busherie du Golfe" hachuraient les façades des rues principales qui jalonnaient la Nationale 104 entre Alès et Privas. Dans les manifestations de l'Appel des Cent, il ne manquait qu'un symbole, qu'une victime, qu'une figure à brandir. Boris tomba à point nommé. Mais la bataille ne dura que quelques jours. On sait trop en hauts lieux que les martyrs sont le ferment qui transforme les révoltes en révolutions.

Le procès s'ouvrit à Metz le 7 janvier 1991. Bénédicte s'installa immédiatement en Lorraine, alertant le réseau des ex-communautés avec la même promptitude que la justice militaire. Et en moins de quarante-huit heures une flopée de comités de soutien virent le jour. Les médias locaux, les associations de défense des droits de l'Homme, le Parti Communiste même, mobilisèrent leurs membres si bien que le jour de l'ouverture des débats, Boris fut présenté non pas comme un simple déserteur mais comme un vrai leader de la contestation anti-guerre du Golfe.

Pourtant, au creux de sa cellule, il était seul. Et le sentiment qui devait prédominer sous son crâne de futur condamné était sans doute celui d'une profonde lassitude. Je ne pense pas, mais peut-être me ai-je tord, que les événements du Proche-Orient aient eu l'importance que Bénédicte leur a donné dans cette affaire. J'ai assez désiré Géraldine moi-même, pour deviner que leur brutale séparation pesait autrement lourd que les mortiers de Dhahran. Pendant toute l'audience, me confiera plus tard Christof, Boris ne jeta pas le moindre regard à Géraldine. Il refusera de lui parler, de la rencontrer et quand elle sera appelée à la barre par l'avocate il posera sa tête sur ses bras comme un enfant boudeur, les doigts dans les oreilles pour ne pas l'entendre.

Les débats furent évidemment houleux, frisant parfois la tempête quand la politique s'en mêla, mais il ne fallut que quelques minutes de délibération aux trois magistrats avant que le juge ne prononce le verdict : un an de prison ferme. Un verdict que Boris n'entendit jamais. Son avocate venait d'être retrouvée sans connaissance sur le parquet ciré d'une salle annexe. Boris s'était volatilisé.

Hervey Lavagne, l'ex-guitariste de la Drobie avait assisté lui aussi au procès de Metz. Je devais le rencontrer un soir de la semaine suivante après avoir prié non sans insistance Géraldine de m'emmener chez lui.

En me vantant la banalité heureuse de ce technicien de maintenance, Géraldine m'avait laissé supposer que j'allais rencontrer quelqu'un de très commun... Selon l'état civil, il aurait même du vivre avec une certaine Joanna, une fille un peu boulotte que j'avais aperçue sur les photographies des archives de Géraldine. Un couple extraordinairement ordinaire avec un môme tout juste sorti de ses langes, une voiture neuve, un magnétoscope et un plan épargne logement. Un couple heureux dans le meilleur des mondes dirait l'éditorialiste du Figaro. Mais quelque chose avait visiblement foiré dans la mise en oeuvre du programme. Un bug ! Car l'homme qui nous ouvrit la porte ce soir-là n'avait rien du père de famille pénétrant : une barbe de trois jours, le cheveu gras, les vêtements pendants, une bouteille de whisky à la main, traînant les pieds sur un linoléum usé tapissé de miettes de pain, de pelotes de poussière et d'habits sales... il avait franchement l'air d'un clochard. L'appartement qui nous accueillit dans ce ghetto urbain local qu'est le quartier des Oliviers à Aubenas, était à son image. Ce serait un euphémisme de le décrire comme une poubelle. Disons que le vide ordure devait subir une de ses crues millénaires qui vous submerge un salon en un rien de temps !

Quand Géraldine entra, il la salua d'un borborygme amorphe, en la regardant à peine comme si elle était une habituée des lieux.

- Ça ne va pas Hervey ? s'enquit-elle, le regard agrandi par l'étonnement. Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Il indiqua le plafond d'un geste de la tête avant de s'effondrer sur le canapé.

- Roberto, souffla-t-il..

Il n'avait guère envie de parler de lui. Mais Géraldine exigeait des explications. Et Hervey, cela se lisait dans ce qui restait de son regard, semblait craindre Géraldine comme sa propre mère.

- Pose cette bouteille et dis-moi ce qu'il s'est passé !

Il n'avait rien fait. Juste tué un pochard névrotique bourré comme un sac de riz, qui ruinait ses nuits depuis des lunes... Son voisin était apparemment un ivrogne notoire, chômeur de très très longue durée, irrécupérable. Une dizaine de jours plus tôt, ils avaient eu une dispute. Une rencontre malheureuse. Le poing Lavagne n'avait rien à proprement parlé d'une enclume, mais tout de même, chargé de haine il pouvait avoir un certain effet. Et en l'occurrence, l'effet se produisit : Roberto avait achevé sa trajectoire sur la dernière marche de l'escalier qui menait au parking. "Coups et blessures ayant entraînés la mort sans intention de la donner" dira l'accusation...

Le jour de notre visite, Hervey savourait à grandes lampées de whisky une liberté chèrement acquise auprès du juge d'instruction.

- On devrait me remettre une médaille pour service rendu à la société, balbutia-t-il.

- Et Joanna ? s'enquit Géraldine.

- Pas supporté.

- Qu'est-ce qu'elle n'a pas supporté ?

Les vociférations nocturnes contre une télévision dont les décibels perçaient déjà les murs sans la moindre pudeur, les jeux de quille avec les canettes de bière, les grognements de monstre blessé qui agitaient les meubles et réveillaient le bébé... Hervey avait d'abord porté plainte après une vaine tentative de communication avec la bête. Pour dire de "faire quelque chose".

- Autant pisser dans une contrebasse !

- Un violon, corrigeai-je.

- Quoi ?

- Un violon.

- Un violon...

Invalidé, pensionné, sous tutelle depuis des lustres, Roberto bénéficiait de circonstances plus qu'atténuantes. Un intouchable. On

n'exclut pas un exclu. Roberto fut contraint de suivre une cure de désintoxication. Et quelle cure ! Il était revenu gonflé à bloc, redoublant de vigueur et plus ivre encore qu'un requin dans la corbeille de Wall Street. Euphorique. Joanna avait craqué. Son gosse sous le bras, elle était retournée chez sa mère. Et la semaine suivante une hasardeuse conjoncture provoqua la rencontre tragique qui mit fin aux tribulations du néandertalien. Son crâne, après une superbe parabole, avait terminé sa course sur l'ultime sommet de la volée de marches, juste avant la porte vitrée. Le granite bleu des Vosges n'avait pas bronché.

La famille de l'ivrogne, car il en avait une soudainement, avait demandé une enquête auprès du tribunal de Privas. Match retour. La police n'avait pas tardé à apprendre les faits par la bouche des voisins de palier, l'œil rivé au judas de leur porte blindée. Hervey fut arrêté le lendemain.

Il était laminé. Il ruminait sa défaite avec la résignation d'un taureau face à la castration. Nous étions venu pour lui parler de Boris mais force était de constater que ce le moment n'était pas le mieux choisi. Pourtant alors que nous allions nous retirer dans une compassion impuissante et douloureuse, c'est lui qui nous raccrocha à notre objectif :

- J'ai demandé à l'avocate de Boris de me défendre, lança-t-il en partageant son nectar acide dans des verres qu'il venait de soustraire à une hypothétique vaisselle.

- Annette ? enchaîna Géraldine.

- Mmm.

Pour la première fois nous vîmes un sourire sur ses lèvres.

- J'ai eu du mal à la convaincre, ajouta-t-il. Elle tient un cabinet d'affaires maintenant...

Mais elle avait fini par accepter. Pourquoi ? songai-je, certainement pas en souvenir du 7 janvier 1991 où on l'avait retrouvée étendue sur le parquet ciré d'une salle annexe du tribunal de Metz, la joue

rougie et la simarre relevée sur les genoux... Ou alors... en souvenir de Boris.

Il avait suffi d'un mot. Hervey était désormais posé sur nos rails. Il se mit relater ses virées grenobloises, du temps où on l'appelait "Le Nonce" à cause d'un film d'anthologie avec Jean Paul Belmondo, Charles Denner et Jean Rochefort, dont il ne se souvenait plus le titre mais qui avait marqué leur existence. Une page de vie en quelques raccourcis éloquentes. Une page de vie somme toute classique dans laquelle Christof, Boris et lui formaient un trio très uni comme l'avaient été John, Ben et Boris du temps de Libertone.

- On a passé le même baccalauréat, insista-t-il, suivit les mêmes cours, dragué les mêmes filles... Ce que l'un vivait, l'autre pouvait le raconter... On a été dépuclé par la même femme tous les trois. Le même jour !

- Ah bon ? s'étonna Géraldine dans un cri de curiosité mal contrôlé.

- C'était avant de te connaître, avant Joanna.

- Je m'en doute.

- C'était avec une femme de la communauté évidemment, une enragée, un peu molle de corps, genre bretonne, mais vorace comme pas possible.

Après ce moment de figures libres, il me fut facile de l'orienter vers ce qui constituait le noyau flou de mes interrogations : le caractère de Boris et sa possible disparition sur le cargo Esperanza...

- Sous sa façade de mec tranquille, reprit-il, Boris était un bringueur de première. Un flingueur. Il était capable d'aborder n'importe qui n'importe où. On l'a vu discuter des heures avec un poivrot de bar ou draguer une bourgeoise à la médiathèque comme ça, pour s'amuser... On s'est vraiment marré avec lui, fallait voir ça... Mais attention ! C'était un bosseur aussi. Quand il ne comprenait pas quelque-chose, il s'arrachait les méninges jusqu'à ce que ça marche ! Je veux dire, c'est grâce à lui si j'ai eu mon diplôme. C'est con, hein... pour ce qu'il va nous servir maintenant...

Temps mort. Le "nous" l'avait rapproché de son ami dans une déchéance commune. Nous devînmes des étrangers.

- Non, c'est n'importe quoi, reprit-il soudain.

- Il y a des moments comme ça, soufflai-je compatissant.

- Ce cargo... J'y crois pas. Je sais pas pourquoi mais j'y crois pas.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Hormis le sentiment que la vie ne peut pas être aussi loufoque, il n'était ses soupçons d'aucune preuve tangible. Entre une ex-amoureuse qui croyait avoir reconnu son amant sur une bande vidéo douteuse et un ex-copain qui refusait la fatalité d'un naufrage parce que trop injuste, j'avais devant moi toute l'étendue de l'ombre du doute. Nous pouvions toujours partir du postulat que Boris n'était pas sur le cargo, mais à quoi cela nous menait-il ? Et puis non. La TRANSMER, la compagnie maritime qui avait armé l'Esperanza n'aurait certainement pas versé une roupie à Bénédicte si elle avait eu la moindre suspicion. Or Bénédicte, selon ses dires, avait touché deux cent mille francs de compensation. Suffisant non face aux élucubrations d'une jeune femme en mal d'absolution et aux espoirs d'un néo-poivrot bientôt jugé pour assassinat. Géraldine n'était évidemment pas d'accord :

- Oh lala ! Mais qu'est-ce que tu peux être négatif quand tu t'y mets...

Le jour du procès, nous confessa Hervey, Christof attendaient au volant d'une BX, louée la veille dans une agence de la gare de Mâcon par un ami de Boris et garée dans la petite rue Dieudonné qui longe le bâtiment principal du tribunal d'instance de Metz, tandis que lui montait la garde au carrefour, un peu plus loin.

- Quel ami ? demandai-je dans le même élan que Géraldine.

- Je ne sais pas, un type de la communauté sans doute. Il s'appelait... Attendez... C'était écrit sur le contrat... Breton ! André Breton, quelque chose comme ça.

- Comme le poète ?

- Oui, enfin, je ne sais plus.

Ce lundi-là donc, le 7 janvier 1991, Christof et lui attendaient dans la petite rue déserte. A l'avant du tribunal, une foule nombreuse, assez compacte, brandissant pancartes et banderoles, envahissait tout le cours Valmont, le coupant ainsi à la circulation. Un simple rang de policier barrait l'accès au bâtiment devant la colonnade. De leur emplacement ils n'entendaient de cette agitation que l'écho des slogans qui remontait le long des façades silencieuses. Tout paraissait extraordinairement calme. Comme un quartier d'affaire un dimanche après-midi. Soudain Boris avait surgit au dessus des pics de la grille qui entourait le tribunal, le moteur avait crié, la voiture s'était déboîtée d'un soubresaut tonique, la portière avait claqué et en quelques secondes à peine, ils avaient disparu dans les ruelles des vieux quartiers.

- C'est donc ça, bredouilla Géraldine un peu amère. Vous auriez pu me mettre au courant.

Alors que Bénédicte ameutait toutes les organisations pacifistes et tous les médias possibles pour tenter de sauver son fils, Géraldine avait contacté l'avocate par le biais d'un de ses amis du Mouvement des Objecteurs de Conscience. Un certain Michel Brousse qui habitait Annonay à l'époque et qui aujourd'hui est gérant d'un grand magasin dans la banlieue lyonnaise. Ne pouvant jouer les intermédiaires puisque Boris ne voulait plus ni la voir ni lui parler et que Bénédicte l'ignorait magistralement, elle avait demandé à Hervey et à Christof d'agir pour elle, mais elle n'avait rien su de la suite.

- Annette a accepté tout de suite de défendre Boris, précisa Hervey, sans s'inquiéter de qui paierait les honoraires. Nous sommes partis pour Metz le 28 ou le 29 décembre, je ne sais plus.

Il avait tout conservé de ce procès épique, cassettes vidéo, enregistrements radio, articles de journaux... Si dès le début Géraldine avait pensé au prétexte de l'objection de conscience, Annette Buisson,

sous l'influence de Bénédicte, trouva plus judicieux d'élever les débats à un niveau plus politique. Le geste de Boris n'était pas simplement un acte personnel mais une composante, un élément de la mobilisation générale contre la guerre ! Il ne s'agissait pas d'une simple insoumission mais d'un acte délibéré répondant à l'appel de centaines de personnalités et de millions de français en faveur de la paix ! Boris s'était conduit en citoyen responsable, pouvait-on le punir pour cela ? A la fin des premiers débats en salle d'audience, Annette rayonnait, se montrant d'un optimisme inaltérable devant les micros de la chaîne de télévision locale. Les journaux lorrains faisaient leurs manchettes sur ce symbole de la contestation et la photo de Boris s'étalait sur la devanture des kiosques comme s'il avait été recherché par toutes les polices du département. "Le Procès du Golfe" avait même titré l'Est-Républicain à la une de l'édition du 4 janvier 1991.

- Monsieur Nadov, criait malicieusement "maître Buisson" aux micros de France Bleue Lorraine, monsieur Nadov est un homme comme tout le monde, il ne demande que de vivre en paix !

- C'était trop, conclut Hervey.

A la reprise des débats après la pause déjeuner, Annette se rendit compte qu'ils étaient allés trop loin. Aucun juge ne pouvait tolérer une telle pression. Bénédicte et elle avaient sans doute mal estimé l'influence de la médiatisation du procès. Le bruit n'est que très rarement le gage d'une efficacité et les magistrats plus que tout autre ont horreur du bruit. La sanction aurait probablement été moins lourde en fin de compte sans ce contexte passionnel.

- Boris était le seul à garder la tête froide dans cette histoire, affirma Hervey. Depuis qu'il avait refait surface après son coup de déprime du début, il était persuadé que tout ça finirait en prison. Mais il n'abdiquait pas. Son seul souci, c'était de se tirer de là avant qu'on l'enferme !

Au cours de sa plaidoirie, le procureur de la République lança l'affaire sur la voie des obligations de la France, des accords



internationaux et des "devoirs civiques de chaque citoyen lorsqu'il s'agit de défendre tant la République que son fruit démocratique". Annette comprit alors que la partie était perdue. Sujet trop sensible pour supporter la polémique... La rectitude des juges font qu'ils sont peu sensibles à l'évolution des mentalités. Elle avait joué avec le feu. Vers 18 heures, tandis que les magistrats délibéraient dans leur loge, elle demanda à s'entretenir seul à seul avec Boris dans une salle annexe. Elle lui annonça qu'elle allait échouer. Le plan d'évasion, minutieusement préparé au cas où, fut mis en route : un barreau avait été descellé dans la nuit, sans doute par celui qui se faisait appeler André Breton et dont personne n'avait encore vu le visage. Restait à assommer l'avocate, phase initialement ingrate du plan mais qui était désormais bien facilité par la complicité d'Annette.

- Pourquoi vous ne m'avez rien dit ? protesta Géraldine d'une voix amère.

- On ne pouvait pas, avoua Hervey. Boris nous l'avait interdit. Qu'est-ce qu'il s'est passé entre vous ? Vous vous entendiez bien, non ? Qu'est-ce que vous avez foutu ?

Il y avait cinq ans de cela, mais tout était resté figé dans les esprits comme les maisons d'un village brutalement désertées par les habitants sans raison apparente. Au printemps 1991, chacun s'était cloîtré chez soi pour dessaouler en silence et depuis...

Géraldine fixa Hervey d'un regard de reproche. Un regard assassin. Il baissa la tête. Les lèvres de la jeune femme se tordirent et sa voix prit la tonalité du mensonge.

- Il ne s'est rien passé. On s'est disputé, c'est tout. Comme n'importe quel couple quand les choses deviennent plus pénibles... On s'est juste disputé.

- Mais c'est pour toi qu'il a déserté !

- Comment tu peux dire ça ? Boris avait mille autres raisons : Il détestait l'armée, la guerre, la discipline... Il haïssait l'uniformité ! C'est

suffisant non pour pousser un homme à désertier ? Il avait trop peur d'être mobilisé, c'est tout.

Seulement, au début du mois de décembre 1990, le risque restait malgré tout peu probable.

Hervey et Christof avaient roulé toute la nuit en prenant bien soin de rester sur des routes secondaires. Vers une heure du matin, ils avaient abandonné Boris dans la petite gare de La-Ferté-sous-Jouarre près de Meaux. Puis ils avaient rejoint Mâcon. André Breton devait y récupérer la BX vers dix heures.

- Vous l'avez vu ? m'enquerrai-je.

- Le Breton, Non. On a laissé la voiture, on avait un train à neuf heures. Neuf heures douze, exactement...

- Et Boris ?

- Plus revu. Christof et lui avaient prévu de se retrouver le soir même chez lui à Lyon.

Avant de partir je pris soin tout de même de noter le numéro de téléphone d'Annette Buisson. Selon Géraldine, le mois suivant le procès, elle avait délaissé le MOC pour se consacrer à l'assistance judiciaire d'un gros patron parisien. Un comportement qui me laissait perplexe. Michel Brousse que j'eus au bout du fil peu de temps après ne comprenait pas lui non plus, mais il avait renoncé depuis à décrypter les variations comportementales de ses semblables.

- Peut-on vraiment se contenter d'une seule vie ? conclura-t-il finalement, peut-être pour justifier sa propre trajectoire.

Cette phrase, j'allais l'entendre résonner des mois entiers au fond de mon crâne.

Une seule vie...

Comment se douter à ce moment-là que cette histoire déboucherait sur un autre monde ? Ni même que le mètre soixante-dix

d'énergie de cette étonnante rousse aux yeux gris, dont la simarre virevoltait à chaque plaidoirie comme la tunique d'un Derwich, allait influencer sur mon existence jusqu'à devenir ma propre compagne.

En remontant vers Paris le lundi matin suivant ma visite chez Hervey, je m'arrêtai à Lyon, chez un certain Christof Bonnetreille, au 26 de la rue Ampère. Il n'était pas là. La porte de l'appartement cossu qui portait ce nom s'ouvrit sur une jeune femme un peu chétive, lunettes rondes, joli petit nez en trompette, court tablier blanc ficelé sur une taille minuscule... Je crus d'abord à une employée de maison, pensant que Christof pouvait, lui, avoir échappé à la malédiction qui s'acharnait sur ses compagnons d'université.

- Monsieur ? demanda-t-elle d'une voix légère à peine pimentée d'inquiétude.

- Monsieur Bonnetreille n'est pas là ?

- Mon mari est absent, il ne rentrera que ce soir.

- Je suis un ami de Boris Nadov... mentis-je pour éviter qu'elle ne me referme la porte au nez.

Etait-ce ce nom, comme je l'avais supposé, ou simplement le fait qu'elle s'ennuyait toute seule dans son grand appartement, qui fit qu'elle me pria d'entrer ? Peu importait. J'étais dans la place et le métier m'a souvent montré qu'on apprend plus d'un observateur anonyme que d'un propre acteur. L'aménagement intérieur, figé dans une propreté terrifiante, comme un puzzle terminé, ne trahissait pas l'impression d'aisance financière que j'avais ressentie en montant les marches de l'escalier de pierre, même si l'appartement lui-même, en tant que tel dans un quartier très prisé de la bourgeoisie lyonnaise, gardait une certaine valeur. Edith, c'était son prénom, se trémoussait dans le salon dans l'attente des inévitables compliments qu'aucun invité ne pouvait manquer

de lui faire. Je savais qu'en répondant positivement à ses espérances, je la mettrais en confiance. C'était important.

Elle ne fut pas longue après cela à me confirmer que Boris était effectivement passé chez eux le 8 janvier 1991. Il était arrivé vers six heures, sept peut-être, elle ne se souvenait plus très bien, il faisait déjà nuit. Christof, lui, était rentré plus tôt dans la matinée. Finalement, me confia-t-elle, le statut d'objecteur de conscience lui avait été reconnu, Boris avait été acquitté.

- Il vous a dit où il comptait aller ? demandai-je.

- Non.

Il n'avait rien dit. La soirée n'avait pas été très agréable pour elle : Christof et Boris l'avaient totalement ignorée. Ils avaient bu sans la moindre modération en rigolant comme des gamins qui auraient fait une bonne blague à leur voisin grincheux et en braillant des chansons révolutionnaires qu'elle aurait eu bien du mal à identifier pour peu qu'elle les eut connues. Au bout d'un certain temps, elle les avait laissés entre eux et elle était partie se coucher avec des boules de cire dans les oreilles. En les entendant délirer elle avait cru comprendre que l'avocate avait été très bonne, royale ! avaient-ils dit, mais c'était tout. Boris était reparti un peu après deux heures du matin. Il n'était jamais revenu.

- Il est mort soit disant dans le naufrage d'un cargo... me confia-t-elle encore, elle aussi un peu perplexe.

L'histoire officielle semblait décidément convaincre bien peu de monde. Une idée me traversa alors le crâne : Et si l'Esperanza n'avait été que l'objet d'un trafic qui dépassât de loin la propre histoire de Boris ! Par un hasard quelconque, peut-être par le biais de "relations" telles que le mystérieux loueur de la BX grise, Boris avait eu vent d'un attentat sur l'Esperanza... Une aubaine ! Le cargo était chargé jusqu'à la gueule de fûts toxiques, de déchets chimiques ou nucléaires... que sais-je encore ? D'une livraison d'armes pour les révolutionnaires Brésiliens interceptée par la CIA ! Selon Bertrand le journaliste de la rubrique économique de

l'Huma, la TRANSMER n'avait aucune spécialité. Elle transportait des containers. Rien que des containers. D'après Bertrand toujours, les cargos de cette société étaient intégrés à un réseau mondial dirigé par un bureau de Osaka au Japon. Tout était possible. Et il y avait bien peu de chance qu'une enquête aboutisse à quoi que ce soit dans ce cas.

Mes tentatives un peu plus tard auprès du bureau parisien de la compagnie maritime pour connaître la nature du chargement de l'Esperanza furent évidemment vaines. Elles ne débouchèrent que sur une diplomatie que je qualifierais d'obscur :

- Nous ne pouvons pas vous révéler ce genre d'information, comprenez-nous bien. Lisez la presse de l'époque si vous voulez en savoir plus, ou contactez le bureau des douanes.

Les articles faisant référence au naufrage dans "la presse de l'époque" ne se souciaient que des containers... Un millier selon les uns, deux à trois cents selon les autres ! Un peu comme les manifestations selon que c'est la police ou les organisateurs qui comptent. Des containers dont la flottaison entre deux eaux représentait un grave danger pour la navigation locale...

Christof arriva un peu après huit heures, dès la sortie de son bureau. Son rôle de responsable commercial dans une entreprise de fabrication de modules électriques ne lui laissait évidemment pas d'horaire. En passant la porte de son appartement, il sembla changer de peau. Deux minutes et quelques soupirs plus tard, après une chorégraphie d'étirements et d'abandon, il n'était plus qu'un enfant débraillé, docile et fatigué, câlin dirais-je, avachi sur le canapé du salon dans l'attente de son quatre heures. Surtout ne plus lui parler du boulot.

- Vous êtes un ami de Boris ? s'enquerra-t-il soupçonneux.
- Surtout de Géraldine, corrigeai-je.

Cela le fit sourire. Complicité masculine. Hélas, malgré cela, il ne m'apprit rien de plus sinon qu'il avait déposé son ami vers deux heures

du matin, la nuit du 8 au 9 janvier, face à la gare de la Part-Dieu sans rien savoir de sa destination.

- Pour le procès, me souffla-t-il tandis qu'Edith préparait du café dans la cuisine, elle ne sait rien. Faut pas l'affoler avec ça, vous comprenez ? On ne sait jamais...

- L'enquête a été classée ?

- Classée.

- Par qui ?

- Sais pas.

Puis après un court silence.

- Il avait un ami inspecteur...

- Ben, dis-je pour l'inciter à me faire confiance.

Mais Edith venait nous servir sous l'éclairage diffus des dernières lueurs du jour. Motus. Elle posa délicatement un genou au sol et releva d'un geste machinal le petit tablier brodé sur une cuisse que je n'imaginai pas sans de délicieuses jarretelles blanches. Son sourire narquois me rappela à plus de tenue.

- Il nous a coûté une fortune ce Boris, dit-elle. Enfin on ne va pas le lui reprocher maintenant, mais quand même...

- Je croyais que c'était Géraldine qui avait payé ? lançai-je.

- Je lui ai donné un peu de fric, précisa Christof.

- Un peu ! Près de dix mille balles !

Le cri avait jaillit du plus profond de ses entrailles brisant tout sur son passage. Le premier moment d'érotisme lié au fantasme de la servante soumise laissa place à la véritable nature de cette jeune femme : une bonne petite fourmi des champs devenue une honorable maîtresse de maison à la ville. Dix mille balles ! C'était loin d'être négligeable en effet pour quelqu'un qui en gagnait à peine plus chaque mois et qui s'était endetté jusqu'à la peau des ongles pour acheter cet appartement. Mais Christof était un rêveur sous son uniforme de golden-boy. Boris avait eu le courage qu'il n'aurait jamais de fracasser une destinée programmée par

une société qu'ils détestaient et pour cela il méritait bien plus qu'une compatissante bienveillance.

Christof était admiratif. Envieux peut-être. Malgré tout, pour garder son Edith, ce petit bijou capricieux qui le berçait chaque soir d'un amour raffiné, si dévoué, si excitant, qui travaillait à mi-temps dans un "magasin de fringues", rue de la République, qui prenait soin de sa peau, qui suivait habilement les conseils des magazines féminins pour lui plaire et qui feuilletait les catalogues avec passion pour choisir une nouvelle cuisinière vitro-céramique à commande digitale ou la couleur des prochains rideaux, il fallait qu'il demeure cet homme moderne gonflé d'ambition, à l'esprit aussi lisse qu'un oeuf de poule, portant souliers vernis, cravate de soie et chemise blanche. Mieux valait se taire. Jouer dix heures par jour la comédie du business et oublier les souvenirs de la plage des sources de la Drobie.

C'était un choix.

Quand Boris lui avait donné l'occasion de trahir son monde, il n'avait pas hésité. Un coup de pied sur le tibia. Perfidement. Dans le dos de l'arbitre.

J'avais prévu de rentrer en taxi, le moment venu, mais Christof insista pour m'accompagner jusqu'à la gare. Dans la voiture, loin des oreilles de sa compagne, il se laissa un peu aller. Pour lui, Boris avait très bien pu illusionner la police avec son histoire de cargo et partir dans une autre direction. Pourquoi pas l'Afrique ? Géraldine avait raison. Boris n'en parlait pas comme d'un continent de rêve mais il était curieux de tout. Alors pourquoi pas l'Afrique ?

Du plus loin qu'il se souvenait, Christof avait toujours vu son ami organiser ou revenir de voyage. Son plaisir, disait-il, c'était de revenir à Libertone après une ou deux semaines de route... Il partait toujours seul, sac au dos, en jean et baskets. Il était même allé en Syrie du temps de la guerre Iran-Irak ! A l'époque, ils étaient en première au

lycée. Il s'y était fait voler ses papiers dans un boui-boui d'Alep. C'était l'ambassade de France qui l'avait rapatrié. Le proviseur avait même reçu un message de l'ambassadeur en personne qui le priait d'excuser son retard.

- Il n'avait peur de rien... conclut Christof songeur. Peur de rien.

Annette Buisson avait essayé de me joindre à mon appartement parisien, son message plein de tonicité ornait la bande magnétique de mon répondeur. Mon premier appel avait raté sa cible deux jours plus tôt à son bureau et elle tenait à se faire pardonner en m'offrant son numéro personnel. Nous convînmes alors de nous rencontrer le lendemain même, derrière une assiette anglaise dans le décor rococo d'une brasserie des grands boulevards. Elle était pressée. Trop de travail.

- Mais s'il s'agit de parler de Boris... badina-t-elle en s'asseyant.

Un seul mot aurait suffi à décrire cette petite rousse au visage d'ange : pétulance. Mais ce nom n'avait pas chez elle qu'une signification joviale, il évoquait aussi toute la hargne, toute la persévérance de ceux qui ont fait le choix de donner à leur vie le sens d'un combat.

Elle confirma tout, sans gêne, de l'épisode qu'elle connaissait de l'existence de Boris. Du premier coup de fil de Géraldine le 26 décembre 1990 à l'évasion du tribunal d'instance de Metz dix jours plus tard. La gifle de Boris aurait bien assommé un bœuf, se souvenait-elle. Elle en ressentait encore par moment dans la mâchoire inférieure une douleur diffuse. Une entorse, au dire du médecin appelé d'urgence sur les lieux.

- Une entorse de la mâchoire, ce n'est pas courant ! me lança-t-elle comme pour me prouver, si je n'en fus déjà convaincu, qu'elle était une femme d'exception.

- Vous connaissez bien Géraldine ?

- A peine. Boris lui en voulait tellement qu'ils ne se parlaient plus du tout.

- Vous savez ce qu'il s'est passé ?

- Aucune idée, dispute de couple sans doute. C'était un battant, un combattant même. Géraldine, c'était plutôt la petite bourgeoise de province... Ca pouvait pas coller.

- Mmm, susurrai-je perplexe.

- Pendant la guerre du Golfe, continua-t-elle, les tribunaux étaient pleins de déserteurs. J'en ai vu de toutes les couleurs. Boris, dans le lot, c'était un cadeau. Il aurait très bien pu se défendre tout seul. Le problème, c'était de casser la chape de plomb qu'on étendait sur ces procès. Avec Bénédicte, sa mère, j'ai cru que nous avions réussi. Il y avait du monde. J'espérais que le juge se laisserait influencer. Mais finalement ça a été le contraire. Je ne me suis pas assez méfiée. J'étais encore un peu jeune...

- C'est pour ça que vous avez quitté le Mouvement ?

- Le mouvement des objecteurs ?

- Hmm.

- J'étais trop engagée, avoua-t-elle. A l'époque, j'avais ma carte au PC, j'étais une vraie militante. Vous gardez ça pour vous, n'est-ce pas ? Ça et le reste.

- N'ayez crainte, je suis de la maison.

- La révolution larvée, Nous y avons tous cru. J'aurais fait n'importe quoi pour changer les esprits, casser les habitudes, fausser les règles... Mais avec Boris je suis allée trop loin. C'est ce qui m'a réveillée d'un seul coup. Soudain je me suis vue en prison et... Je me suis imaginée au milieu des criminelles de droit commun... On ne m'aurait pas ratée. J'ai eu peur, vous comprenez. Alors j'ai tout plaqué.

N'était-ce pas là, finalement, le mal de cette société : le sauve qui peut ? Hervey tuait son voisin pour éviter une misère contagieuse, Edith se prostituait pour un confort de magazine, Christof payait, Géraldine brûlait sa vie par tous les bouts, Bénédicte attendait sa retraite, Annette cultivait son compte en banque et moi je ne savais même plus derrière qui ou vers quoi je courais ! C'était pathétique.

Pourtant tout n'était pas perdu : Annette avait accepté de défendre Hervey. Par amitié peut-être mais surtout en souvenir du souffle de liberté qui avait traversé leur vie cette année-là.

Et les choses n'en resteraient pas au stade des souvenirs.

Courant décembre, pendant le procès d'Hervey, réapparaîtrait le Christof anarchiste, batteur fou de la Drobie que j'avais deviné sur les photographies de Géraldine mais que je n'avais pas reconnu dans l'appartement de la rue Ampère. Licencié le 15 octobre sur "compression de personnel", il quittera Edith le 20, vendra son appartement le 30 et s'apprêtera à partir en Chine, seul, pour voir le soleil se lever sur la Grande Muraille... On appelle cela un plan de restructuration.

Après une longue et onduleuse délibération, le juge acceptera la thèse de l'homicide involontaire : Hervey sera épargné. Ils partiront ensemble.

Et moi, pour fêter l'événement, j'inviterai Annette pour la première fois en vacances à Guernesey.

C'est Bouilloux qui m'accueillit à ma descente des nues après le délicieux déjeuner de la Brasserie Evert. Un Bouilloux rougeaud et remonté comme un camion de pompier, avec échelle télescopique, sirène et tout...

- Ah te voilà toi ! Viens un peu par là ! Explique-moi un peu d'où tu tiens cet histoire de mercenaires tchèques ?

- Une source...

- Une source ? Tu te fous de moi, tu nous plonge dans la merde, oui !

- Nous ? Qui nous ?

- Tu sais que "L'Evénement" a mis Grey sur l'affaire, il est en train de déterrer tous les agents du STB !

- Du STB ?

- Des services secrets tchèques si tu préfères !

Il était furieux, Bouilloux. Hubert Grey était un "cador" de la presse d'investigation qui lui avait toujours donné des complexes.

- Et alors ? coupai-je plus curieux qu'inquiet.
- Alors ? Bon dieu, tu tombes que quelle pluie ?
- Les tchèques ne sont plus communistes ! criai-je sûr de moi.
- Et toi ? T'es communiste ou fauteur de merde ?

Franchement je ne voyais pas la différence. Bouilloux hocha la tête en maugréant avant de m'abandonner comme un gosse qu'on remet brutalement à sa place en lui faisant comprendre qu'il est loin encore d'être un adulte. Merde alors !

- On verra ça plus tard, lança-t-il tandis que je le harcelais pour obtenir des explications, les autres m'attendent au "café".

Il faisait allusion à la réunion hebdomadaire des responsables des divers services de la rédaction : le café, le centre de toutes les délibérations.

J'appelai aussitôt Maller à France 3.

- Il est à Bordeaux jusqu'à demain, m'informa une voix guillerette.

Re-merde ! Le lendemain soir je l'agrippai à la sortie des studios. Pas question de le lâcher avant de savoir ce qu'il avait mijoté dans mon dos.

- Ah ! Content de vous voir, ironisa-t-il coupant net l'élan de colère qui m'avait jeté sur lui. J'aimerais bien vous mettre mon poing sur la figure mais j'ai peur de m'esquinter le poignet et ça n'en vaut pas la peine...

- Qu'est-ce qu'il vous prend ?

- Je n'aime pas beaucoup qu'on me prenne pour un pigeon. Vous vous êtes servi de moi avec cette histoire de mercenaires, très bien, mais maintenant, c'est chacun pour soi. Si vous avez des comptes à régler avec vos camarades staliniens débrouillez-vous, soyez assez aimable de me tenir à l'écart.

Je restai coi tandis qu'il disparaissait dans sa voiture.

Ce n'était donc pas lui qui avait transmis l'information à "l'Événement". Hubert Grey avait travaillé seul. En feuilletant le dossier présenté sur cinq pages du magazine, je compris que lui non plus n'en savait guère plus que moi. Ses propos restaient aussi vagues que puisse l'être un reportage sur les services secrets. Quelques photos troubles dont celle des quatre cadavres du palais présidentiel de Harare illustraient approximativement un l'article grand public. Le gouvernement de Vaslav Havel démentait une nouvelle fois dans un encart tout rapport avec ces "conseillés" du président Mugabe et les affirmations ne s'appuyait que sur des hypothèses... Il n'y avait pas de quoi affoler un communiste. Tout mentor de la politique extérieure qu'il était, Bouilloux s'effrayait d'un pet de libellule. Quand le lézard mange du poivre, c'est la grenouille qui transpire, dit un proverbe africain.

Qui était le lézard ?

Martinello me harponna un peu plus tard au Khedive, le bistrot qui fait face à la Basilique. Il était nettement moins excité que son compère et j'appréciai sa franchise.

- Ça s'agite au comité central, commença-t-il. Mieux vaut te tenir au calme quelque temps.

- Qu'est-ce qu'on me reproche ?

- Rien. Tout le monde sait que des membres du Parti travaillent pour les ex-services secrets de l'Est, c'est de notoriété publique, mais ce n'est pas une raison pour le crier sur les toits. Les "rabcors", les journalistes, les députés, les ministres... on est tous des sources potentielles de renseignement. On l'a choisi, c'est notre combat. Si on contribue à une certaine stabilité en Europe grâce à ce brassage d'informations, tant mieux. On ne va pas tirer sur les espions simplement parce qu'ils espionnent !

- Qu'est-ce qu'ils foutaient aux Zimbabwe ? risquai-je.

- Ha ! D'abord rien ne prouve qu'ils aient été des espions communistes. Pour l'instant ce n'est toujours qu'une hypothèse. Ensuite si elle s'avérait, il faut savoir que l'Afrique australe et les ex-pays du Pacte ont toujours coopérer. Donc la présence de tchèques là-bas n'est en rien une aberration. Il faudra d'ailleurs qu'on consacre un numéro supplémentaire à l'Afrique australe, celui sur la RSA ne répond pas à toutes les questions.

J'avoue qu'à ce moment là j'étais un peu abasourdi. Je pensai à Géraldine et son ex-petit ami devenu soudainement un agent du STB... Je

me sentais un peu chétif pour un os pareil. Le moindre bouledogue qui croiserait mon chemin me réduirait en bouillie et Géraldine avec.

L'hypothèse de l'agent tchèque n'avait pourtant rien de gênant, elle expliquait en partie la fausse disparition dans le cargo Esperanza, volontairement coulé ou non. Mais...

- Pourquoi Vasclav Havel dément ? Il a tout à perdre en protégeant ses espions.

- Précisément. La République Tchèque n'entrera ni dans l'OTAN, ni dans l'Europe de Maastricht avec une affaire d'espionnage sur les bras.

- Quand même, enchaînai-je, ce n'est pas si difficile de les identifier !

- Qui ?

Le piémontais me scrutait le visage avec une attention non dissimulée. Qui ? Se pouvait-il qu'il ne parlât pas des mêmes personnes que moi ? De mes quatre cadavres allongés sur le carrelage jaunâtre du palais de Harare ?

- Si tu penses aux deux blancs tués lors de l'assaut du 20 mars, reprit-il, tu te trompes. On ne les identifiera pas facilement. Il n'est pas facile d'identifier quelqu'un que personne ne veut plus reconnaître...

Mine de rien, Martinello était tranquillement en train de me cuisiner. Il n'était pas le seul à imaginer que j'en savais plus que je ne voulais en dire, mais il lui aurait fallu bien plus que ces deux petits ballons de blanc de Savoie pour me soustraire le nom de Boris Nadov.

- Pour mes vacances ? demandai-je.

- J'y travaille.

Géraldine évidemment jubilait. L'éventualité d'une composante secrète sortait cette histoire de la banalité un peu triste dans laquelle mon début d'enquête l'avait plongée. Pour elle, il n'y avait aucun doute : Boris n'était plus ce paria victime d'un ersatz de révolution mais un grand espion tchèque qu'elle n'hésiterait bientôt plus à comparer aux "magnificent five" de la guerre froide. Boris le magnifique ! Inutile de



dire que je ne partageais pas son enthousiasme. Seulement l'imagination agit comme un gaz : elle prend la place qu'on lui laisse. Et il était clair que l'ampleur de mon piétinement libérait pas mal d'espace dans ce domaine. Depuis le début de l'affaire quand Géraldine m'avait "appelé au secours", j'avais progressé comme peut le faire un aveugle la nuit dans une forêt de hêtres. Au petit matin, le décor n'a pas changé, il n'y a que des bosses en plus... Certes, pour rester positif, je pouvais me satisfaire de m'être imprégné de l'odeur, du toucher, de la complexité de la situation, et effectivement c'était déjà ça. Mais je n'avais encore trouvé aucun indice percutant : une carte, une boussole, un peu de mousse sur la face nord d'un tronc... Je pensais naturellement au mystérieux André Breton qui avait loué la BX à Mâcon la veille de l'évasion de Boris du tribunal de Metz. Je lui aurais volontiers donné un autre nom : Benoît Turenge par exemple. Le Ben de Libertone. Ou John. John comment déjà ?

Benoît Turenge ne travaillait plus à Rennes depuis bien longtemps, la voix bon-enfant du commissariat central avait été formelle :

- Il n'effectuait ici qu'un stage de formation, vous savez. Je crois qu'il a été muté à Paris. Ou dans la banlieue parisienne, ce qui serait plus habituel pour un début de carrière.

Les voix de la Capitale, elles, furent nettement plus impénétrables. Mes contacts avec le Quai d'Orsay, comme ceux du ministère précédemment, n'aboutirent à rien, sinon à me convaincre qu'un citoyen français n'est rien d'autre pour ces administrations qu'un embryon de mouche sur un carrelage difforme. On n'avait pas de compte à me rendre ! Jamais entendu parlé d'un monsieur Turenge ici ! Vous êtes sûr qu'il est dans la Police Nationale ? Adressez-vous au bureau 102 ! A force d'acharnement, on m'orienta finalement vers le secrétariat du secrétariat général du département social de la délégation du ministère de

l'Intérieur chargé de la retraite des fonctionnaires de la Police. Une mine. Non pas de renseignements, mais explosive.

- Monsieur Benoît Turenge, vous dites ?... Il a quitté la police le 24 avril 1992, sans faire appel à nos services.

- Ah bon.

J'aurais du abandonner là ma quête. Mais Géraldine bouillonnait et il m'était difficile de la décevoir.

- Si on dépense tant d'énergie à étouffer l'affaire, conclut-elle au téléphone, c'est que notre curiosité touche à l'essentiel, non ?

J'espérais que Bénédicte qui ne s'était pas montrée trop farouche envers moi lors de notre première entrevue, me permettrait d'ouvrir la porte de la maison Turenge. La solution se trouvait peut-être là et les communards de Libertone n'avaient plus rien des illuminés hirsutes propagés par l'imagerie populaire, je pouvais certainement compter sur eux. Ces intellectuels très conscients des malices de la politique pouvaient, malgré leur renoncement apparent, avoir accès à des tiroirs intéressants de la société. Un sentiment de revanche pouvait de surcroît aisément les pousser à certaines confidences, jusqu'à mobiliser tout un réseau comme l'avait fait Bénédicte au moment du procès. On connaît le pouvoir des sociétés secrètes quand elles étendent leurs tentacules sur des continents entiers. La franc-maçonnerie n'est rien d'autre.

Géraldine n'était pas d'accord, elle ne voulait pas retourner chez Bénédicte.

- Enfin, pas quand elle y est, précisa-t-elle.

- Que veux-tu dire ?

Son idée, c'était de pénétrer les secrets de Libertone en l'absence de sa prêtresse. Bénédicte s'absentait en effet tous les vendredis soirs, pour se rendre dans un club de danse folklorique aux Vans, à quelque dix kilomètres de là. Elle ne rentrait ordinairement que très tard dans la nuit.

-Ce qui nous laisse environ quatre heures... triompha-t-elle. L'éventualité d'une nouvelle rencontre avec Bénédicte n'était pas pour me déplaire, surtout en tête à tête comme je l'avais espérée un instant mais l'argument selon lequel elle ne me dirait rien de plus au cas où elle était intimement liée à cette affaire me parut déterminant. Si Boris était devenu un agent de renseignement comme on le supposait allègrement, il avait forcément trouvé un moyen d'entrer en communication avec sa mère sans la mettre en danger. C'était tentant.

La maison paraissait terriblement creuse ce soir-là. Bénédicte était passée devant nous au volant de sa Nevada blanche sous un panache de poussière rendu fluorescent par la lune naissante.

- Suis-moi !

Géraldine poussa le loquet de la porte du sous-sol sans aucun tâtonnement.

- Elle sort toujours par là, commenta-t-elle.

Une volée de marches grimpait jusqu'au centre du temple. La serre tropicale que je n'avais qu'aperçue lors de ma première visite me parut immense dans l'obscurité. Il ne manquait que les cris des perroquets et le grondement d'un torrent... Tout de suite Géraldine qui semblait tout connaître de ce lieu, se dirigea vers l'ombre de l'armoire qui renfermait les archives de la communauté. Elle décoda les titres des albums et des boîtes à chaussures sous la lueur de sa lampe de poche puis s'affala sur le canapé avec celle qui portait le nom de son ex-amant.

- Tire les rideaux que je puisse allumer !

Tandis qu'elle plongeait dans ses souvenirs avec la sérénité nostalgique d'un retraité penché sur son enfance, je tâchais de dénicher au hasard des autres boîtes une preuve sérieuse qui étayerait enfin nos élucubrations. Au bout d'une dizaine de minutes de recherche silencieuse et vaine, Géraldine se réveilla brusquement :

- Ecoute ça ! Qu'est-ce que je te disais ?

Elle tenait dans sa main une lettre aux plis usés et sales.

- Elle date du 3 avril 1991, écoute !

Elle se mit à lire :

Lettre du 3 avril 1991 :

*Un héros, c'est celui qui fait ce qu'il peut.  
Romain ROLLAND.*

*Adorable Mère.*

*Tu ne devrais pas être surprise de recevoir ce mot si ce cher Ben a fait ce qu'il m'avait promis de faire. A savoir te prévenir que je n'ai pas embarqué sur l'Esperanza. Ce n'est pas que je n'ai pas osé, l'Argentine me fascine toujours et je ne désespère pas d'y aller un jour, mais Ben avait d'autres ambitions. J'ai suivi ses conseils - fausses pistes, fausse identité... etc - et mon retour à Prague, c'est un peu comme un retour aux sources...*

*Et oui, Prague... Son château, son pont, son tramway, tu connais tout ça... L'oncle Albert est devenu vieux, c'est un peu dur pour moi qui l'ai toujours gardé en mémoire sous l'allure dynamique et fière de ses vingt-trois ans (à cause de la photo que tu gardes dans ton album où il te porte sur ses genoux). Sa troisième femme est beaucoup plus jeune (à peu près ton âge) et tes cousins sont des gens charmants.*

*Surtout ta cousine Patricia, et ses deux filles qui se disputent "le privilège" de me faire visiter la ville !*

*Je retrouve ici l'ambiance de la communauté. La famille est très soudée, tous se partagent les charges quotidiennes et chacun fait preuve d'une incroyable ingéniosité pour ramasser quelques couronnes supplémentaires. Ces gens de l'Est sont quand même de sacrés débrouillards ! Quand ils vont débarquer dans le monde capitaliste, ils vont bouffer nos requins comme de simples sardines ! Arrêtes comprises !*

*Ceci dit, j'ai retrouvé John qui vit ici comme s'il y était né. Sa femme Sylviana est géniale, aussi timbrée que lui ! Ils m'ont déjà trouvé du travail. Je vais sans doute beaucoup bouger dans les temps à venir. Je ne t'écirai que très rarement chère mère. Plus du tout serait même plus sérieux, mais tu es ma mère et je t'aime. Mais attention ! il ne faut absolument pas que la police retrouve ma trace. Adresse tes lettres à l'oncle Albert avec un petit astérisque dans le coin gauche, et écris comme si tu t'adressais à lui. Moi je continuerai par ce procédé qui semble bon. De toute façon il vaud mieux que je ne revienne pas en France avant une trentaine d'années... alors d'ici là, on se retrouvera ailleurs. Le monde est vaste.*

*La guerre du Golfe est donc terminée, nous vivons désormais en paix sous la protection de l'Occident. La Paix de Damoclès ! Au moindre mouvement, au moindre courant d'air, le crin de cheval se rompt et l'épée occidentale s'affaisse sur les têtes rebelles. Ils viennent d'en aiguisé la lame. Les peuples du XXIème siècle ne bougeront plus c'est certain et les activistes révolutionnaires hésiteront un peu avant de s'agiter comme des guignols... La paix éternelle quoi. Longue vie à notre Démocratie triomphante !*

*Je ne suis pas aigri, je suis furieux. Et comme je n'ai plus d'autre choix, je me lance dans la résistance : que Zapata, Lénine, Mao et le Ché me viennent en aide !*

*Allez, trêve de plaisanterie...*

*Je t'embrasse ma tendre mère, le temps presse. Puisse-tu vivre heureuse et épanouie en oubliant un peu ton fils ? Et surtout ose brûler cette lettre ! Ma survie en dépend.*

*Vive la contestation et gloire aux paresseux !*

*Boris.*

- Alors ? conclut Géraldine à la fin de sa lecture, l'œil brillant de satisfaction, c'est ce que tu cherchais, non ?

Prague... l'oncle Albert. C'était donc ça. Bénédicte m'avait bel et bien menti. Elle avait extorqué une indemnité à la TRANSMER en toute connaissance de cause. Géraldine avait raison : Bénédicte pouvait fort bien se saborder pour noyer le passé de son fils. Une mère quoi. Je me souvenais d'un film vu récemment à la télévision qui racontait l'histoire d'un américain parti à la recherche de ses origines en Tchécoslovaquie. Il se heurtait à la confusion des noms, qui se féminisent en "ova" puis s'occidentalisent sous une forme tronquée quelconque quand leurs titulaires passent à l'Ouest. Nad par exemple ! Devenant Nadova puis Nadov... L'album qui portait ce label me permit de remonter le temps jusqu'en 1938, l'année où le père de Bénédicte avait fui son pays.

Professeur de français à Prague, militant communiste, il n'avait pas hésité après l'annexion de la Tchécoslovaquie par les armées du

IIIème Reich entre l'abandon de sa famille qui refusait de croire au pire et le pire lui-même. Il trouva en Ardèche une terre promise où ses économies purent lui donner une situation honorable. D'abord en reprenant un atelier de cordonnier puis en montant une imprimerie qu'il rendit suffisamment moderne pour être rentable. La guerre était passée sans perturber sa trajectoire et même peut-être lui avait-elle donné le coup de pouce qu'il attendait sans trop y croire. Le manque d'homme avait en effet rendu sa tâche de séduction bien plus aisée. Et sans le mariage, il n'aurait guère pu espérer rester en France. La charmante française en mal de mâle qui l'épousa à ce moment-là scella définitivement son destin. Et peu de temps après naquit Bénédicte. Française. Elle prit dans les registres de l'état civil le nom de Nadov, un compromis acceptable entre Nad et Nadova. Quant au père qui finit par se faire une place localement enviée dans le domaine des affiches publicitaires, il émit, à la fin des années soixante, le souhait de prendre sa retraite, constatant sans doute qu'il avait amassé assez d'argent pour se libérer du travail. Il mourut trois mois plus tard d'une crise cardiaque. Sa femme se remaria avec son amant, Bénédicte hérita, tomba amoureuse à son tour et pondit Boris...

Au cours du premier semestre de 1991 Bénédicte reçut trois autres lettres de Prague, postées à Paris. Toutes gardaient ce même style où, à un souffle de révolte, de haine, se mêlaient quelques touches d'humour et de dérision. Boris avait visiblement le sentiment que le monde l'avait recraché comme on recrache un noyau de cerise après en avoir savouré la chair. Dans cette marginalité désespérée, sa seule chance de survie était d'affubler sa situation de paria d'une mission. Comme s'il se fut agi d'un véritable choix. De considérer le simple noyau comme une graine fertile. Il n'avait pas fui le monde, il était entré en résistance. Et si la grande révolution planétaire commençait sous la terre,

il en acceptait la condition larvaire. Le jour venu, elle jaillirait en pleine lumière et là...

Il n'était malheureusement pas question du STB ou du Zimbabwe dans cet amas de notes. Les divagations de Hubert Grey à l'Événement du jeudi n'avaient peut-être aucun fondement sérieux... Pourtant, sachant qu'elle ne brûlerait pas ces preuves d'amour, Boris en avait usé avec une extrême parcimonie, comme si la valeur de son existence avait tout à coup bénéficié d'une violente inflation. On lui pardonnerait peut-être sa désertion, la cinquantaine venue comme il semblait le croire, mais certainement pas son appartenance à un service secret étranger.

Ce courrier m'apporta surtout la confirmation que le cargo Esperanza avait coulé indépendamment de toute cette histoire. Non pas que Boris l'affirma, comment l'aurait-il fait ? Mais au contraire parce qu'il n'en parlait pas. A aucun moment ses lettres ne faisaient référence au cargo de la TRANSMER, sinon pour dire qu'il n'y avait pas embarqué. Si ce navire avait été choisi parce qu'il avait été saboté ou piégé Boris en aurait averti sa mère avant même de quitter la France. Peut-être n'a-t-il jamais su que ce cargo avait coulé ?

Ce que je crois aujourd'hui, c'est que l'Esperanza a sombré naturellement, si j'ose dire, à cause d'une mauvaise conjoncture atlantique liée au caprice d'un Pot-au-noir imprévisible. L'erreur du capitaine a été de vouloir s'infiltrer entre le continent et les vents latéraux. Un excès d'audace. D'après la compagnie que je pris la peine d'agresser une nouvelle fois à la fin de cette histoire, juste pour en avoir le cœur net, l'Esperanza était un vieux cargo à bout de souffle. Il effectuait ce jour-là sa dernière traversée transatlantique avant de rejoindre un abattoir au sud du Bangladesh. Certes, il a coulé avant sa première escale mais rien ne peut sérieusement laisser envisager qu'il transportait une cargaison suspecte. La fragilité de la coque aurait du pousser le capitaine à plus de

sagesse. Tout s'était passé très vite : la balise Argos n'avait même pas fonctionné. Dans la liste des familles et des clients immédiatement indemnisés par la TRANSMER, je ne trouvai aucun argument qui put entraîner une quelconque suspicion. Evidemment on pouvait toujours penser à la drogue ou à un trafic d'armes... mais sans indices, sans suspect, force est d'aboutir à un non lieu.

C'est à ce moment là que les événements se précipitèrent dans la maison de Bénédicte. Nous étions plongés dans nos recherches depuis un peu plus d'une heure quand un ronronnement de moteur alerta nos tympanes.

- Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Géraldine, les oreilles aux aguets.

- Chut !

Une portière claqua.

- Merde ! Range tout, on passe par derrière !

Mes yeux s'étaient attardés avant qu'elle ne coupe la lumière sur la flamme d'une enveloppe éminemment intéressante : Paris 1er arrondissement, 14 h, 06-04-96... Le six avril 1996 ! Un mois !

- Vite !

- Deux secondes.

- Tu n'as pas le temps, laisse !

Bénédicte commençait à descendre les marches qui séparaient le parking de la maison.

- Dépêche-toi, ne fais pas l'imbécile !

Je fourrai le papier dans ma poche, replaçai la boîte et bondit sur les pas de Géraldine dans la pièce voisine. Une fenêtre, un rosier - beaucoup trop épineux à mon goût - et quelques buissons plus tard la campagne imposa à nouveau sa sérénité. La Névada blanche s'était endormie à l'ombre des grands pins, la lumière jaillissait coup par coup des hublots de Libertone dans le silence de la nuit. Selon tout apparence,

la normalité reprenait ses droits. Nous pouvions reprendre notre souffle et rentrer chez nous.

Dans la voiture, je me sentis bizarrement nerveux comme un pinson épuisé pris dans une cage. Le stress. La lettre froissée dans ma poche me brûlait le cerveau au point de me rendre sourd aux commentaires guillerets de Géraldine qui ressassait son émotion avec l'enthousiasme d'un enfant. Si la prise de risque aussi minime fut-elle l'avait galvanisée, ce n'était pas mon cas : mes mains tremblaient et j'éprouvais bien des difficultés à maîtriser la pression qui semblait vider mon corps de tout ses éléments liquides.

- Eh bé, remets-toi ! Tu transpires comme une fontaine, le hold-up du siècle s'est bien passé, non ? plaisanta-t-elle.

- Tu parles, j'ai failli me démettre une vertèbre.

Je savais que le hasard qui m'avait fait saisir cette lettre dans la dernière seconde de notre forfait n'était pas fortuit. Non qu'il s'agisse d'une quelconque action télépathique ou divine, loin de moi ces foutaises, simplement j'avais conscience qu'une succession d'images complètement inconsciente m'avait poussé à considérer ce papier comme d'une importance déterminante. Ce pressentiment allait durer jusqu'à l'hôtel, jusqu'à ce que, seul sur mon lit, je me décide à lire cette lettre. Je pensais en effet qu'il valait mieux ne pas avouer cette petite spoliation à Géraldine avant d'en connaître la réelle valeur. Une révélation trop hâtive n'aurait finalement abouti qu'à provoquer sa déception au cas où le texte n'apportait pas les informations que secrètement je lui attribuais.

Lettre du 6 avril 1996 :

*Chère Bénédicte.*

*Vous permettez que je vous appelle encore par votre prénom malgré le fait que je ne suis plus aujourd'hui ce bambin capricieux qui chahutait vos longues jupes indiennes à longueur d'humeur... Je n'irai cependant pas jusqu'à reprendre ce tutoiement irrespectueux qui fit la gloire et peut-être la perte de notre indestructible navire. Pour tout le bonheur que vous avez offert à ma mémoire et pour la grandeur de votre âme qui a gouverné la mienne tout ce temps, je ne puis faire autrement maintenant que vous vouvoyez. Ne m'en veuillez pas trop de tant de convenance, je suis rentré dans le rang comme nous disions chez nous, et les usages se sont à nouveau imposés à moi.*

*Rassurez-vous, ce n'est qu'une façade !*

*Mais si je vous écris ce n'est pas essentiellement pour vous saluer ou vous remercier d'avoir bercé mon enfance de votre existence, non, c'est hélas aussi pour vous confirmer que la vie est parfois bien cruelle même au près de ceux qui l'honorent.*

*Boris est mort.*

*Je le dis froidement car la vérité n'est pas autre. Qu'apporterait une paraphrase hypocrite sinon à nous masquer quelques secondes une tragédie irréversible ?*

*Boris est mort.*

*Il était devenu un véritable combattant de l'impossible, un guerrier de l'utopie, il avait eu ce courage malgré ce peu d'espoir qu'il nous reste de sauver l'humanité, il a eu cette noblesse et malgré tout il l'a payé de sa vie. Comment ne pas en être désespéré et terriblement meurtri ? Un jour prochain nous lui reconnaitrons officiellement cette extraordinaire vaillance mais à l'heure où je griffonne ces mots l'urgence nous impose encore de nous terrer comme des taupes en gardant nos larmes au creux de nos mains. La seule chose que je peux vous dire Bénédicte, et cela peut paraître bien désuet aujourd'hui, c'est que Boris a vécu dans un très grand bonheur jusqu'à son dernier souffle.*

*Il y a une semaine, lors d'une cérémonie émouvante nous avons répandu ses cendres sur un lieu mythique que je ne peux vous révéler s'il ne l'a pas fait lui-même auparavant. Ses meilleurs amis étaient là, ils ont chanté, le vent a semé son âme sur la terre de nos espérances, son cœur a rejoint les nôtres pour l'éternité... Son nom, comme ses actes ne seront jamais oubliés, quoiqu'il advienne de notre combat.*

*Sachez enfin, chère Bénédicte, qu'il est mort en combattant alors qu'il n'y était nullement contraint. Il a choisi de se battre, les armes à la main, ne se contentant pas seulement de son rôle protégé d'informaticien, parce qu'il l'a jugé nécessaire. Il a pris ce risque en toute conscience, nous pouvons le regretter bien sûr, mais en aucun cas nous ne lui reprocherons. Boris fut et restera un grand homme. Il nous manque à tous. Rendons lui l'hommage qu'il mérite.*

*Discretion oblige, vous comprendrez Bénédicte que nous vous ayons tenu à l'écart de la cérémonie car la lutte continue et la mort de Boris ne doit pas devenir inutile par un excès de sentimentalisme. Je sais qu'en lisant cette lettre vous me haïrez, je le regrette, mais je sais aussi que plus tard vous accepterez ce destin magnifique et tragique comme une juste fierté. Votre intelligence et votre cœur ne peuvent se contenter d'une puérile rancune même si elle est tout à fait compréhensible. Il vaut mieux vivre peu mais avec dignité comme l'a fait Boris plutôt que se soumettre longtemps comme la plupart de nos semblables. Et bientôt, vous verrez, nos existences auront la longueur de celles des soumis et l'intensité de celles des héros. Nous ne sommes que les pionniers du nouveau monde...*

*Je profiterai d'un proche passage dans le sud pour vous rendre visite à Libertone..*

*Tom se joint à moi pour vous embrasser le plus tendrement du monde.*

*Portez-vous bien, chère Bénédicte, et gardons haut, malgré la peine, notre exigence de bonheur.*

*B. T.*

*PS : Je joins un mot de Boris qui vous était destiné. Je l'ai trouvé dans sa maison au lendemain de ses funérailles. Je ne peux malgré tout vous rendre ses affaires... sinon celles qui vous concernent directement. Pardonnez-moi.*

*Et maintenant, je vous en prie, détruisez cette lettre compromettante, merci.*

Le mot de Boris manquait dans l'enveloppe. Sans doute était-il dans l'album, qui portait son nom et que Géraldine n'avait pas quitté des yeux.

Annette Buisson venait de m'envoyer le compte rendu des délibérations du procès du 7 janvier 1991 et là encore Géraldine m'avait caché un élément essentiel : un personnage, un certain Samuel Bellard, domicilié à Tournon, en vallée du Rhône.

J'avais passé trois jours à essayer de retrouver cet homme mais j'étais revenu plus bredouille qu'un chasseur de dahu ! L'adresse qui figurait sur le compte-rendu judiciaire appartenait à un hollandais qu'on n'avait jamais vu.

- La ferme a été vendue il y a deux ans, m'avoua le voisin sous la torture.

Mais il refusa de me dire où avait migré l'ancien propriétaire. Trop loin, sans doute, hors de ses connaissances géographiques ! Pour la mairie ou les commerçants de la ville, Samuel Bellard n'existait pas davantage. Au commissariat de police on s'était contenté de me demander mes papiers... Samuel Bellard était un inconnu.

Quant à Benoît Turenge ou John X, c'était pire encore. Parmi les documents découverts dans les archives de Bénédicte, j'avais pu lire que les Turenge avaient quitté Libertonne assez tôt pour retrouver, dans le neuvième arrondissement de la Capitale, leur appartement d'avant la communauté. Appartement qu'ils avaient déserté depuis. Benoît avait suivi une formation d'électronicien dans une grande école privée parisienne, avant de s'orienter, sans logique apparente, vers la Police Nationale. En 1990-91 il était effectivement stagiaire dans un commissariat de Rennes... Puis il disparut des tablettes de la police un an plus tard. Curieuse trajectoire là encore. L'école pourtant me confirma

qu'il avait été un excellent élève et qu'il fut reçu avec les honneurs à l'examen final. Peut-être avait-il rêvé de rejoindre une unité spécialisée de la Police Nationale puis, naturellement déçu par ses passages successifs dans les commissariats de quartier, il aurait abandonné le projet ?

Bertrand, au journal, m'avait mis sur la trace de sociétés liées à l'électronique qui avaient embauché dans ces années-là. C'était très aléatoire mais un "excellent élève" avait du s'orienter plutôt vers les plus lucratives... Après trois semaines à fureter dans les dossiers, à contacter les bureaux de recrutement concernés, à rencontrer les DRH les plus compréhensifs, je compris que je ne le retrouverais pas.

- Vous savez, me dit une secrétaire sans intention de me fusiller, beaucoup partent à l'étranger, surtout les meilleurs élèves. Aux Etats-Unis en général.

John, lui, n'avait pas de famille, son nom n'avait rien d'officiel et il avait quitté l'école dès la cinquième ! Il avait accueilli Boris en janvier 1991 à Prague où il vivait apparemment "comme s'il y était né", en compagnie d'une certaine Sylviana. Probablement un meilleur filon... Mais comment être sûr de cette version ? Il me fallait d'autres éléments suffisamment convaincants avant de me lancer sur ces faibles traces.

- Samuel Bellard, ça te dit quelque chose ?

Géraldine suspendit son geste. Le bec de la théière retint quelques secondes son jet d'eau chaude. Son regard se posa sur le mien avec l'expression d'un étonnement amusé. Comme si ma question avait été parfaitement idiote.

- Mais... tout à fait, dit-elle. C'était l'un des meilleurs copains de Boris, à l'Armée.

- Pourquoi tu me l'as caché lui-aussi ? m'exclamai-je hors de moi. Qu'est-ce qu'il est devenu ce type ?



- Eh bé ! Calme-toi ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise... J'ai rencontré une ou deux fois sa femme Sophie, on a fait des manifs ensemble du temps de la guerre du Golfe. Lui, je ne l'ai vu qu'au procès. Si je me souviens bien, ils élevaient des chèvres sur les hauteurs de Tournon...

- Ils ont déménagé.

- Ah bon. Après la prison, il a eu envie de changer de vie, je suppose. Qu'est-ce que tu t'embêtes avec ça ?

- Ça, comme tu dis, c'est ce qu'on appelle un témoin principal !

- Témoin de quoi ? On a la preuve que Boris est parti à Prague ! Qu'est-ce que tu veux qu'un copain d'armée t'apprenne de plus ? Tu ferais mieux de contacter ton ami journaliste du Rudé-je-sais-pas-quoi, lui il peut nous être utile !

- Pravo. Rudé Pravo, coupai-je séchement.

Je me doutais bien que Géraldine m'entraînerait à Prague dès les grandes vacances venues, mais qui chercherions-nous là-bas : un simple paria en fuite déçu par ses espoirs d'adolescent ou un révolté récupéré par le STB pour des missions en Afrique australe ? La réponse, quoi qu'elle en dise, se trouvait en France dans la mémoire de ceux qui l'avaient accompagné à l'aube de sa fuite.

- Le cinéma de Tain ! lâcha Géraldine après quelques minutes de silence.

- Quoi le cinéma de Tain ?

- Ils ont acheté le cinéma de Tain. Tain l'Hermitage !

Cinéma Le Royal, 2 rue du pont.

Sam était un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix à la mâchoire carrée, à l'œil sombre et aux cheveux ras. Le jour de notre visite, il jouait du saxophone, seul, dans la pénombre de la grande salle. A notre entrée il s'interrompit un court instant pour nous saluer du menton.

- Je finis ma partoché et je suis à vous.

Les sons tournaient le long des murs tapissés de moquette comme un tourbillon à la surface du Rhône. Dès que le rythme s'emballait, nous nous sentions soulevés du sol avec une sensation de vertige... Sam le savait et semblait s'en amuser avec une certaine délectation.

- Tout ce qu'a fait Boris, je l'ai fait, commença-t-il dès que j'engageai notre conversation sur le déserteur, nous avons eu exactement la même vie pendant quelques mois.

Recruté à Metz en tant que musicien, il s'était retrouvé comme Boris derrière un mortier lourd à Epinal. Il n'y avait que la fin de l'histoire qui se différençait : Sam l'avait vécue en prison. Contrairement à Géraldine, Sophie n'avait pas craint un départ des soldats pour les sables de Dhahran.

- C'était une époque pénible, dira-t-elle un peu plus tard. Ce n'était pas tant la menace de la guerre qui nous faisait peur, c'était ce qu'il pouvait se passer en France, les attentats, tout ça... Le plan Vigipirate, ça pouvait vite tourner mal. Ils utilisaient les appelés comme des flics !

Pourtant, la menace était réelle, ne qualifiait-on pas à l'époque les troupes irakiennes de troisième armée du monde ? Saddam Hussein, l'arme chimique, l'hypothèse nucléaire... Et les médias français, si prompts à citer les experts, qui se gargarisaient de la bataille annoncée en filmant les milliers de cercueils en plastique empilés dans les cales ! Il fallait une certaine dose d'intuition ou ignorer volontairement l'information, ce qui était probablement le cas de Sophie, pour ne pas craindre le pire. Qui donc en effet, sinon les politiques, se doutait que la redoutable armée irakienne n'était en fait composée que de pauvres bougres mal vêtus dont les chiens jaunes se disputeraient les dépouilles au lendemain de la "Tempête" ? Aujourd'hui, la guerre du Golfe est enfouie dans le caveau de l'Histoire. On ne retient que la Victoire, la stratégie : les généraux paradent et les bons citoyens applaudissent avec la fierté des coqs de basse-cour. On connaît pourtant aujourd'hui les

causes de cette guerre artificielle : l'armée américaine avait grand besoin de redorer son blason après les couacs successifs de l'Amérique centrale, le Congrès cherchait un moyen de justifier une subvention massive à l'industrie privée par les fonds publics afin de relancer la croissance et surtout, surtout il fallait donner une légitimité au contrôle des puits de pétrole saoudiens par les troupes yankees dans la perspective annoncée de l'épuisement des ressources mondiales.

En automne 1990, la guerre était imminente dans l'esprit des français et les conséquences possibles en cas d'alliance des pays musulmans ou en cas de forte résistance des irakiens alimentaient les rumeurs les plus affolantes. La "logique de guerre" avait entraîné nombre de désertions. Mais motus. Bouches cousues. Nous allions faire triompher le bien contre le mal, un mal arabe de surcroît, alors les brebis galeuses... Prétendre que les américains ont favorisé à l'époque les desseins de Saddam Hussein pour avoir enfin un bon prétexte d'intervenir au Proche-Orient, c'est encore aujourd'hui s'exposer aux pires calomnies. Et pourtant c'est la stricte vérité.

Le prix du litre d'essence sera bientôt plus élevé que celui d'un N°5 de Chanel. Les hommes qui détiendront le pétrole de l'Arabie Saoudite et de l'Irak posséderont l'ultime réserve mondiale selon toutes perspectives. Ils deviendront les maîtres du monde pendant plus d'un demi-siècle. Le temps que mettront ces derniers puits à se tarir. Le temps qu'il faudra aussi aux chercheurs pour pondre un moteur à hydrogène suffisamment opérationnel. On sait aujourd'hui que le CENTCOM américain basé à Ryad et la CIA préparaient l'affaire depuis 1983, mais en 1990 et malgré le paradoxe du rôle d'incitatrice qu'a tenu madame Glaspie, l'envoyée de Georges Bush, nous étions loin de comprendre ce gigantesque jeu de dupe. En France, nous préparions avec minutie la neuvième croisade : les chevaliers héroïques aiguisaient leurs lames en chantant "l'Ami Pierre" et les écuyers, comme Samuel et Boris, priaient au fond des écuries.

- Oh, ce n'était pas tout mauvais, raconta Sam, rendu nostalgie par l'ambiance apaisante d'une arrière salle de restaurant. Nous formions un bon groupe : il y avait Boris bien sûr mais aussi Shérif, un gars de Valence, et un vosgien qu'on appelait "La Diète".

- Pourquoi La Diète ?

- Oh, parce qu'il ne mangeait jamais à l'Ordinaire. Seulement des gâteaux diététiques et de l'eau minérale !

Au début, leur vie avait été l'enfer que tous les "bleues-bites" connaissent, ou ont connu devrais-je dire puisque les temps ont changé depuis : Ordre Serré, pas cadencé, présentations réglementaires, revues d'armoires, bivouacs sous la pluie... Tout ce qu'il est nécessaire aux instructeurs pour "casser ces civils". Et puis la "ventilation" du deuxième mois les avait propulsés tous les quatre dans le peloton d'élèves gradés. Caporaux !

- Boris parce qu'il avait joué au con en voulant imposer ses revendications, précisa Sam, moi par mesure disciplinaire parce que j'avais cramé les moustaches d'un sergent lors d'un exercice de combat de nuit, Shérif et La Diète, parce qu'ils devaient inspirer confiance malgré tout. Du coup, on s'est dit qu'en devenant sergents on échapperait peut-être aux gardes, à tout ça, alors on a continué. Et puis on était sûr qu'ils n'auraient pas besoin de sous-off dans le Golfe, il y avait suffisamment d'engagés.

- A quel moment vous avez décidé de désertir ? glissai-je le temps d'une bouchée de lentilles.

- On a commencé le PSO pour devenir sous-officier le 1er décembre, le quatre la neige est tombée comme pas possible. C'est là qu'on a décidé de se tirer.

- A cause de la neige ?

- A cause de rien. Comme ça.

Un coup de tête.

- Boris, c'était son truc. Il en parlait depuis son arrivée mais on n'y croyait pas beaucoup. C'était surtout je crois une façon de se situer, de se démarquer par rapport aux autres, il n'y croyait pas vraiment lui-même. C'est comme les gars qui disent à tout le monde qu'ils vont se suicider... Son rêve c'était de partir avec Géraldine en Argentine. Il nous rabâchait les oreilles avec ça, genre : vous verrez et vous resterez comme des cons quand ça arrivera !

- C'était un jeu entre nous, intervint Géraldine, rien de plus.

- Un jeu dangereux, corrigea Sam. Boris, c'était avant tout un rêveur. Un rêveur qui piquait des colères monumentales quand il se réveillait. Je regrette de te dire ça, Géraldine, mais sa vie ne lui plaisait pas. Il était compliqué aussi. Trop. Il voulait plaire à tout le monde, avoir beaucoup d'amis, faire plein de trucs et en même temps il ne supportait personne. Il avait horreur des histoires, des conflits, des disputes... Dès que ça allait mal il disparaissait. Un jour, je ne sais pas mais tu l'avais titillé un peu au téléphone...

- Ça a du arriver, confessa-t-elle, je ne supportais pas de l'entendre se plaindre ou me reprocher de ne rien faire. Je n'y étais pour rien moi !

- Enfin peu importe, reprit Sam, le fait est qu'il nous a fait une vie épouvantable pendant huit jours...

- Et vous saviez qu'il allait s'enfuir au tribunal ? demandai-je profitant de l'intervention de la serveuse.

- On devait se tirer par une fenêtre mais le gars qui devait couper le barreau dans la nuit a eu des emmerdes, il n'a pas pu. Moi, ça ne m'a pas affolé. Je me suis dit que c'était le destin. L'avocate m'avait laissé espérer une peine minime, je n'avais fait que suivre Boris selon sa plaidoirie... Boris, lui, a préféré se glisser par la lucarne des chiottes.... Je me suis occupé du flic pendant ce temps, je l'ai attiré un peu à l'écart en ne respectant pas ses consignes. Il s'est énervé contre moi, le con, il n'a rien capté à ce qu'il se tramait ! Finalement, on a écopé d'un an ferme tous les

deux. C'est la thèse du complot qui a été retenue. Complot de qui, pour quoi ? On se serait cru à Moscou.

- Je sais, j'ai lu le compte-rendu.

- Après, je ne sais pas ce qu'il s'est passé. On m'a raconté c'est tout. J'ai fait huit mois à Privas, le temps que Sophie accouche de Maxime. Après ils m'ont libéré. J'aurais du refaire l'Armée mais ils ont laissé tomber...

- Vous avez su pour le cargo.

- Sophie m'a dit, oui. Ça m'a pas surpris outre mesure. Je me doutais bien qu'un gars comme Boris ne pouvait pas mourir dans son lit. Il était trop... comment dire ? trop passionné.

- La nuit où on a déserté, enchaîna-t-il après une lampée de Croze-Hermitage, il s'est passé un truc dans sa tête. Il s'est vu là, déguisé en soldat à jouer à la guéguerre, ça l'a fait disjoncter.

- Comment ça, disjoncté ?

- Euphorique quoi ! On était tous un peu carbo, c'est sûr. Shérif et La Diète aussi. Mais eux, le lendemain, ils sont rentrés docilement à la caserne prétextant qu'ils s'étaient perdus dans la nuit. Boris et moi, on a pris le train, direction plein sud, sans réfléchir.

- Vous le regrettez ?

- Oh non. Non, non. On s'est bien marré. Même si après...

Le point de rupture proprement dit se situe le jeudi 6 décembre 1990 aux alentours d'une heure trente du matin quelque part entre la Moselle, la rivière, et le col du Bussang. Les Hautes-Vosges dormaient cette nuit-là sous un bon demi-mètre de neige, rappelant les paysages fantasmagoriques des cartes postales que l'on trouve ordinairement au Nouvel An sur les comptoirs des bureaux de poste. Les "chatards", c'est ainsi que les surnommait le lieutenant Barzolucci qui commandait le Peloton de Sous-Officiers, avaient mission de perturber copieusement cette froide hibernation en réanimant à leur façon quelque personnage de

contes nordiques. La méthode consistait à parcourir une trentaine de kilomètres, binôme par binôme, jusqu'au petit village de Xonrupt près de Gérardmer avec le seul appui d'une carte périmée, d'un petit ventilateur de poche qu'ils appelaient "boussole" et d'une lampe torche à la limite du caractériel. Boris et Sam étaient partis les premiers vers dix heures, suivis une demi-heure plus tard par Shérif et La Diète puis par d'autres paires de lutins qu'ils ne revirent plus.

Vers minuit, alors que la lune se levait, illuminant enfin quelques pistes au milieu de cet inextricable tas de branches écrasées par la neige, Sam décida de bifurquer vers ce que la carte indiquait sous le symbole d'une chapelle. Il était proprement nul en topographie ce grand Sam et sans l'aide de Boris, il n'aurait jamais trouvé cette chapelle Sainte-Victoire. Les pieds trempés, les doigts et le visage rougis par le froid, le corps moite sous des épaisseurs de toile, ils n'auraient pas tenu bien longtemps sans la conquête de cette espèce d'abri de bus pour pèlerin égaré. Il était quasiment une heure du matin quand le Christ leur abandonna la place. Ils commencèrent par allumer un feu pour dégeler l'eau des gourdes pendues au dos des sacs, puis, plus confortablement installés, ils entreprirent de se sécher les orteils le temps de mastiquer quelques éléments de leurs rations de survie.

Soudain à quelques mètres d'eux, deux ombres apparurent, luttant comme ils l'avaient fait quelques minutes plus tôt contre les embûches et les couteaux de la neige durcie par le gel.

- Alors les barbouzes, sympa les sports d'hiver, non ?

La voix avait percé la nuit avant que le visage de Shérif ne jaillisse de l'obscurité dans la lueur des flammes, tel Nosfératu revenant du purgatoire traînant les bannis sur son dos.

- J'étais sûr que vous passeriez par là ! lança Sam avec la satisfaction d'un enfant qui aurait déjoué un piège tendu par ses parents.

La Diète, lui, aurait visiblement préféré un stage de plongée sous-marine au large de Calvi. Sa moustache avait furieusement blanchi et son nez luisait comme une lanterne de maison close.

- Messieurs, c'est la Saint-Nicolas aujourd'hui, annonça sentencieusement Boris, et nous avons l'immense honneur de l'avoir parmi nous ce soir !

- Y a le bonnet, ronchonna la Diète, la hotte, c'est au niveau de la couleur que ça cloche un peu...

La cahutte céleste était suffisamment grande pour accueillir quatre réfugiés. Peut-être pas pour y ajouter un brasier.

- Vous avez remarqué, dit Shérif une fois débarrassé de son harnachement, on a la preuve que l'enfer est blanc et immobile et que la maison de Dieu est envahi de flammes !

En bons samaritains, si je peux me permettre, rigolant comme des orphelins en vadrouille, ils se partagèrent le pamican et les biscuits secs des rations puis, en guise de dessert, Sam roula un "pétard" avec un reste de barrette et le tabac sec des "Caporal". Tout en tirant sur le cône avec la grimace rituelle, il annonça comme si cela avait été une simple évidence :

- Boris et moi, on se tire.

- Quoi vous vous tirez ? demanda Shérif, qu'est-ce que tu veux dire ?

- On se tire.

- Qu'est-ce qu'il raconte ? s'interrogea encore Shérif en tournant son regard vers l'associé.

- Je ne sais pas, répondit Boris tirant à son tour sur le cône, mais je ne peux pas le laisser partir seul, il va se perdre.

- Non mais attends ! Vous vous tirez où ?

- On se casse, on se volatilise, on se dissout reprit Sam imitant Michel Audiard. C'est fini pour nous, tchao, bye bye, hasta luego, on s'éparpille !

- Il est dingue.

Puis au second tour de cône :

- Regarde la carte Tché ! Si on part par là qu'est-ce que ça donne ?
- Par là, corrigea Boris.
- Par où tu veux, le but c'est cette ligne de chemin de fer, là, tu vois ?
- Il y a au moins dix bornes ! intervint la Diète crachant dans sa bouteille d'eau minérale.
- Et combien tu crois qu'il en reste jusqu'au Barjo ?
- T'es sérieux Sam ?
- Si on goupille bien on peut être à Saulxures sur Moselotte avant le lever du jour...
- Comment t'as dit ?
- Saulxures sur Moselotte.
- Saussure-sur-moslotte !

Et ils se mirent à rire à nouveau comme des enfants libres, sans raison réelle, sans qu'aucune règle ne vienne les rappeler à l'austérité du monde adulte. Le fou-rire dura un bon quart d'heure, relancé comme on l'imagine par des bribes de souvenirs incompréhensibles à ceux qui ne les auraient pas partagés mais suffisamment expressifs pour eux, au point de se satisfaire d'un mot, d'une date, d'un simple geste de la main... A la fin il y eut un long moment de silence pendant lequel ils recouvèrent un semblant de stabilité mentale. Un ange passa, la mine renfrognée et le feu aux ailes... Quand la Diète reprit la parole, il n'y avait plus personne pour l'écouter : les esprits avaient quitté la chapelle Sainte-Victoire pour un autre monde, une autre dimension. La mèche se consumait.

- Qu'est-ce qu'on risque après tout ? On dira qu'on s'est paumé...

Vers cinq heures, ils atteignirent un petit hameau dont l'une des maisons était déjà éclairée. Bravant les aboiements féroces d'une meute de chiens enfermés dans un enclos, Shérif frappa à la porte. Un vieux paysan au menton couvert d'épines, une misérable casquette enfoncée jusqu'aux sourcils, une gitane maïs éteinte entre deux chicots, ouvrit en abaissant vers lui les deux tubes juxtaposés d'une vieille arquebuse de

coureur de collets. La phrase qu'il marmonna bien qu'inintelligible aurait du convaincre Shérif de foutre le camp, mais le kabyle était du genre persévérant.

- Excusez-nous de vous déranger, osa-t-il d'un ton de parfaite humilité, mais on est complètement perdu,.
- D'où qu'vous venez vous autres ? questionna l'homme, dans une langue qui prit cette fois-ci la couleur de la leur.
- On est du 170. Des troufions ! On était en manœuvre par là-haut et on s'est perdu...
- Z'êtes que tous les quatre ?
- Ouais.
- Mmm, allez.

Il s'effaça. Ils se consultèrent du regard une brève seconde, puis Sam entraîna le groupe à l'intérieur. Boris était hilare. Sa désertion tant rêvée prenait une tournure de plus en plus rocambolesque. Mais peu lui importait en fait, il était content d'être là, il avait enfin le sentiment de choisir sa destinée. C'était l'essentiel. Le vieil homme sortit immédiatement cinq verres d'un buffet bancal, une bouteille remplie d'un liquide translucide et leur imposa de s'asseoir à sa table. Une ampoule voilée d'une fine couche d'huile séchée pendait du plafond sous une assiette de tôle. Un demi saucisson, un pain noir, un carré de tomme, un litre de vin rouge et quelques couverts attendaient impassibles sur le plateau de chêne...

- L'cent soixante-dix ! C'est Epinal ça !
- C'est ça.
- Z'êtes pas tout près à c't'heure.
- Ben non. C'est quoi ce que vous nous servez là ?
- Un p'tit shnaps, ça va vous ragaillardir avec le froid qu'y fait.

La vieille cuisinière à bois qui fumait dans le coin ne parvenait en effet qu'à noircir la pièce. La vraie source de chaleur ici, c'était le shnaps ! La première rasade en donnant l'illusion d'avaler un verre

d'azote liquide rendait l'air ambiant nettement plus confortable. Après, ça allait de mieux en mieux. Au troisième verre, ils déboutonnèrent leurs parkas.

La conversation déboucha rapidement sur la campagne de Crimée : la pluie et la boue, c'étaient autre chose... puis en peu de temps elle bifurqua sur l'occupation allemande qui avait fait des ravages dans la région. Une flopée d'indices leur permit ainsi de localiser discrètement le hameau sur la carte d'état-major. Malgré l'énorme détour qu'ils avaient du faire ils n'étaient pas si loin que cela de la gare de Saulxures sur Moselotte. Avec un peu de chance, ils avaient encore le temps d'attraper le premier train du matin. Il fallut néanmoins beaucoup de diplomatie et finalement l'appel au devoir militaire pour prendre congé de ce brave ours solitaire. Six heures sonnaient déjà à la pendule, les premiers binômes arrivaient à la hauteur de Xonrupt, il fallait presser le pas.

- Bon dieu, lança la Diète, une fois sorti du hameau, j'avais un début de laryngite, c'est passé !

- L'eau de vie, mon gars, l'eau de vie ! chanta Boris.

Ils se présentèrent un peu après huit heures devant l'immeuble de Mireille Dajol, au 12 de la rue Hauptmann à Epinal. Shérif, cette fois encore, fut désigné pour aller frapper à la porte. La jeune femme à peine vêtue d'un peignoir mal fermé, la tignasse ébouriffée, les paupières encore lourdes de sommeil, apparut sur le palier alors qu'ils engageaient déjà la retraite.

- Qu'est-ce que vous foutez là ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

Ils remontèrent d'un vol la jetée de marches qui les séparait d'elle.

- Excuse-nous Mireille...

- ... on voulait pas te déranger...

- ... mais on est un peu dans la merde, là...

- C'est bon, c'est bon ! Je ne veux pas savoir. Installez-vous dans le salon, moi je vais finir ma nuit. Soyez sympa, pas trop de bruit.

Et elle disparut dans la chambre, reprenant dans son rêve l'intermède mal maîtrisé.

- J'ai une putain de dalle, moi, chuchota Sam en se penchant au dessus du bar qui séparait la cuisine du salon.

Le fou rire les reprit, silencieux cette fois-ci jusqu'à ce que la douleur née de la crispation de leurs mâchoires devienne trop insupportable. Ils étaient ivres. Ivres de fatigue et de liberté... Leurs nerfs étaient tendus comme des cordes à linge, un rien les faisait vibrer. Le moment était peut-être venu de se laisser sombrer.

Shérif Moussaya était un « beur » sympathique, rigolard, positif et prêt à rendre service sans rechigner. Il était dans les affaires...

Je le rencontrai quelques jours plus tard en compagnie de Samuel à Valence. C'est lui qui me permit de comprendre véritablement dans quel état d'esprit se trouvait Boris au moment de sa désertion. C'est lui aussi qui me parla le premier de Mireille Dajol et de Valérie, la serveuse du bar du Commerce à Epinal.

- C'était au début du mois d'octobre, disait-il, nous avons bénéficié d'un des rares quartiers libres de cette période après deux ou trois semaines de garde. Nous étions nases mais on ne pouvait pas ne pas fêter ça.

- Allez, avait prédit la Diète, on va se prendre une bonne cuite et p't-être s'offrir une 'tite gueuse si il nous reste un peu d'pognon !

Ils avaient entamé la soirée au bar du Commerce au commandement d'un régiment de chopes de bières.

- C'était notre bar attiré, précisa Shérif, à cause de Valérie, la serveuse. Elle nous fascinait. Tous les moyens étaient bons pour l'attirer près de nous et lui glisser un petit mot, un rendez-vous, une blague... Au fur et à mesure des tournées notre humour devenait de plus en plus laborieux, et en général, à la fin, le patron nous virait pour désordre public.

Ce soir-là, son office terminé, Valérie était venu s'installer à leur table. C'était son anniversaire.

- Vous quatre, avait-elle dit, vous ne me semblez plus tout à fait d'aplomb. Ça tombe bien, j'ai envie de faire la fête.

- On était déjà bien penché, oui ! commenta Sam.

Quand les portes du "Point Central", la seule boîte de nuit d'Epinal, s'ouvrirent devant eux un peu plus tard, ils eurent la sensation d'entrer dans leurs propres rêves. Des rêves de bidasses. La musique, les lumières tourbillonnantes, les filles sexy, l'odeur de "shit" mêlé d'alcool, la douceur des moleskines... L'empire des sens, dira Shérif, avant d'ajouter :

- Qu'est-ce qu'on pouvait faire sinon laisser dériver le bateau ?

Si Valérie tenait la barre en ondulant au milieu de la piste le barman tenait le sien, le bar, avec une rigueur de gestapiste. Dès le premier slow, qui ne tarda pas, des pieuvres délicieuses enveloppèrent les marins de leurs tentacules, tortillant leurs fesses sous leurs mains perverses et frottant leurs seins contre leurs torsos humides. Le moindre écart les projetait d'une lèvre carminée à une autre comme un ballon ballotté par les vagues... La crainte de voir surgir un mac en furie, énervé par le comportement de ses poules, ne les effraya qu'un temps. Le temps de se convaincre qu'il jubilait derrière les vitres teintées de ses Ray-Ban. Car il fallait beaucoup de billets pour désaltérer ce harem sans cesse assoiffé, et les quatre gaillards n'en étaient pas avarés.

- Quand on a été raide, dit Sam, bourrés comme des loutres...

- Des outres, intervins-je.

- Complètement bourrés quoi, les videurs nous ont jetés à la rue comme de vulgaires clochards, les saligauds.

Valérie s'était perchée sur l'épaule de la Diète. Passant devant une pharmacie, elle l'attira vers un distributeur de préservatifs, mit dix francs et, sans lâcher le cou de son protégé, donna une lourde claque sur le bouton poussoir.

- Je vous le ramène demain ! lança-t-elle en saluant les trois autres d'une main coquine.

Puis ils disparurent tous les deux, laissant les trois compères un peu décontenancés, appuyés au bastingage du quai Revel.

- Il est fort, souffla quelqu'un au bout du silence. Il fait rien, il est là, et hop, il se tape la Valérie. Il est fort... Vraiment fort. Faut pas le sous-estimer la Diète !

Cinq minutes passèrent empreintes de méditation.

- Et vous, vous voulez pas de nous ?

C'était Sam qui avait beuglé. Sa question s'adressait à une silhouette féminine qui marchait d'un pas rapide sur le trottoir opposé, tennis roses et longs cheveux châains noués en queue de cheval sous un béret noir chipé au régiment. A sa grande surprise, il la vit ralentir son allure puis s'approcher de lui sans toutefois franchir une certaine marge de sécurité. Le blouson serré sur sa taille par l'action des mains enfouies dans les poches rendait furieusement désirable un petit cul bien rond qu'un jean trop étroit moulait à merveille.

- Vous devriez rentrer chez vous, dit-elle. Vous allez geler sur place.

La boîte de nuit venait de fermer ses portes. La jeune femme qui n'avait pas une âme de bonne sœur, son métier ne tolérant guère les écarts sentimentaux, n'espérait plus qu'une seule chose : dormir. Le grand verre de lait frais et la douce chaleur de la couette lui manquaient déjà. Mais peut-on trouver plus obtus qu'un Samuel Bellard dont les méninges stagnaient en eaux profondes ? Valérie avait préféré le petit vosgien rabougri à sa carrure d'athlète, c'était dur à admettre.

- On peut pas rentrer chez nous, ironisa-t-il la prison ferme ses portes à une heure...

- Désolée.

Et elle continua son chemin d'un même pas pressé comme si elle pensait vraiment qu'il la laisserait tranquille.

- Et chez vous ? C'est pas bien chez vous, reprit-il en bondissant sur ses pas.

- Ah lala, soupira-t-elle. Vous êtes sympas mais collants ! Non, ce n'est pas bien chez moi !

- On vous dédommagera, je... Combien il te reste Boris ?

- Sais pas, deux cents balles.

- Deux cents ? s'étonna la jeune femme, c'est juste assez pour vous payer une chambre d'hôtel !

- De toute façon, on peut pas vous laisser aller comme ça, dans les rues, c'est dangereux vous savez mademoiselle.

L'entraîneuse soupira à nouveau.

- Vous êtes des emmerdeurs, vous allez me violer sur le trottoir je suppose.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? C'est méchant !

- Bon, okay.

Elle sollicita le distributeur de préservatifs avec le même geste que Valérie quelques minutes plus tôt. Shérif éclata de rire.

- Elles sont vraiment trop les femmes ici !

Ils s'agrippèrent tous les trois par les épaules et collés aux talons de leur charmante ménade, ils entonnèrent aussi délicatement qu'on l'imagine le refrain de "la Madelon".

Mireille - le prénom était écrit sur la plaquette de la porte d'entrée - habitait un grand deux pièces dans un immeuble moderne à l'autre bout de la ville, non loin du musée de l'imagerie. Les trois larrons avaient tacitement tiré au sort pour savoir lequel d'entre eux aurait en premier les faveurs de la dame, mais cette dernière n'avait aucune intention de s'offrir à l'un d'entre eux, les bras de Morphée étaient nettement moins imprégnés de relents de bière. Pour seule douceur ils durent se contenter de la moquette du salon. Mireille avait sa dignité.

- Toute façon, j'suis foutu, se consola Shérif en se vautrant sur un amas de coussins.

Boris ouvrit la porte du réfrigérateur.

- Z'avez pas faim ? demanda-t-il dans l'espoir d'associer ses compères à son forfait.



Mais non, ils n'avaient pas faim. Shérif ronflait déjà, ramassé comme un chien docile dans un coin du salon et Sam mirait la télé, étalé sur la banquette tel un cadavre, les yeux fixes et la bouche ouverte.

- Tu veux une tomate ?

Pas de réponse. La télévision diffusait un reportage sur l'installation des GI au pied des derricks de Dhahran. Les petits hommes verts s'agitaient dans la poussière, pioches et pelles en mains. Des camions allaient et venaient au milieu de tentes et de hangars inachevés. Des hélicoptères livraient des paquets dans un tourbillon de sable. Des chars alignés comme à la parade, des mortiers, un alignement d'obus... Sans le son, dans le silence de cette nuit vosgienne, ces images avaient quelque chose de terrifiant. Alors que le monde était douillettement plongé dans ses rêves, des hommes quelque part se préparaient activement à la guerre. Des gens fomentaient un coup d'état au plus profond de la nuit et eux, Boris et Sam, grâce à ce providentiel enchaînement de circonstances en étaient les seuls témoins. Ils restèrent pétrifiés, un peu hagards Mais outre le danger de la guerre qui se préparait, ce qui les effrayait plus encore, c'était le secret. Ce secret que jamais ils n'auraient du voir. Témoins gênants.

- Putain, gémit Boris, une tranche de comté en suspens, ils la préparent vraiment cette guerre !

- Faut qu'on s'tire, conclut Sam.

- Où ? demanda Boris craignant de trop bien comprendre.

- Où tu veux qu'on aille ? Dans nos lits pardi ! Tu peux me dire ce qu'on fout ici ?

- Je croyais que tu allais dire "chez nous".

- Quoi chez nous ?

- Chez nous, en Ardèche !

Il rit.

- T'es complètement bourré, toi... Complètement. On va pas rentrer en Ardèche maintenant à quatre heures du matin !

Et il coupa le téléviseur.

Le lendemain, vers onze heures, alors que, mollement répandus sur la moquette du salon, ils étouffaient de leurs ronflements quelques rots intempestifs, la délicieuse maîtresse de maison foudroya l'espace d'une voix diabolique :

- Arrière larves profanatrices ! Quelle est donc cet outrage aux traditions judéo-chrétiennes ? Debout ! Debout hérétiques, le Seigneur vous regarde !

- Nom de Dieu ! réagit Boris en bondissant sur ses pieds.

- Qu'est-ce qu'elle a ? ronchonna Sam dans les profondeurs de son sommeil. Elle a mal aux dents ou quoi ?

- Ah, ah, continua-t-elle, vous ! Oui vous ! Vous qui osez défier les puissances suprêmes, debout ! Le seigneur vous ordonne d'aller chercher des croissants !

Elle sortait de la salle de bain, emmitouflée dans un peignoir coloré, le visage encore humide et tournicotait au milieu du salon, le doigt pointé vers ses victimes. A la fois assommés par le retour de cuite et secoués par ce brutal réveil, Sam et Boris se cramponnaient aux bras des fauteuils, tentant malgré tout de recouvrer une position plus décente.

- Nom de Dieu, arrête d'hurler...

- Blasphème !

- C'est fini, oui...

- Oh, putain le casque lourd !

Mireille tira les stores de la grande baie vitrée, mit le disque du dernier triomphe d'André Vershuren au festival de Mauriac puis prépara le café en virevoltant sur place dans la minuscule cuisine, accompagnant chacun de ses gestes d'un frétillement "zin pon pon !". Les deux hommes gagnèrent péniblement l'assise des fauteuils mais il y avait peu de chance qu'ils parvinssent à atteindre un autre meuble.

- On est des losers, constata Sam. Des sacrés putains de losers...  
Qu'est-ce que t'en dis, Bobosse ?

- Je pense que tu as foutrement raison... Samos ! Et où il est passé l'autre ?

Shérif gisait sous la couette du lit dans une chambre qui avait du supporter un ouragan.

- Alors, ces croissants ? demanda à nouveau Mireille entre deux tours de valse.

- Oh, hé... le Tché peut bien y aller lui, il a apparemment bénéficié de quelques privilèges cette nuit ! protesta Sam.

- Débrouillez-vous ! Moi, je ne m'habille pas, bougonna Mireille.

Sam, solidaire, s'enferma d'un bond dans les toilettes. Shérif n'émettant toujours aucun signe de vie, Boris laça ses chaussures puis fouilla son jean afin d'y dénicher de quoi s'offrir un petit déjeuner raisonnable...

- Prends ce qu'il faut sur le frigo, intervint Mireille avant d'ajouter comme si son apparence ne laissait aucun doute :

- L'aspirine est dans le tiroir du buffet, là-bas.

Après le festin, ils partirent tous les quatre se rafraîchir les idées dans les jardins de la Roseraie le long de la Vologne. Les bourrasques les giflaient comme on le fait d'ordinaire pour ramener à elle une personne évanouie. Shérif qui était d'excellente humeur plaisantait sans cesse, ignorant par quel miracle une gueule de bois dont les deux autres ne pouvaient guère se défaire. Pendant ces quelques heures, malgré les gouttes de pluie, malgré le vent, malgré le froid, malgré tout ce qui les entourait, dans le temps et dans l'espace, malgré la douleur qui leur barrait le front, ils avaient eu le sentiment que ce monde était vivable, que la vie, comme l'avait dit Sam, la vie valait la peine s'être vécue.

Puis la nuit tomba. Rapidement. Sans qu'ils la remarquent vraiment. Ils retrouvèrent la Diète et Valérie au café du Commerce où ils

bavardèrent de tout et de rien, anéantis par une lassitude qui avait fini par les rendre mélancoliques. Valérie paya tout. Eux n'avaient plus un kopeck en poche. Ils avaient dépensé plus que leur solde du mois, la fête s'arrêtait là, faute de combustible.

C'est ainsi que Boris fit la connaissance des deux femmes qui, je pense, ont précipité son existence. Paradoxalement, quand Géraldine l'avait poussé à désertir, bien qu'étant la femme qu'il aimait le plus au monde, il ne l'avait pas écoutée. Mireille et Valérie, elles, ne lui avaient rien demandé. Elles l'ignoraient même volontairement comme Mireille me le confiera plus tard. Pour elles, Boris était un homme "dangereux". Elles avaient toujours su garder avec lui une certaine distance sans se préoccuper de ses désirs, de son passé, de son avenir... Parce qu'il leur avait semblé trop instable, prêt à s'attacher à elles pour un sourire de trop, prêt à bouleverser leurs propres vies pour des rêves impossibles. Boris les effrayait parce qu'elles savaient qu'elles ne résisteraient pas si d'aventure il les entraînait vers son Utopia.

Aujourd'hui en effet, je crois que c'est à cause d'elles, grâce à elles qui sait ? par ce "sourire de trop" en tout cas, parce que leur soif de vie avait percuté ses réflexions de plein fouet, qu'il conçut la désertion comme un fait incontournable. Sans que leurs vies ne se mélangent réellement, sans concertations préalables, sans qu'il soit nécessaire de s'asseoir autour d'une table et de discuter pendant des heures, ils avaient accordé leurs pensées sur une même volonté : celle de ne plus subir les événements mais de les choisir. Elles lui avaient ouvert les yeux et derrière l'écran des convenances, il avait aperçu un jardin. Des buissons de légèreté, de plaisir, de laisser-aller certes mais aussi d'amour et de liberté, et sans doute cette vision avait-elle renvoyé en écho les belles heures de Libertone et des bords de la Drobie... La rencontre de ces deux femmes lui avait ouvert l'espace des possibles. Cela lui montrait que vivre n'a rien d'une ligne droite, que les choix existent, que la vie ne

dépend pas d'une quelconque programmation, d'un quelconque algorithme et que les rencontres humaines en tant que source de bonheur méritent plus d'un détour.

En songeant à la vie simple de ceux qui grattent de la paperasse bureaucratique inutile toute la journée, sans la moindre remise en question, il avait secrètement opté pour la docilité et l'obéissance tranquille, vivre *normalement, comme tout le monde*. Mais le néant par définition ne donne rien, n'apporte rien. Ce que l'on appelle une vie *normale* n'est rien d'autre qu'une soumission délibérée pour un bol de riz quotidien qu'on affuble par je ne sais quel orgueil de toutes les béatitudes. Mireille et Valérie brûlaient peut-être leur existence, mais elles vivaient !

La dernière fois que Shérif avait revu Boris c'était le 10 janvier 1991, soit trois jours à peine après son évasion du tribunal de Metz.

- Il était déjà repassé à la caserne courant décembre, précisa-t-il, vers le 11 ou le 12. Il n'avait pas l'air bien. Sur le coup on a cru qu'il nous en voulait de ne pas l'avoir suivi, d'être revenus au bercail, alors on a rien dit, on a fermé nos gueules. Il n'est resté qu'un quart d'heure à peine.

Ce 11 décembre, vers midi, la voie était libre, Boris n'avait guère pris de risques : les compagnies de combat se préparaient à la guerre du côté de Bitche et celle d'instruction cherchait encore aux fins fonds des forêts, avec les gendarmes et les pompiers locaux, les deux disparus des Hautes-Vosges que les "chatards" de Barzolucci avaient fini par leur abandonner. Ce jour-là, le vide, comme les tas de neige sales et encombrants qui balisaient les carrefours tels des fantômes avachis sous le poids de leur voile, donnaient à la caserne une allure de lendemain de match... De fin de tempête.

Boris avait surpris Shérif et la Diète en plein sommeil. Il n'était pourtant pas tard, mais le bâtiment 13 surchauffé n'avait eu aucun mal à bercer les futurs sous-officiers exténués par les recherches.

- Ça y est tu te décides ! avait crié La Diète, comme soulagé.

Il revenait oui, mais juste le temps de récupérer ses habits civils et "quelques affaires"... Ils n'en apprirent pas davantage. Sinon que Sam était rentré chez lui et que sa femme Sophie était décidée à le cacher le temps qu'il faudrait. Ils partiraient ensemble, peut-être, Sam, Sophie, Géraldine et lui, comme ils en avaient émis l'hypothèse à un moment de leur fuite.

- Où ça ? avait demandé La Diète.

- Argentine... avait soufflé Boris, peu convaincu.

Une dizaine de jours plus tard ils étaient arrêtés par les gendarmes. Mais Shérif et la Diète ne l'apprirent qu'au moment du procès quand il fit la une des quotidiens régionaux.

- La deuxième fois, c'était autre chose, s'enthousiasma Shérif.

- C'était quel jour exactement ? demandai-je.

- Le 10, un jeudi. Son portrait était affiché au poste de sécurité à l'entrée de la caserne mais il est passé tranquillement en montrant sa carte comme tout le monde... Remarquez, les plantons, ils n'en avaient rien à foutre ! Il avait l'air beaucoup mieux en tout cas. Pas nerveux pour un sou, pas affolé, un peu trop cool même pour un mec recherché par la police. On a parlé un peu du Golfe, sans plus. Les otages venaient d'être libérés. L'ultimatum approchait mais paradoxalement on était moins inquiet qu'au début. On aurait dit un autre homme. Il ne nous a pas dit ce qu'il comptait faire mais il n'avait pas la moindre angoisse. Cool, c'était le mot. Cool. Motivé même...

- Pourquoi il est revenu ? Il cherchait quelque chose de précis ?

- Non. Il était déjà parti d'une certaine façon.

- Comment ça ?

- Comme s'il avait rayé son passé. Tout oublié. Il repartait à zéro quoi !

Il avait donc déjà tout effacé. Géraldine n'était plus que l'ombre d'une pensée, il n'en n'avait pas dit un mot, simplement que "c'était fini". Quelques mois à peine après leur première rencontre, leurs chemins divergeaient à nouveau. Il était venu leur dire au revoir, il n'y avait rien à ajouter sinon se souhaiter bonne chance. Mais il n'était peut-être pas revenu ici uniquement pour ça. Il n'avait pas fallu longtemps pour que l'adolescent rêveur passionné de musique reggae, adorateur de la paresse et follement amoureux se mue en aventurier, peut-être en espion tchèque ou en mercenaire... Un élément avait brutalement accélérer l'usure du temps. Une simple dispute avec Géraldine ? Une violente prise de conscience ? Ou les mots du mystérieux André Breton, alias Benoît Turenge, qui avait "oublié" de scier le barreau de la salle annexe du tribunal de Metz ?

En employant le mot vénération pour décrire l'attachement de Boris à Géraldine, Shérif me fit admettre qu'une simple dispute dans le contexte difficile de l'époque avait pu suffire à entraîner toute cette suite de comportements. La fin d'un mythe en quelque sorte. L'instant où le gourou retire son masque et se dévoile sous les traits d'un tyran... La déception naissant de l'attente, elle est d'autant plus grande que celui que l'on aime s'est ingénié par le passé à nous éblouir. Pourtant Boris n'était plus un enfant, il aurait du savoir que la désillusion est bien souvent l'épilogue de toute relation amoureuse.

Comment en effet, quand on songe au degré d'exigence qu'impose l'acte de séduction, croire en cette éternité ? Il n'est jamais facile, et paradoxalement, plus la civilisation progresse plus la difficulté s'accroît, de séduire quelqu'un que l'on désire. Cette quête sentimentale nécessite un effort maximum, total. D'ailleurs la jouissance que l'on ressent lorsque l'autre succombe n'est-elle pas directement consécutive de cet effort ? En ces instants privilégiés nous sommes au meilleur de nous même : des chevaliers magnifiques et des gitanes malicieuses que rien ni personne n'effraie plus, au point de croire que cette apothéose n'est rien d'autre que notre propre nature, notre simple quotidien... Etonnons-nous après cela que naisse la déception. Evidemment. Si la vie était un conte de fée, les contes de fées n'existeraient pas ! Les chevaliers se fatiguent comme les humbles hommes et les gitanes, hélas, ont aussi leurs moments d'"indisposition"... Le frisson qui électrise notre colonne vertébrale au moment où nos lèvres effleurent pour la première fois celles de l'être aimé est comme la source d'une vibration qui s'amortira ensuite avec le temps. Certes, nous pouvons relancer cette vibration en

redevenant par moment aussi désirable qu'à ce premier instant mais l'amortissement est inéluctable et rien ne peut inverser la tendance.

Parvenir à vivre ensemble plus longtemps relève d'un autre amour, d'une autre harmonie.

Il semble que le retour de Boris chez Géraldine correspondait précisément au moment où la réalité de la vie écrase les rêves, les illusions des temps de séduction. Et bien que tous les observateurs qualifiaient leur couple de passionné, justement devrais-je dire, il se pouvait qu'une simple dispute le fit à ce moment-là complètement dérailler.

Et ce jour-là, il ne s'était pas agi d'une simple dispute. La vérité sortit de la bouche sensuelle de Mireille Dajol, l'achalandeuse du Point Central, la boîte d'Epinal. Une grève dans une usine de montres m'amena en effet, début juin, dans la préfecture des Vosges. J'en profitai pour la rencontrer au fameux café du Commerce. Quelque chose visiblement la chiffonnait dans cette histoire.

- Qu'est-ce que vous voulez encore ? bougonna-t-elle. C'est du passé tout ça. On va pas remuer cette merde jusqu'à la chute de la Lune, non ?

Sa voix avait le goût amer des regrets, comme si elle n'appréciait guère sa propre existence, qu'elle la supportait tout au plus, comme d'un pis-aller. Paradoxalement elle me fit penser à une religieuse. Le don de soi. En offrant son corps à tout va, elle avait certainement contribué à rendre la vie moins triste dans ce coin lugubre des Vosges et effectivement, il pouvait y avoir dans cette vision des choses une source de miséricorde. Les militaires qui l'avaient eue entre leurs mains n'avaient peut-être pas bien saisi cette générosité, c'était dommage. Les marques qui vieillissaient prématurément son visage, à l'aube de la quarantaine, n'auraient pas été si profondes sans cette vulgarité masculine.

- Le sexe, lança-t-elle après quelques banalités d'usage, c'est quelque chose d'indescriptible, de fort et pour tout le monde. C'est la même chose, qu'on soit un pauvre bougre au Rwanda ou un "nucard" de Wall Street. C'est bon le sexe ! On n'est jamais écœuré de sexe ! Je ne vous choque pas, j'espère ?

- Pas le moins du monde.

Les clients des tables voisines commençaient à sourire. Les petits commentaires glissaient d'une oreille à l'autre, l'œil narquoisement jeté dans notre direction.

- C'est autre chose, vous comprenez, maintenant j'ai envie, comment dire ? J'ai envie de vrai sexe. Je ne veux plus de toute cette comédie, de ces mises en scène érotiques ridicules, de ces porte-jarretelles, de ces ascenseurs... J'ai envie de sentir le sperme couler en moi, la chaleur de l'homme, d'être un couple qui s'aime comme si à chaque instant il voulait donner la vie, se mélanger réellement, vivre quoi ! Y en a marre de ces sexes sous cellophane, de cette bouffe sous cellophane, de ces sentiments sous cellophane ! Tout est conditionné, lavé, blanchi, les plaisirs comme le reste ! Il n'y a plus que des enveloppes et plus rien à l'intérieur ! Vous comprenez ce que je veux dire ?

N'étant pas particulièrement extraverti au point d'étaler ma sexualité entre deux verres de bière, je ne peux pas dire que j'étais tout à fait à l'aise mais il eut été stupide de freiner Mireille par un excès de convenance. J'esquissai un banal signe de tête.

- Ce n'est pas la peine d'avoir un ordinateur, continuait-elle, le virtuel, il est là, partout. Et nous on est plus de les clones aseptisés de nos propres personnes.

- On n'est pas obligé de céder, risquai-je.

- Ben oui quoi, y en a marre à la fin ! Ça mène à quoi tout ça ? On va où, là ? Aujourd'hui, j'ai soif de simplicité, de naturel, je n'ai plus envie d'être cataloguée comme une pute citadine, comme un produit qu'on

achète et qu'on jette ensuite parce qu'il est cassé. J'ai envie qu'on me répare.

Elle marqua une pause en achevant son premier verre.

- Boris ne vous plaisait pas ? tentai-je alors. Il aurait été un compagnon tendre je crois...

- Tendre, qu'est-ce que ça veut dire tendre ? C'était un homme, un vrai. Mais moi j'étais trop conne. Valérie avait raison, c'était le moment de se tirer. J'aurais du faire comme elle.

Boris ne lui avait pas beaucoup plu à l'époque. Mireille entraînait à peine dans sa période nihiliste et s'attacher à quelqu'un était incompatible avec ce choix. Voire ruineux. Elle avait choisi Shérif le premier soir précisément parce qu'elle n'avait rien à craindre de lui, c'était un profiteur, un jouisseur, pas un sentimental. Sam non plus n'avait rien d'un rêveur, mais saoul, il lui avait fait peur.

- Avec Boris, me confia-t-elle, il y avait trop de risque, il voulait toujours donner une signification, une justification à tout. La vie avait trop d'importance pour lui, les actes gratuits comme ça, ça le perturbait. Il parlait d'amitié, de rencontre, de projet... des trucs à te foutre la déprime. Aujourd'hui, tout s'effondre, de partout, chacun se cloître, s'isole, c'est différent. Maintenant j'ai envie de construire quelque chose avec quelqu'un de bien parce que je sens que c'est nécessaire, que sinon je vais me retrouver à la rue comme une pauvre cloche mais à l'époque... Et puis il était impossible de lui faire mettre une capote pour tirer un coup comme ça, à la va vite. Ça marchait pas. Trop intellectuel. On se moquait de lui mais ça faisait mal parce qu'on était un peu vexée quelque part. C'était comme ça. Il fallait qu'il aime.

Boris était revenu chez elle à trois reprises après sa désertion. A chaque fois il lui était apparu différent comme s'il avait changé de peau entre temps. La première fois, le 10 décembre 1990, son regard était dur,

presque violent. Mireille s'en était amusé, elle avait joué le jeu, précipitant innocemment ou non sa chute sur la terre des bannis. Elle avait ri aux éclats, vulgairement, bousculant ses principes jusqu'à le faire baiser comme un animal sauvage. Aujourd'hui, transformée à son tour par l'existence, elle regrettait de s'être comportée ainsi. Elle avait surtout une haine terrible pour cette femme, Géraldine, dont elle ne connaissait que le prénom. C'était elle qui avait cassé le précieux diamant dans la poitrine de Boris et ça, c'était impardonnable.

- Quand il est arrivé chez elle, cria-t-elle, la salope se tapait un autre mec !

- C'est lui qui vous a raconté ça ?

- Les hommes parlent toujours après. C'est une manie chez eux. Il faut qu'ils nous racontent leur vie. Ils ont besoin de se rattacher à quelque chose, comme s'ils devaient se justifier. On s'en fout, nous, on est là pour ça. Et bien, quand il est arrivé chez elle, il y avait un autre mec dans son lit. Un instit en plus. Ça prétend éduquer nos gosses !

Elle se tut un moment, puis comme je ne disais rien non plus, elle continua, mue par la même antipathie.

- Boris l'aimait, vous comprenez, il parlait d'elle comme dans les films, il était prêt à consacrer sa vie pour elle ! Et elle, pendant ce temps... C'est vraiment nul ! Moi je les prévenais au moins : ils savaient à quoi s'en tenir, pourquoi ils me baisaient... Je n'en ai jamais trahi un seul. Jamais je ne les ai laissé croire quoi que ce soit ! C'est insensé de faire ça. Ces bourgeoises, c'est pires que tout, elles feraient n'importe quoi pour rester à la surface.

Ce 7 décembre 1990, peu avant l'aube, alors que la nuit baignait la préfecture de l'Ardèche dans une froidure cristalline et qu'une demi-lune blafarde hachurait les façades, Boris marchait d'un pas vif, la ville et ses habitants ne l'intéressait pas. Un nuage de vapeur sortait de ses lèvres à chaque expiration mais il n'avait pas froid. Son esprit était déjà dans les

bras chauds de sa dulcinée. Son corps allait suivre. C'était une question de secondes. Treillis crasseux, sac au dos, les rangers encore humides de la randonnée vosgienne, il avait surgit sur le palier du petit appartement qu'occupait Géraldine depuis la rentrée avec le soulagement de ceux qui, arrivés au bout de leur voyage, n'aspirent plus qu'au repos et à la quiétude de leur maison natale. Il avait sonné. Une fois. Deux fois... Le judas avait clignoté mais la porte ne s'était pas ouverte. Quelques minutes encore, une nouvelle sonnerie, un début d'inquiétude... La serrure avait enfin grogné. Géraldine, emmaillotée dans son peignoir blanc, l'air hagard, les joues rouges et le regard fuyant, avait balbutié quelque chose que Boris n'avait pas compris..

- J'ai déserté, sussurra-t-il.

Géraldine, dans son affolement ne lui avait posé aucune question.

- Entre, viens dans la cuisine !

Mais Boris ne l'avait pas suivie. En entrant dans l'appartement, il avait senti. Dans un premier temps il refusa de croire qu'il puisse s'agir d'un autre homme. Et pourtant il était là dans la pénombre, enveloppé d'une chaude odeur de sueur.

- Je crois... bredouilla-t-il. Excuse-moi, j'aurais du...

Silence. Géraldine s'était terrée dans un coin de mur, Boris avait troqué son uniforme contre un jean, des baskets, une chemise de coton et son long manteau noir en laine d'Ecosse puis il était reparti. Nerveusement. Au moment où sa main s'était posée sur la poignée de la porte, Géraldine avait tenté de le retenir.

- Ce n'est rien, Boris, ne t'en va pas, je t'en supplie. Ce sont des choses qui arrivent, ce n'est pas grave... Ça n'arrivera plus, je...

Il lui avait sans doute répondu qu'il venait de désertier pour être auprès d'elle, et que, pour cette folie, il risquait des années de prison.

Géraldine, adossée à la vérité, me jura que c'était la seule et unique fois qu'elle avait trompé Boris. Je ne crois pas que se soit la stricte vérité. Frédéric, cet étudiant de 24 ans, futur instituteur comme elle, malencontreusement surpris par Boris ce matin-là dans le lit de Géraldine, n'était pas là par hasard. Géraldine et lui se connaissaient depuis des mois. Il était beau, sportif, dynamique... Ce genre d'individu à la mâchoire carrée qui semble sorti d'un manuel de propagande vantant les mérites d'une race supérieure, et qui nous donne, à nous autres les rabougris, des allures d'avorton... Était-ce vraiment surprenant que Géraldine cédât à ses charmes alors que Boris était sensé dormir à des centaines de kilomètres de là ? Franchement non. Et elle avait raison : ce n'était pas grave en soi. L'adultère - quel horrible mot ! - n'est pas une faute, c'est lorsqu'il prend la forme d'une trahison qu'il en devient une. Mais quand son éventualité est admise, que les illusions de l'un ou de l'autre sont rangées au placard des obsolescences, il n'y a plus de parjure.

Je suis sûr que Géraldine adorait Boris et que celui-ci aurait accepté la présence de Frédéric sans trop se formaliser pour peu qu'elle le prévienne de son attirance physique pour lui. Aussi complexe que l'on souhaite être, on ne l'est jamais assez pour espérer satisfaire entièrement l'être que l'on aime. Cela, tout individu intelligemment instruit le sait et l'accepte par la force des choses. Mais Géraldine n'avait rien laissé échapper de son désir pour d'autres hommes. Et Boris s'était bêtement persuadé qu'il vivait là un amour hors norme, une exception qui le poussait à dompter ses propres pulsions. Trouver Frédéric, qu'il avait pourtant déjà plusieurs fois rencontré ici ou là, le trouver dans le lit de Géraldine lui était proprement inimaginable.

Jusque là, leur liaison n'avait été qu'un rêve, qu'une passion insouciante, qu'un conte où le danger n'existait que sous forme de jeux, juste pour se faire peur. Le monde leur était tombé dessus comme la gifle d'un père énervé sur la joue de son fils turbulent, sans qu'aucun des deux ne l'ait réellement pressentie. Mais peut-on véritablement incriminer

Géraldine ? N'avait-elle pas simplement par cette tragique maladresse précipité les choses, les aléas de la vie ? Boris se comportait comme un aveugle lancé à toute vitesse sur une route tortueuse, qui se grise dans la première ligne droite de l'effet du vent dans ses cheveux...

Ce ne fut pas tâche facile de faire admettre à Géraldine que son geste avait plongé leur amour dans une triste banalité. Dans un premier temps elle démentit l'information en insultant Mireille. Puis elle s'enferma seule dans sa petite chambre, les volets clos, et se mit à pleurer. Non pas comme "l'Adultère" de Campos torturée par la honte mais comme une petite fille malheureuse, avec de grosses larmes, des hoquets douloureux et un mouchoir collé aux narines.

- C'est la vie, tentai-je pour la calmer. C'est comme ça, on ne peut pas toujours tout maîtriser.

Ce qui la déprimait avant tout, ce n'était pas tant son infidélité qu'elle savait sans grande importance, mais le hasard qui avait poussé Boris à arriver juste à ce moment-là. A cause d'une simple coïncidence, sans vérité profonde, sans signification, leur alliance avait été tranchée au sabre. Irrémédiablement. Avec des conséquences terribles. En s'éloignant l'un de l'autre, ils avaient perdu la force qui les rendait invulnérables. L'un était mort apatride, l'autre se débattait au milieu de mêmes surexcités dans un semblant d'existence comme un poisson hors de l'eau. Un irrémissible gâchis. Une faillite qui aurait pu être évitée pour quelques heures... ou un peu de raison. Il y a toujours un peu de folie dans l'amour, mais il y a toujours un peu de raison dans la folie, écrivit Nietzsche. Eux, semble-t-il, avaient mis toute leur folie et bien peu de raison...

Pourquoi Géraldine avait-elle réveillé toute cette histoire ? Elle ne cherchait ni le pardon, ni une quelconque réhabilitation, encore moins l'oubli qui n'avait jamais triomphé des ses regrets. Il ne restait qu'une chose : la preuve que sa maladresse n'avait pas changé le destin de son amant. Sans doute acceptait-elle volontiers de sacrifier son propre



bonheur en guise d'acquiescement de sa dette morale mais elle refusait que Boris ait pu payer lui aussi pour une faute qu'il n'avait pas commise. Et moi, je devais lui apporter cette preuve.

Je n'ai plus revu Mireille après cette seule soirée à Epinal. Je n'ai touché d'elle que sa main quand le patron nous mit dehors, vers deux heures du matin, mais cela suffit à me faire sentir la chaleur qui irriguait son corps et qui avait enivré nombre des hommes verts du quartier Haxo. J'appris bien plus tard qu'elle avait quitté Epinal quelques semaines après ma visite, au bras d'un montpelliérain de passage. Et puis, il y a un mois, j'ai reçu un faire-part qui m'annonce leur prochain mariage. Surtout a-t-elle noté au dos de la carte, pas de remarque sur mon passé. Il ignore tout.

Quant à Valérie et la Diète dont je ne vis jamais les visages autrement que sur des photographies et dont les véritables noms me resteront inconnus, je sais simplement que depuis cette nuit au "Point Central" l'un et l'autre ne se sont plus quittés. Selon Mireille et Shérif, les deux qui gardèrent le contact quelques années encore, la serveuse et le chimiste auraient quitté la France pour s'installer dans le nord de la Sardaigne. Et aux dernières nouvelles, qui datent tout de même de 1993, ils y auraient ouvert une boutique d'aliments diététiques et Valérie aurait donné naissance à une petite fille.

Mais ce que Mireille me confia d'essentiel ce soir-là à la table du café du Commerce, c'est qu'elle fut certainement la dernière personne à avoir vu Boris. Du moins, en France. Elle s'était tue jusque-là parce que Boris l'avait exigé. Elle avait juste prévenu sa mère, une certaine Bénédicte qui habitait "un bled paumé quelque part en Ardèche ».

- Ça n'a servi à rien, constata-t-elle, il l'avait mise au courant. Elle savait tout. Elle était furieuse d'ailleurs de savoir que moi aussi je savais. De toute façon tout le monde savait qu'il s'était enfui du tribunal. Et on

était pas les seules à savoir qu'il était à Prague ! Elle m'a fait promettre dix fois mon silence. Mais je ne lui ai jamais dit mon nom, ni d'où j'appelais. Je pense qu'elle n'a jamais pu me localiser...

La mort de Boris l'avait délivrée de sa promesse. Je la sentais soulagée.

- Je ne sais pas comment vous m'avez retrouvée, mais je n'ai rien à me reprocher, moi, j'ai fait ce qu'il fallait, c'est tout. Ça n'a pas été facile pour moi, vous savez avec tous ces flics et ces crétins de journalistes qui me sont tombés dessus.

Boris était passé chez elle, la dernière fois, le week-end qui avait suivi le déclenchement de l'offensive aérienne dans le Golfe, la fameuse "Desert storm". La police, la gendarmerie et tout le bon peuple avaient les yeux rivés aux écrans des télévisions. Les commentaires des experts saturaient le cosmos. Le cas de Boris importait peu. La voie était libre. Il avait débarqué chez Mireille avec un entrain de démolisseur, vers dix heures le samedi matin, avec un gros paquet de croissants à la main, un sac de sport et un faux passeport dans la poche. Au nom de Malnert, quelque chose comme ça, elle ne se souvenait plus très bien...

Il avait vieilli. On sentait déjà que la France ne l'intéressait plus, qu'il était ailleurs. Il avait dormi chez elle, sans qu'ils fassent l'amour précisa-t-elle. Il lui avait offert une superbe statue, une Vénus de Milo du musée du Louvre, pour la remercier de son aide et il était reparti le lendemain soir vers huit heures. Quelqu'un l'attendait à la frontière de la République Tchèque...

- Qui ? m'empressai-je de demander.

Elle ne savait pas. Un ami.

C'était le 24 février 1991.

Géraldine n'aurait pas supporté une minute de plus que je furète encore dans son passé. L'aveu extorqué de sa frivolité avait fissuré cette complicité qui nous liait depuis des années. Elle m'en voulait de l'avoir fait dégringoler de son piédestal et j'étais déçu de la découvrir dans cette navrante normalité. Nous dépendions finalement du regard que nous nous portions l'un à l'autre, cette estime réciproque qui nous grandissait et nous donnait confiance en nous. En redevenant de simples humains nous recouvrons le cortège des déceptions, des amertumes et des banalités. Il fallait s'évader de cette tension nouvelle.

Les vacances scolaires débutaient, Géraldine avait empilé ses valises au milieu du salon comme une petite fille que les parents ont promis d'emmener à la mer. Nos deux pistes, Malnert et la famille Nad, l'obsédaient. Depuis près d'une semaine, elle les charcutait à grand renfort d'annuaires, de plans et de communications Internet, avec la minutie obstinée d'un schizophrène. La conviction que l'une des deux au moins nous déposerait devant la porte de John guidait chacune de ses pensées. Pourtant, sans les événements qui ont suivi, je crois que ni l'obstination, ni la beauté de Géraldine, ni les quelques entrées dont je pouvais jouir dans le microcosme journalistique local n'auraient suffi à nous ouvrir les portes qu'avait pris Boris en son temps.

Il était environ dix-neuf heures, ce dernier samedi de juin. J'attendais Géraldine au volant de sa petite Renault, nous avions convenu de rendre une dernière visite à Bénédicte pour tenter de lui extirper quelques informations sur la famille Nad. J'étais avachi sur la portière dans la chaleur résiduelle d'une fin d'après midi estivale, poussé dehors

par la jeune femme qui voulait tranquillement choisir sa tenue de sortie. Soudain, foudroyant ma torpeur, une ombre se jeta sur la banquette arrière.

- Pas d'esclandre ou je fais une carton.

Sa voix avait le ton grave de la sérénité, elle n'avait rien de celle d'un écervelé en quête de bonheur artificiel. C'était déjà une bonne chose en soi. Mais je sentais le métal froid d'une arme parcourir aléatoirement la distance qui séparait mon oreille droite de mes cervicales et j'avoue que c'est une sensation peu enthousiasmante d'être à ce point dépendant d'une humeur. Dans le rétroviseur central je voyais un homme d'une trentaine d'années, peut-être quarante, les cheveux clairs, le visage acéré légèrement tournée vers la lunette arrière en direction de la porte de l'immeuble de Géraldine. Quand son regard ponctué de deux perles de lapis-lazuli qui devaient faire fureur dans les salons féminins, croisa le mien, une mimique ironique qui ne m'était pas inconnue illumina son visage.

Tandis que je cherchais désespérément dans ma mémoire un indice qui m'aurait permis de replacer cet intrus dans un contexte plus adapté, Géraldine apparut sur le pas de la porte. Elle était magnifique : les reflets noirs, chatoyants, de la panne de velours de sa robe virevoltaient sur ses hanches comme une véritable incitation au voyage. Les escarpins à talon, les bas noirs tendus sur ses genoux, les émeraudes, même fausses, pendues à ses oreilles ou endormies sur le cœur la rendaient follement désirable.

- Eh bien, lâcha l'homme dans mon dos, vous ne vous embêtez pas mon vieux.

Sans doute ne s'attendait-il pas à ça. Moi non plus, d'ailleurs. Elle pinailla quelques instants avec la serrure récalcitrante dressant son postérieur à la face du monde puis s'approcha de la voiture en détruisant consciencieusement d'un froissement de la main une coiffure qu'elle avait mis tant de soins à structurer. L'arme quitta mon cou.

- On reste sage.

L'héroïsme, c'est la bonne volonté de périr soi-même, disait le père de Zarathoustra, je n'en étais pas encore là. Géraldine ouvrit la portière sans s'inquiéter outre mesure de la présence de mon ange-gardien et s'installa sur son siège en prenant soin de ne pas froisser sa robe.

- Je me suis dit qu'on pouvait aller au resto ce soir, ça fait longtemps, non ? chanta-t-elle d'une voix enfantine.

L'homme la dévisageait, un peu amusé et forcément charmé comme moi par cette élégance.

- Un ami ? demanda-t-elle, tournant enfin son regard vers lui.

L'homme dévoila son arme.

- Oh merde !

- Désolé, souffla-t-il.

Géraldine me dévisagea les yeux brusquement gonflés de questions.

- Je ne le connais pas, je n'y suis pour rien, m'excusai-je.

Les paupières finement dessinées se fermèrent quelques secondes sur le somptueux visage puis subitement ce dernier recouvra la fougue qui le caractérisait :

- Ben ! Vous êtes Ben, n'est-ce pas ?

L'homme ne répondit pas mais son sourire le fit pour lui.

- Benoît Turenge ? suspectai-je à mon tour, l'inspecteur de la Surveillance du Territoire... Fils de Jacqueline Samard et de Guy Turenge...

- Vous en savez des choses, ironisa-t-il, trop peut-être.

Même si les apparences ne se montraient guère à notre avantage, Géraldine et moi cultivions, j'en suis sûr, la même pensée : Ben était à nous. Nous ne le lâcherions pas avant une totale confession.

La première initiative fut de l'entraîner dans l'appartement où, comme nous l'avions tacitement supposé, son arme reprit sa place dans son étui. Sa décontraction montrait qu'il nous connaissait parfaitement et

donc que l'hypothèse formulée dans la voiture n'était pas si farfelue. La DST !

- Pourquoi vous remuez tout ça ? demanda-t-il sans que ce soit réellement une question. C'est malsain, terriblement malsain pour des gens comme vous. Vous secouez la ruche sans avoir prit la peine de vous protéger. Les piqûres d'abeilles, c'est comme le reste, au bout d'un certain temps, on s'en lasse.

Son humour n'eut guère d'écho, nous étions trop attentifs au contenu de ces premières paroles pour avoir le loisir de sourire. Le sens de sa métaphore n'était certainement pas anodin. De quelle ruche voulait-il parler ? La sienne ou celle des tchèques ? Des abeilles ? Des guêpes plutôt ! Les interrogations devaient se lire sur mon front car il préféra se taire et nous laisser seuls démêler son silence. Il attendait patiemment que nous dévoillions nos cartes pour comparer nos jeux. Géraldine sauta à pieds joints dans le piège, avec une naïveté qui la rendit plus attirante encore.

- Vous êtes l'un des derniers à avoir vu Boris, exposa-t-elle, et nous savons qu'il n'est pas mort sur l'Esperanza.

- Comment pouvez-vous en être si sûre ?

- Nous le savons c'est tout. Nous savons aussi que c'est vous qui l'avez aidé à s'enfuir et qui lui avez permis de rejoindre John à Prague !

- Quel rapport aviez-vous avec lui ?

- Avec Boris ?

- Mmm.

- Je suis sa femme ! hurla Géraldine.

Sa femme ! Ben se montra aussi gêné que moi. Une lacune dans son dossier, peut-être. Comment un fait aussi fondamental pouvait-il lui avoir échappé ?

- Mariés ? demanda-t-il.

Géraldine riposta comme si cette ignorance était une injure à son amour passé. Elle se lança fiévreusement dans un laïus démontrant

l'inutilité, voire l'absurdité du mariage pour expliquer que l'amour qui les liait Boris et elle n'avait nul besoin ni de formulaire ni de la bénédiction de quiconque pour exister, sinon briller.

- Nous nous aimions comme vous n'aimerez jamais personne, conclut-elle dans une audace très provocatrice.

- Il ne m'a jamais parlé de vous, coupa simplement Ben.

Elle se tut, terrassée. Elle prit brutalement conscience que Ben avait côtoyé Boris des années durant, que son aventure à elle n'était qu'une passade, qu'une simple péripétie en regard de ce qu'ils avaient vécu tous les deux. Que pouvait-elle réellement lui apprendre à propos de Boris ? Qu'il était un jeune oisif, baigné dans une adolescence tardive et douce, aussi inconscient de la vie qu'un oisillon dans son nid la veille de son envol, un papier blanc posé sous l'objectif d'un agrandisseur, une ombre projetée que le monde n'avait pas encore révélé ? Ben connaissait tout cela. Il connaissait même bien plus : la partie immergée de sa personnalité à laquelle Géraldine n'avait jamais songé. Boris lui-même ne soupçonnait peut-être même pas au moment de leur vie commune toutes les possibilités de son propre personnage.

- Et vous ? demanda Ben en se tournant vers moi.

- Quoi moi ?

- Qu'est-ce que vous avez à voir avec Boris ?

J'aurais pu lui répondre que j'aimais sa femme mais mes problèmes ne le concernaient pas.

- Géraldine m'a demandé d'enquêter sur sa mort, le 20 mars dernier, répondis-je en tentant d'obtenir dans sa réaction la confirmation de la date.

- Le 20 mars ? s'interrogea-t-il. Tiens, tiens. Et que s'est-il passé le 20 mars ?

- Il est mort, souffla Géraldine.

Il nous dévisagea tour à tour comme s'il cherchait quelque chose d'autre dans nos regards puis osa un début d'explication.

- Je suis là officieusement. Personne n'est au courant pour l'instant. Je voulais vous prévenir que vous allez au devant de gros dangers. Je vous dis cela parce que Boris était un peu comme mon frère, parce que Libertone a été une aventure merveilleuse et parce qu'aujourd'hui il y a plus fort encore et que pour cette chose-là, vous êtes une menace.

- Nous comprenons, lançai-je effrontément.

- Ecoutez, monsieur le journaliste, évitez de vous croire invulnérable. Moi, je ne tirerai peut-être pas sur vous mais d'autres je vous l'assure seront moins regardants. Vous saisissez ? Vous êtes en train de marcher dans nos plates-bandes, avouez que ça peut devenir agaçant.

Ce que je comprenais surtout, c'était qu'un inspecteur de la DST me demandait d'arrêter une enquête sur la mort d'un individu que ce même inspecteur avait fait disparaître cinq années plus tôt. J'étais tenté de lui expliquer à cet inspecteur que sa requête aboutissait précisément à l'inverse de ses désirs, que je n'allais certainement pas abandonner une investigation qu'il venait de bénir de ses menaces. Si Boris avait réellement un lien avec la DST, alors Hubert Grey de l'Événement du Jeudi avait eu diablement raison de parler d'espionnage. Peu importait en fait qu'il se soit trompé d'employeurs. Le STB tchèque avait très bien pu intégrer une taupe dans ses services. Et en mars dernier, comprenant enfin la manœuvre, les tchèques auraient profité de la situation chaotique au Zimbabwe pour rétablir leur conception des choses...

- Ne vous emballez pas, trancha Ben, comme s'il lisait mes pensées, c'est un trop gros morceau.

- Je suis seul juge.

- Votre capacité à foutre la merde a été mainte fois démontrée, vous savez, n'insistez pas. La balle qui va vous traverser le crâne est peut-être déjà partie. Soyez raisonnable, baissez la tête. Faites-le au moins pour Géraldine, vous semblez l'aimer et *la femme* de Boris ne peut pas être une mauvaise femme.

- Oh, ça va ! s'insurgea Géraldine. Pour qui vous prenez-vous ? Vous croyez tenir le pouvoir de gérer nos vies comme ça, par de simples menaces ?

- C'est une réalité, dit-il le plus simplement du monde.

- Boris a été assassiné ! Je veux savoir par qui, comment et pourquoi ! Et si vous êtes responsable, je veux voir votre tête rouler à mes pieds !

- Cléopâtre... Soit. J'aurais fait mon possible.

La conversation ne pouvait guère aller plus loin. La tension risquait de donner des maux de tête aux sismologues et je ne tenais pas particulièrement à en être témoin. Ben se leva.

- On a compris, mentis-je avec humilité en espérant le faire s'asseoir à nouveau pour passer à quelque chose de plus constructif.

Mais Ben s'accrochait déjà à la poignée de la porte.

- Bon, conclut-il, bonne chance.

Et il disparut.

S'il avait pu se faire une opinion de nous, ce n'était pas réciproque. J'avais eu jusque là un à priori assez favorable sur lui, le gamin de Libertone devenu inspecteur, mais maintenant je ne savais plus.

- Quel con ce mec ! maugréa Géraldine, nettement plus expéditive.

Nous allions retrouver Ben à deux reprises les jours qui suivirent. D'une commune inconscience, nous décidâmes évidemment de poursuivre notre quête. Si Ben avait eu la malice de s'adresser à moi, devinant mon attachement à la vie, plutôt qu'à une Géraldine prête à se sacrifier sur l'autel de son amour, ses intimidations n'avaient pas suffi à m'effrayer. Ma candeur refusait comme une monstruosité son histoire de balle - on ne tue pas pour si peu, pensais-je innocemment - et je n'avais plus le choix de toute façon : Géraldine foncerait coûte que coûte.

Ben n'avait pas confirmé officiellement l'hypothèse initiale du palais de Harare, mais en ne la démentant pas, il l'avait rendue fort crédible. Le cadavre qui figurait sur la photographie de la bande vidéo

était bien Boris. Et c'était bien Ben qui lui avait permis de s'enfuir, puis de disparaître en utilisant la fausse piste du cargo Esperanza. Restait à comprendre pourquoi il avait qualifié son irruption d'"officieuse". Cherchait-il véritablement à nous protéger alors qu'il ignorait jusque-là la relation qu'avaient entretenue Boris et Géraldine ou jouait-il un jeu de dupe trop complexe pour mes vieux neurones ?

Quoi qu'il en soit, il avait deviné notre obstination et peut-être qu'en fin de compte il se sentait responsable de nos actes. En partant, il prit soin de laisser une enveloppe dans la boîte aux lettres. Une enveloppe que nous ne découvrîmes que quelques heures plus tard en revenant du restaurant.

Géraldine l'ouvrit avec une certaine inquiétude. Elle en sortit une carte postale avec, côté photo, une femme obèse maquillée à l'extrême, clope au bec, glacière à la main, en bikini sur une plage merdique, avec ces mots cruels : "C'est beau l'amour !". L'adresse, elle, renvoyait à un serveur Minitel. 36 15 code NINA. Suivie d'un nom : Greta.

- Une BAL, commenta Géraldine, circonspecte.

- Une quoi ?

- Une boîte aux lettres !

Sur l'autre partie, le message était plus clair :

*Pour tout contact :*

*Chaque nom est remplacé par le suivant dans le Petit Larousse 88. Pour les mois, les jours et les chiffres, le suivant simplement.*

Le mot "chiffre" était souligné de deux traits comme l'indication suivante qui ordonnait de détruire immédiatement cette carte.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Géraldine cherchant une signification au-delà du propre message.

- Je n'en sais rien, répondis-je un peu décontenancé, il faut voir...

Martinello, vaincu par le désordre et l'inefficacité qui caractérisaient mon travail ces derniers temps, se décida à me donner mon congé. Soit quatre semaines jusqu'à la fin du mois de juillet. Je lui avais promis quelques articles nés de mes tribulations estivales. En lisant ces lignes aujourd'hui, je crains qu'il ne me prenne pour un véritable escroc. Les "cartes postales" de Prague qu'il reçut durant l'été doivent lui paraître bien insultantes, alors que j'avais le nez dans la bibliothèque de l'Histoire.

Le vendredi 5 juillet un camion suicide explosa à Dhahran, tuant une bonne poignée des yankees qui occupaient encore le site. Ce même jour, sans lien apparent, je profitai de ma présence à Paris pour tenter une première liaison avec la mystérieuse Greta. Le lendemain une réponse s'affichait dans la boîte que nous avions nommée "Géraldine" :

*Eglogue NOTTINGHAM - CREULLY - lundi 8 - 22 heures.*

Ce qui donnait une fois décodé :

*Eglise Notre-Dame - Créteil - dimanche 7 - 21 heures.*

- Onze heures ! corrigea Géraldine après avoir insisté pour que je lui relise le message.

- Pourquoi onze heures ? Avant 22...

- Vingt-deux n'est pas un chiffre, il faudra retourner un peu à l'école, mon cher. Deux, oui.

Géraldine devait boucler sa classe le temps de la traditionnelle fête des écoles. Le temps à ses petits monstres de massacrer "La ballade du phoque en Alaska" et elle me rejoindrait dans la capitale. Elle papillonnait déjà à l'idée de participer à la grand-messe !

- C'est noir de monde, constata-t-elle devant la petite église aussi désespérément inhumaine que les immeubles alentours.

Que le parvis soit encombré des chrétiens créteillois ne me surprit guère, Ben avait du choisir ce rendez-vous précisément à cause de

cela. Il entra peu après, le visage anxieux et le regard nerveux s'imbibant de tous les mouvements de la foule, des reflets des verres de lunettes aux ombres des signes de croix. Il traversa précipitamment le troupeau des bénis jusqu'à Géraldine qu'il entraîna dans une arrière salle, à droite de l'orgue. Le monumental instrument entonna un émouvant choral de Bach, peut-être celui du "Veilleur" ou le N°24 de son petit livre de Weimar. Ben attendit un instant avant de commencer à parler. La cantilène vibrante aux ornements baroques devait suffire à noyer les mots au delà de la petite porte de bois sans trop gêner notre conversation.

- Vous voulez vraiment vous lancer dans l'aventure ? commença-t-il d'une voix lasse.

- On veut savoir, répondit effrontément Géraldine.

Ben sourit, comme par dépit, puis plongea la main à l'intérieur de son veston à l'endroit précis où nous l'avions vu ranger son arme. Un frisson glaça les briques autour de nous. Notre messe résonnait derrière la porte, la mise en scène était parfaite.

- Qu'est-ce que... ? balbutia Géraldine terrorisée.

Ben sortit un papier un peu froissé, le déplia puis le tendit à la jeune femme qui le lut péniblement, en silence, avant de me le transmettre.

Lettre du 16 novembre 1991 :

"En vain j'ai voulu de l'espace  
Trouver la fin et le milieu;  
Sous je ne sais quel oeil de feu  
Je sens mon aile qui se casse."

Icare...

*Cher Charles,*

*Les fleurs du Mal ont encore perdu quelques pétales hier dans l'obscurité de la nuit de la mer d'Oman. A l'est de Socotora la lune était trop sombre pour les larbins de Bush. Le cargo Tirania fonce désormais vers son étoile, le sultan ne verra jamais ses "machines d'imprimerie". La route de Zanzibar n'appartient à personne !*

*Nous avons débarqué à Beira hier matin avec la cargaison - plus que prévu. Les Raspoutines du colonel Mikaïlev n'ont hélas, paraît-il, pas fait dans la dentelle. Quoique... Je plaisante, mais quand même, c'est idiot. S'ils se font pincer, ils nous entraîneront avec eux : nous seront jugés comme des assassins ! L'Humanisme planétaire a connu des ambassadeurs plus... plus humains ! Tous frères sauf mes ennemis et ses frères, n'est-ce pas ? Réfléchis à tous ça Charles. Tu seras d'accord avec moi, j'espère : on ne gagne pas une guerre en tuant ses ennemis. Je suis ni un guerrier, ni un mercenaire, et j'ai déjà vu trop de sang pour comprendre quel sorte d'informaticien on avait besoin de ce côté là de la planète. Je ne sais pas si je pourrai supporter ça très longtemps. Je suis né en 1967 mais j'ai l'impression de vivre les siècles sombres du barbarisme qui ont précédé le moyen-âge. Ces Wisigoths ne me disent rien qui vaille !*

*Enfin, souhaitons que les choses s'arrangent à Harare...*

*Le voyage s'annonce délicat, les camions ont l'âge de la terre sur laquelle ils prétendent rouler et les pilotes (c'est le mot) montrent parfois un enthousiasme quelque peu exubérant compte tenu du poids de leurs chargements !*

*Depuis quelques mois, c'est d'ailleurs un sentiment permanent : je vis trop vite. Comme si j'avais pris du retard jusque là. Les rêveries de Libertone n'étaient pourtant pas du temps perdu. Elles étaient nécessaires au contraire pour comprendre les choses. Maintenant il semble qu'il soit trop tard pour penser, il faut agir et tenter de vivre. J'espère que la route est la bonne, car lorsque j'ouvrirai la carte à nouveau je serais dans un autre monde et il sera impossible de faire demi-tour.*

*Salut mon frère.*

*Boris.*

- Puis-je espérer quelques explications ? proposa Géraldine tandis que j'achevais ma lecture.

- Sa première mission, répondit Ben.

- Pour qui ?

Géraldine et moi avions crié ensemble.

- Pour nous, se contenta-t-il de dire.

Qui nous ? La réponse était trop vague. Pourtant ce qui m'intriguait d'avantage ce n'était pas tant le contenu de la lettre mais plutôt l'état d'esprit qui en émanait. Boris ne semblait guère enthousiaste. Avait-il seulement choisi de devenir l'agent d'une quelconque organisation ? Paria engagé malgré lui dans une guerre étrangère, naufragé de l'amour se jetant corps et âme dans un combat qui n'était pas le sien... A l'aube de ce vingt et unième siècle, malgré la technologie triomphante, le règne de l'argent et la superficialité des sentiments, on n'étaient donc pas parvenu à éradiquer ces jeunes Werther ! On lisait encore Lamartine et Rimbaud dans les arrières cours des lycées.

- Qui nous ? Les français ou les tchèques ?

Géraldine restait lucide.

- Nous, vous, les Hommes...

La question n'avait pas trait au romantisme, elle entrait directement dans la compréhension des mots avec la spontanéité de la curiosité. Pour qui ? Pour qui Boris avait-il participé à ce détournement de navire, à ce trafic de "machines d'imprimerie". Mais Ben ne tenait pas à répondre. Il lui semblait que la lettre devait suffire à notre contentement.

- J'ai choisi la lettre la plus explicite, dit-il. J'ai pensé qu'elle vous convaincrait de rester chez vous.

- Vous travaillez pour qui ? demanda Géraldine dans toute sa candeur.

Ben ne put s'empêcher de rire. Il se frotta la joue du plat de la main puis soupira lourdement.

- SGDN, lâcha-t-il.

- SG... ?

- Secrétariat Général de la Défense Nationale, sécurité des télécommunications !

- Je ne comprends pas, insistai-je en brandissant la lettre de Boris. Quel rapport avec la Défense Nationale ?

- Ecoutez, reprit-il, vous êtes irresponsables ou quoi ?

- Nous voulons comprendre, répondis-je crânement.

Ce personnage commençait à m'agacer avec ses ellipses à répétition. Il sembla s'en rendre compte.

- Bon, fit-il laconiquement. Soit. Mais maintenant vous allez m'écouter avec la plus extrême attention... et sans jouer les durs à cuire. Dites-vous bien qu'en sortant d'ici, votre vie sera beaucoup plus fragile.

La précipitation est certainement un bon terreau pour les émotions mais leur champ est si vaste que l'on n'y cueille pas toujours celles que l'on espère... Il aurait peut-être mieux valu se taire, comme le proposait le poète à propos de son rêve modeste et fou.



Il y avait déjà quelque chose de curieux et même d'un peu affolant dans la confiance que Ben nous fit en nous révélant sa fonction. Mais il allait aller beaucoup plus loin dans cette petite cellule de Notre-Dame de Créteil et, paradoxalement, plus il parlait plus ma crédibilité se durcit, au point de ne plus saisir que le sens inverse de ses propres phrases. Si ce qu'il nous avouait était vrai, il jouait sa tête. Mon passé récent de saboteur de scoop n'aurait guère du l'entraîner vers tant de témérité. Quand je lui en fis la remarque, il se contenta de rire. D'un rire un peu narquois. Puis il eut ces mots foudroyants qui ne me firent plus douter de son réel pouvoir :

- Françoise Dalverny, ça vous dit quelque chose ? Nicole Champagne ? La nuit du 2 mai 1989 à Fessenheim ?...

- Ça va, ça va, coupai-je un peu pris de panique.

Ces noms me disaient effectivement quelque chose et Ben ne les avait pas choisis au hasard.

- Je peux continuer, ironisa-t-il. Je sais parfaitement qui vous êtes et j'aurais même le terrible loisir si je voulais de modifier votre passé. Songez au personnage d'O'Brien dans le roman de George Orwell... Fascinant, non ?

Françoise et Nicole avaient été mes maîtresses à une époque que je qualifierais de pré-historique. J'avais rencontré la première en 1978 quand j'avais intégré le journal "la Marseillaise". A l'époque, je traînais mes savates de stagiaire dans les colonnes sportives et elle, elle officiait à la mise en page un étage au dessus.

- De quoi vous parlez tous les deux ? s'enquit Géraldine avec son air de guerrière qui m'effrayait parfois.

- Simplement qu'il ne faudrait pas trop me sous-estimer... répondit Ben, une moue triomphante.

De son poste de travail à la SGDN, Ben avait accès à tous les dossiers et sa formation distinguée d'électronicien lui permettait en outre de naviguer dans la jungle des réseaux informatiques et le dédale interne des appareils électroniques mieux qu'un grand maître sur son échiquier. Or, avant de nous donner ce rendez-vous, il avait eu largement le temps de se renseigner, de fureter dans les archives des Renseignements Généraux et peut-être d'avoir mis nos téléphones sur écoute. Il avait retrouvé ma trace au delà de dix-huit années et ce simple constat avait de quoi éteindre la plus légitime de nos prétentions.

Mais, curieusement, il n'avait rien dit du passé de Géraldine. Elle n'était tout de même pas une sainte ! L'épargnait-il par absence de dossier, par simple galanterie, par attirance ou par ruse ? Lors de notre première rencontre en Ardèche, il nous avait montré qu'il ignorait qu'elle fut "la femme" de Boris. Et pourtant son appartenance à l'ONG « Ecole sans frontière » et ses deux voyages au Nicaragua ne pouvaient pas ne pas l'avoir déposée sur la ligne de mire de la DST... Ben savait, mais pas tout.

- Boris était un agent français, comme vous ? demanda-t-ellesans détour, profitant de ce petit espace d'indulgence.

- Si on veut.

La vie de Ben était étroitement liée à celle de Boris et de John, mais sur sa face cachée uniquement. En façade, leurs liens s'étaient rompus après l'enfance dorée de la communauté de Libertone. Si sa scolarité brillante l'avait propulsé dans d'autres sphères, notamment celle de la police, la rencontre de Maryse sa compagne, mathématicienne au CNRS, avait contribué à obtenir une réponse positive de la SGDN, en juin 1991. Sur l'autre rive, restait John, John le rebelle, l'homme oublié des hommes, qui reconstruisait dans sa cave un autre visage du monde.

John était entré "en résistance" bien avant Ben, dès la dislocation de la communauté, pendant l'hiver 87-88. Un voyage en URSS, des rencontres choisies, une jeune fille tchèque au doux prénom de Sylviana... Le 21 janvier 1990, un an avant la guerre du Golfe, chevauchant les ruines du mur de Berlin, il avait débarqué à Paris avec la ferme intention de remettre la main tant sur Ben que sur Boris, ses frères communards. A l'époque Boris rentrait à peine de Bulgarie. Ses pensées gravitaient autour de Géraldine avec la dévotion d'un satellite, le combat anti-impérialiste était relégué en salle d'attente. Il n'en était pas de même pour Ben, l'apprenti espion.

John l'avait contacté au nom des services secrets tchèques. C'est du moins ce que nous confia Ben dans la cellule de l'église créteilloise. On devine quel intérêt cette organisation avait de contacter un inspecteur de la police en début de carrière et celui, moindre certes mais non inintéressant, de recruter un informaticien comme Boris, pour l'heure au chômage, mais plus tard cadre peut-être d'une société de pointe ou d'une administration influente. On connaît la patience que requiert le recrutement des agents et une telle démarche ne paraît en rien insolite au regard de tant d'autres que l'histoire a dévoilées. Ben n'hésita pas une seconde. Mais la consigne fut de rester en sommeil le temps de se faire une place dans la hiérarchie policière ou militaire.

John avait retrouvé Boris un peu plus tard, à la fin du mois d'avril alors qu'il venait de recevoir ses papiers militaires. Géraldine ne se souvenait de rien. Elle était même certaine de n'avoir jamais rencontré John.

- Ils ont du se voir un jour de classe, supposa-t-elle, cherchant dans sa mémoire un indice, un comportement, une attitude qui ait pu préciser la date.

L'échange avait sans doute été fraternel, enthousiaste même, Boris avait probablement été très attiré par l'aventure que lui décrivait

son frère de sang mais l'idée d'intégrer une entreprise et plus encore une administration, fut-ce pour mieux les trahir ensuite, le répugnait au point de préférer encore la pauvreté et l'oisiveté. Certes, sans la présence obsédante et délicieuse de Géraldine, il aurait peut-être accepté une telle fonction ne serait-ce que pour la joie de la trahison et jouir ainsi d'une insoumission secrète et destructrice. Mais il n'existait que pour elle. La notion d'avenir s'était estompée dès le moment où ses mains avaient effleuré son corps. La politique, l'économie, la misère, l'injustice... tout cela avait été chassé de ses préoccupations pour laisser place nette au bien-être d'une vie futile et amoureuse. L'heure des mutations n'avait pas encore sonné. On ne parlait pas encore de guerre : l'Irak demeurait le pays "le plus sûr du moyen-orient", sa développement excitait les entreprises européennes et la France tricotait pour son ami Saddam Hussein un petit bonnet pour l'hiver. Quand John lui avait parlé de lutte mondiale, de refus de la dictature capitaliste, de défense des pays du tiers monde, de la main mise des USA sur l'avenir de la planète, il avait du soupirer lourdement avant de répondre quelque chose comme « Et si je te parle d'une vie tranquille, d'une vie d'amour et d'eau fraîche, entre une nature sauvage qui m'offre sa douceur, son silence, et une fée passionnée qui m'offre ses sourires, son corps et un extrême bonheur... »

Seulement voilà, il y avait ces papiers militaires.

Ben avait été bien moins explicite évidemment, mais il n'avait pas hésité à nous dévoiler ses réelles motivations en nous exposant l'urgence d'un tel combat :

- Il faut en finir avec ce monde où l'homme compte moins qu'un billet de banque, où les libertés individuelles ne sont plus que des mots sur du papier et où l'esclavage triomphe comme un virus qui s'adapte aux vaccins en devenant de plus en plus sournois. On ne peut plus rester sans rien faire, personne ne peut plus espérer y échapper. Boris nous l'a montré, nous n'avons plus d'autre choix que celui de se battre.

Nous étions convaincus d'avance. Mais Géraldine, du haut de son impertinence, n'avait aucune intention de se laisser manipuler.

- Vous êtes un traître, lança-t-elle sur le ton du constat.

- Comme vous, répondit-il en souriant. Comme tous ceux qui trahissent l'Humanité en ne prenant pas parti.

Boris débarqua Ben, à Rennes, le 16 décembre 1990, vêtu de son long manteau noir qui lui donnait l'allure d'un tueur à gage. Ce n'était pas l'enthousiasme qui le guidait mais une vive aigreur. Il ne parlait plus d'amour, ni d'eau fraîche mais plutôt de "vie de con", de "putain de société". Après une semaine, considérant qu'il avait recouvré sa totale sérénité, Ben le mit sur la piste de John comme il le lui demandait. Il avait cherché à savoir d'où lui était venue cette colère qui l'avait poussé à désertier. Il avait naturellement songé aux préparatifs de la guerre du Golfe, mais il était bien placé pour savoir que la menace n'était pas dangereuse pour les appelés du contingent. Boris n'était pas si stupide. Après l'avoir discrètement interrogé, en vain, il avait laissé cette question en suspend, pensant avec raison qu'elle était secondaire et que le temps lui donnerait une réponse, plus tard.

- Boris est arrivé chez moi sous forme d'une chrysalide, commenta-t-il, il en est reparti les ailes déployées, brillantes de couleurs. Je n'ai rien fait, il a décidé seul de la route à suivre.

Pourtant, je suis sûr qu'au début, il ne s'agissait pas d'un combat mais d'une porte sur l'oubli que l'on claque sans se retourner. Ce n'est que bien plus tard seulement, lorsqu'il prit une part active au mouvement au contact de John et de sa femme Sylviana, qu'il se passionna réellement pour son rôle. Ben, lui, ne connut que l'amorce de la métamorphose.

- Et cette histoire de cargo ? demanda Géraldine peu avant la fin de la messe.

Ben sourit à nouveau.

- Au départ, Boris voulait aller en l'Argentine, c'était son idée, s'engager sur un cargo...

Ils avaient du faire preuve d'une grande prudence. Le plan Vigipirate touchait à son apothéose et Ben à ce moment-là postulait déjà pour la SGDN, il était donc dans le collimateur de la DST, enquête oblige.

- Après coup, constata-t-il, on peut dire que les perturbations internationales qui agitaient le monde souterrain, nous ont profité. A cause de la surcharge de travail. Quand le hasard prend de l'importance, la chance devient un élément non négligeable de la pensée.

Ben avait alors récupéré un faux passeport dans les archives du commissariat de Rennes. Boris s'était désormais nommé Gérard Valner, ex-fausse identité d'un malfrat breton trafiquant de meubles, coincé quelques mois plus tôt en flagrant délit de cambriolage dans une villa de Cancale. Il y avait peu de risque que ce nom interpelle la mémoire des douaniers allemands à la frontière tchèque. Le cargo Esperanza avait été choisi pour sa destination crédible : l'Amérique du Sud. Boris avait confié à suffisamment de gens son désir de partir en Argentine. Les enquêteurs un jour ou l'autre tomberaient sur cette fausse piste, surtout si on laissait volontairement quelques traces à la capitainerie et au commissariat local. En fait, ce fut Ben qui s'occupa de tout. Les documents furent placés rétrospectivement dans les classeurs, une fois Boris en sécurité. Un simple entraînement d'espion en quelque sorte. Quand Bénédicte agita sa demande d'indemnisation au siège de la TRANSMER, les agents d'assurance retrouvèrent les papiers attestant du départ de Boris et par là même donnèrent aux enquêteurs une bonne occasion de clore le dossier Nadov. Exit Boris. On n'en aurait sans doute jamais plus parlé sans cette vision hasardeuse de Géraldine et sans son entêtement.

L'orgue résonnait à nouveau derrière le mur. La messe semblait dite. Les chrétiens se répandaient déjà sur les trottoirs de l'avenue, Ben ne trouva rien à ajouter.

Moi, si.

- C'est vous qui avez fait couler l'Esperanza ? demandai-je en le retenant par le bras.

Il me regarda droit dans les yeux avec ce sourire moqueur qui semblait malgré lui marquer son visage.

- La musique du hasard, répondit-il. Boris était né pour ça.

Encore une phrase incompréhensible.

- J'ai été content de vous rencontrer Géraldine, ajouta-t-il après un rapide coup d'oeil à sa montre, Boris a eu tort de vous quitter. Je vous contacte dans quelques jours pour votre départ.

Géraldine se dressa au hublot pour regarder les bouches de béton peintes le dévorer comme la plupart des insectes bipèdes qui avait fui l'église.

- Tu crois qu'il va nous rappeler ? souffla-t-elle.

Un pressentiment me glaça le sang.

- Merde !

J'agrippai le bras de la jeune femme, bondis dans l'allée en bousculant les chaises, sous le regard ahuri du curé, puis courus le plus loin possible ignorant les voitures et leurs assourdissants klaxons. Mais l'édifice ne s'effondra pas. Ben ne nous avait pas trahis. Le curé en fut quitte pour une nouvelle énigme et nous, nous pouvions profiter une fois de plus de la délivrance d'un délicieux fou rire.

Mentalement Géraldine était déjà dans les faubourgs de Harare. Je me doutais bien qu'elle n'allait pas s'arrêter à Prague, quelles que fussent nos trouvailles et nos rencontres. Trop de passion, trop d'excitation. Peut-être, même, souhaitait-elle, parce qu'elle se sentait revivre enfin, que cette enquête ne finisse jamais. Je ne comprenais pas

vraiment cette fièvre qui la poussait ainsi hors de chez elle mais je devinais que mon intérêt n'était pas de la retenir. Les flots tumultueux des voyages finiraient par la terrasser et à ce moment-là, pensais-je, je serai là. Je sentais que plus on déterrait la vie de Boris, plus le passé s'effaçait de sa mémoire. Son regard était désormais celui d'une femme qui recouvrait enfin la possibilité d'un avenir. Et dans cette perspective, il y avait une place à prendre. Une place de choix pour un homme vieillissant.

Géraldine était trop désirable pour que je ne la désire pas. Le bras qu'elle passait quelque fois sur mon épaule, les baisers qu'elle m'offrait à chaque moment de joie, son sourire pétillant et les quelques fous rires qui nous avaient unis l'un à l'autre, tout ceci faisait que je croyais encore possible qu'elle m'accepte un jour comme son compagnon de vie. Je pense que, malgré ce satané désir d'indépendance qui la rendait souvent emmerdante, tous mes gestes, toutes mes attitudes, tous mes mots lui étaient inconsciemment destinés. Curieuse occupation que de passer son temps à tenter d'amener à soi quelqu'un qui ne vous voit pas. Curieuse mais heureusement universelle. Car les autres, s'ils sont souvent un enfer, sont aussi les seuls à pouvoir nous ouvrir les portes du bonheur. On ne vit rien dans la solitude et encore moins dans l'isolement. Le croyant tentera toujours de séduire l'athée, le passionné l'indifférent, le militant son adversaire, l'homme la femme, la femme l'homme... On appelle cela vivre, et nous n'avons pas d'autre choix sur cette terre.

Dans le train qui nous menait en Bohême, parce que le temps soudain s'attardait sur notre couple, j'osai titiller à nouveau Géraldine sur cette tragique nuit du 7 décembre 1990. Ce fut la dernière fois.

- Frédéric et toi, vous...

- Nous... ?

- ... depuis longtemps ?

Une moue tordit ses lèvres.

- Une trentaine d'années !

Et elle éclata de rire.

Ce n'était pas du cynisme, juste un besoin de sortir de ce cas de conscience, comme on sort le pied d'un bournier nauséabond qui un moment nous ensevelissait jusqu'au cou. En finir avec cet épisode.

- Frédéric était un beau mâle, ajouta-t-elle finalement, un mâle plein d'énergie, simple, sportif, le genre à ne pas se poser trop de questions... Vous pouvez bien comprendre ça, les hommes, non ? Vous allez bien chez les putes, vous !

Bien que le "vous" ne me soit pas directement destiné, je ressentis un fort besoin de me justifier. Et puis non, c'était inutile. J'aurais pu lui expliquer que rendre visite à une prostituée est une preuve flagrante d'échec sentimental, que lorsque l'on aime on ne court pas cet artifice, que c'est parce qu'on ne supporte plus d'entendre une femme nous parler de la couleur des rideaux, de ce que l'on fera dans deux ans ou d'une prise électrique défailante que l'on préfère parfois cette version moins encombrante de la sexualité. Mais ce n'est qu'un naufrage. L'acte sexuel n'est rien sans amour.

Je comprenais l'amertume de Boris face à cet homo-érectus brute de décoffrage qu'un moment Géraldine lui avait préféré. En faisant de cette femme une sainte, au point de ne jamais la brusquer, de ne jamais la contrarier, de ne jamais rien exiger d'elle, il l'avait inconsciemment poussé à la trahison. Son adoration la séduisait certes, mais devait l'étouffer par l'exigence muette qu'elle lui imposait. Elle avait du très souvent retenir ses pulsions, ses fantasmes pour ne pas paraître idiote, comme lui sans doute. Un jeu de dupe inutile. A vouloir se protéger l'un l'autre de ce qui pouvait apparaître comme des bassesses, ils s'étaient mutuellement paralysés. Et à force de contraintes, le maillon le plus exposé avait fini par céder. Le sexe. Peut-on vivre en effet sans ces accrocs, sans ces pulsions qui nous poussent à l'erreur, sans ces "coup de chaleur", sans un zeste d'extravagance même mal contrôlé ? L'attitude de

Géraldine n'avait été qu'un trait d'égoïsme comme tant d'autres. Avec le recul, il était facile de lui dire qu'elle aurait pu obtenir de Boris ce qu'elle trouvait chez Frédéric ou qu'un peu plus de simplicité aurait pu éviter ce dérapage. C'était trop tard. On dit qu'il faut construire trois maisons pour avoir enfin celle que l'on désire... Il faut peut-être aimer trois fois.

- Tu vois, avait-elle dit avec gravité après un long moment de silence, je l'aimais plus que tout Boris, j'aurais voulu faire ma vie avec lui, lui faire des enfants, le suivre au bout du Monde. J'aimais tout de lui. Il était doux, drôle, il faisait très bien l'amour, il me respectait, me cajolait parfois. Mais il savait aussi prendre des décisions quand il le fallait, ce n'était pas un enfant, c'était vraiment quelqu'un de bien. Je ne sais pas pourquoi j'ai couché avec Frédéric, ce soir-là, c'était pas... Les hommes sont cons... J'ai cru qu'il allait revenir. On revient toujours dans ces cas là, au moins pour vérifier, être sûr qu'on a bien compris... Je aurais pu lui redire à ce moment-là que je l'aimais, il serait resté j'en suis sûre. Pourquoi il n'est pas revenu ? Je n'ai rien su. Personne ne m'a rien dit. Je suis restée seule pendant des mois, des années à me demander ce qu'il était devenu... Et puis en fin de compte je ne l'ai jamais revu. Tous ces gens, ce sont eux qui me l'ont volé. D'accord j'ai fait une faute, mais ne me dit pas que je méritais ça. Ils ne m'ont pas donné la moindre chance, je n'ai jamais pu m'expliquer, dire les choses. Tout le monde a droit à un avocat, même les criminels. Moi non. Ils lui ont tous tourné la tête pour mieux me le prendre. Ils me l'ont volé.

Boris avait sans doute eu le sentiment de s'être jeté lui-même sous la lame de la faux. Mais il était trop tard pour revenir en arrière : il ne lui restait que la fuite. Non par choix mais parce que l'inconnu a toujours le goût du rêve.

John ne répondit pas à l'appel. "Maurice était en voyage d'affaire » Le téléphone orange de la chambre 49 de l'hôtel Europa bordant la place Venceslas au centre de Prague ne sonna seulement que trois jours plus tard. On nous avait sans doute observé tout ce temps. Une voix sévère m'agressa dès que je décrochai le combiné.

- Ça fait deux jours que j'essaye de vous joindre, qu'est que vous branlez ? Je suis dans le hall, on se retrouve au cloître Sainte-Agnès dans une demi-heure face au grand requiem de Muzika. Noté ? Requiem... Muzika : facile !

Il raccrocha. Je me tournai vers Géraldine qui me questionnait du regard.

- C'est lui, fis-je. Le grand requiem de Muzika ça te dit quelque chose ?

- Non. On va à un concert ?

Anezsky klaster, le cloître Sainte-Agnès, se trouve au bord de la vieille ville non loin de la Vltava, dans un quartier paisible, presque bucolique. Nous aurions pu être sereins dans un tel décor, mais le ton de la voix de John ajoutait au stress de la situation. Géraldine s'arrêta devant la lourde porte de l'église, soupira pesamment, chercha un appui dans mon regard et poussa la poignée de ses deux mains.

- Allez ! s'encouragea-t-elle. C'est parti !.

La voûte surchargée d'enluminures et de sculptures douloureuses semblait mal supporter le poids des ans. Nous la sentions craquer et gémir sous son fard extravagant comme une vieille femme qui refuserait de vieillir. Le silence. Pas l'ombre d'une note. "Welcome to the

forum of surrealist czech arts" était écrit sur un grand panneau argenté à droite de la caisse. Derrière elle, une centaine de tableaux renvoyaient en écho le chaos de l'art baroque. Le pari du mélange des genres était osé mais pleinement réussi. L'effet était redoutable. Sans les paravents blancs qui supportaient les oeuvres, le visiteur n'avait aucune chance de s'en tirer indemne.

Le "grand requiem" de Frantisek Muzika s'était accaparé un recoin oublié de la lumière du jour au bout d'une travée latérale. Il nous fallut digérer avec stoïcisme la série des Vyletal comme un hors-d'oeuvre savamment préparé à notre attention avant de pouvoir dénicher la main coupée sur son fantôme de drap rouge. Face au tableau, vautré sur un banc de mousse déformé par son poids, un colosse vaguement blond semblait donner la réplique comme si l'oeuvre avait deux pôles, l'un humain, sculpté, l'autre spectral renvoyé par le miroir de la toile...

- Tu crois que c'est lui, murmura Géraldine.

Son allure de faux monnayeur mal rasé, son jean élimé et sa chemise ouverte sur sa poitrine correspondait assez bien au personnage que la voix avait esquissé dans mon imagination mais mieux valait attendre qu'il prenne lui-même l'initiative. Tel des touristes dociles, nous nous avançâmes le nez vers la toile noire. Muzika avait peint son chef-d'oeuvre avec une méticulosité rare : la planche de bois qui se dressait entre la main tendue et la silhouette drapée, bien que d'un aspect général plutôt sombre, dévoilait mille couleurs dès que le regard s'y attardait.

- Tu comprends quelque chose ? demandai-je à voix basse à Géraldine.

Elle restait perplexe.

- Une dernière quête avant la mort ? tenta-t-elle. La quête de Dieu, d'un pardon céleste... Tu vois la lumière vient du haut. C'est...

- Vous allez débâter vos conneries encore longtemps, là ? coupa le colosse.

Nous restâmes figés, le nez collé à la toile. La voix forte venait de tonner derrière nous sans la moindre délicatesse nous entraînant malgré nous dans une hilarité quelque peu déplacée certes mais terriblement salutaire. La tension. L'athlète repu nous dévisagea avec un certain agacement.

- Qui c'est qui m'a fourgué des mariols pareils ?
- Excusez-nous, osai-je, c'est à nous que vous parlez ?
- Vous allez becter encore longtemps cette toile ringarde ?
- Vous êtes John ? demanda Géraldine.
- Pablo Neruda !

Il bondit alors sur ses jambes, la main en avant, les doigts jouant des claquettes.

- Vous avez quelque chose pour moi, continua-t-il.
- C'est à dire, on voudrait surtout vous parler... proposa Géraldine que le gigantisme du personnage ne semblait guère impressionner.

Il fronça les sourcils, un éclair traversa son regard, Géraldine continua avant qu'il ne déguerpît d'un bond.

- Au sujet de Boris. Boris Nadov. C'était mon mari...

Quelle était donc cette manie de se marier chaque fois qu'elle devait se présenter à quelqu'un ? John sourit. Ma grimace probablement.

- Je crèche au 23 rue Ostrovni, dit-il.

Puis prenant un ton plus guindé :

- Venez donc partager mon dîner demain soir, nous ferons plus amplement connaissance.

Il agita ses doigts plus violemment.

- Allez, allez.

Je lui indiquai du menton l'appareil photographique que Géraldine portait en bandoulière. La jeune femme balança ses yeux noirs d'un visage à l'autre pour tenter de comprendre mais John ne lui en laissa pas le temps. Il prit un air nettement plus désinvolte, fit le tour du canapé et quitta la salle en nous saluant de la main.

- Demain ! Vingt heures ! brailla-t-il avant de disparaître derrière les paravents.

Après quelques secondes d'atterrissage, Géraldine recouvra la parole :

- Pourquoi tu ne lui as pas donné la boîte ?
- Je t'expliquerai, dis-je.
- Je veux, oui !

Avant de quitter Paris pour la capitale tchèque, j'avais eu une ultime rencontre avec Ben. Le nouveau message de la boîte aux lettres de Greta était suffisamment précis :

*"Statique SEBHA - directive ORLOV - BS 358 - Jeudi 21 - 23h31"*

Ben me demandera d'abandonner ce réseau par la suite, craignant que nos connexions n'aient déjà été repérées par un contrôleur trop soupçonneux.

La porte AR 247 de la station Sébastopol, direction Orléans, ressemblait à toutes celles qui jalonnent les couloirs du métro parisien : grise, en fer, avec une portion en persiennes et un numéro collé sur le chambranle, côté haut. En novice maladroit, je dus m'approcher au plus près afin de parvenir à le déchiffrer avant de pousser le battant et tourner à tâtons le bouton interrupteur. Une sinistre lumière jaune éclaira l'étroite cellule poussiéreuse où reposait tout un matériel électrique abandonné. Personne. J'attendis patiemment quelques minutes. Ben entra au moment où je m'apprêtais à ressortir. Il était visiblement énervé, quelque chose n'allait pas, ma montre indiquait déjà midi et demie.

- Faisons vite, souffla-t-il.
- Ça ne va pas ?
- Si ça va. La routine. On vieillit trop vite, c'est tout... Alors ?

Tandis qu'il reprenait son souffle penché sur les ailettes d'un transformateur obsolète, je lui expliquai la décision de Géraldine de retrouver John à Prague. J'avais dit Géraldine parce que je sentais qu'il

contesterait cette décision et je ne voulais pas l'entendre me reprocher quoi que ce soit. Je souhaitais me tenir à ce rôle secondaire d'assistant mais Ben n'était pas convaincu.

- C'est vous qui tirez les ficelles, affirma-t-il. Ne me prenez pas pour un cave, j'ai horreur de ça !

- Non, non, répondis-je, un peu déstabilisé. Pas plus que ça.

- Bon, enchaîna-t-il, je peux vous faire entrer en contact avec John mais je ne sais pas si vous avez pleinement conscience de la signification d'une telle rencontre.

Que pouvais-je lui répondre ? Géraldine ne s'arrêterait pas à ça. Organisation secrète ou pas, elle irait en République Tchèque et dénicherait John où qu'il se cache. Il était trop tard maintenant, elle en savait suffisamment pour savoir qu'il lui manquait l'essentiel. Comment l'empêcher d'en demander d'avantage ?

- J'assume, répondis-je comme j'aurais dit : sale temps pour un mois de juillet.

- Voilà ce que je vous propose...

Il était malin, Ben. Après notre première rencontre, il avait prit les choses en mains et je ne me tromperais guère en disant qu'il avait prévu la moindre de nos réactions. Il sortit un appareil photographique de sa besace et me le tendit.

- Géraldine a le même. Le jour de notre première rencontre, il était posé sur le réfrigérateur... Je pense qu'elle voudra l'emporter à Prague. Vous, vous n'avez qu'une seule chose à faire : l'échanger contre celui-ci. Une fois arrivés, vous le remettrez à John. En mains propres, j'insiste, en mains propres. C'est très important.

- Qu'est-ce qu'il contient ?

- Un microfilm.

- Bien sûr !

S'il cherchait à m'en mettre plein la vue, c'était raté. Passé le moment de surprise, la raison avait repris les rênes.

- C'est la stricte vérité, continua-t-il. Comment croyez-vous qu'on travaille ? Géraldine est une inconnue. Pas de dossier, pas de responsabilité, on appelle cela une "navette" dans notre jargon. Je crois pouvoir vous faire confiance, ne me le faites pas regretter.

- Bon. Soit.

- Maintenant voilà un numéro de téléphone. Ne le gardez pas sur vous, apprenez-le par coeur, c'est le numéro de John. Demandez Maurice, Maurice Fombeure, c'est lui qui vous répondra. Vous avez des questions ?

- Euh...

- Bon. C'est bien.

Il me tendit une de ces cartes publicitaires que les escrocs utilisent pour entrer chez leurs victimes sous prétexte de dépannage rapide.

- Si vous avez un problème ou des doutes, vous pouvez toujours me joindre à cette nouvelle adresse au dos. Maintenant, je dois partir. Bonne chance. Et n'en faites pas trop !

L'adresse était celle d'un plombier, électricien, serrurier, réparateur en tout genre : A. Rimbaud, 19 de la rue des Rondeaux dans le vingtième arrondissement. Il était 12h36 précisément à ma montre ce mercredi dix juillet 1996 quand Ben claqua la porte métallique de la cellule AR 247. Ce fut la dernière vision que j'eus de lui. En revenant à Paris deux mois et demi plus tard, je glisserai une lettre dans la boîte de la rue des Rondeaux, lui résumant approximativement ce qu'il s'était passé. Je lui fis part de mon intention d'en écrire un livre et des raisons qui m'y poussaient, en l'assurant bien évidemment de masquer au mieux son identité dans un environnement romanesque. Une IF disent les espions, une identité fictive. Mais je n'obtins jamais de réponse. Avait-il prévu cela aussi ? Je ne sais pas. Je ne sais pas non plus si à l'heure actuelle il joue toujours les James Bond au sein de la SGDN mais il ne m'étonnerait qu'à moitié qu'il ait fini par se faire prendre. Le peu de



précaution qu'il prit avec moi, même si plus tard j'en compris la raison, me laissait perplexe. L'erreur dans cet univers est rarement pardonnée.

- C'est bizarre, s'étonna Géraldine dans le train, il me semblait que j'avais une pellicule entamée dans cet appareil.

- C'est le coup classique, bredouillai-je. J'ai connu un journaliste qui avait fait tout un reportage au Vatican sans pellicule dans son appareil ! Quand on connaît les difficultés pour obtenir une invitation...

Ce n'était évidemment pas vrai, mais cela lui permit de mettre cette bizarrerie au compte du bouillonnement qui avait précédé le départ. De toute façon, je n'étais plus à un mensonge près : mon entrevue avec Ben prenait une allure rocambolesque. Elle n'avait duré que six minutes mais son compte rendu lui me prit des heures. Géraldine voulait tout savoir, les hypothèses, les pensées, les vraies et les fausses pistes, le pourquoi du comment et le quand du où... La confiance trop rapide de Ben à notre égard laissait planer un doute quant à son honnêteté et je ne pouvais pas exclure le cas de notre utilisation à des fins différentes de celles qu'il avait exprimées. Finalement, à force d'acharnement, Géraldine était parvenu à me faire avouer que j'avais accepté de remettre un message à John.

- Pourquoi tu ne me dis rien ? C'est quoi ?

- Je préférerais que tu ne le saches pas, au cas où...

- Mais t'es nul ! C'est peut-être dangereux !

Plutôt que de m'opposer à elle - j'étais sûr de perdre - je sortis une de ces boîtes noires qui renferme habituellement les pellicules photos.

- Il m'a dit surtout de ne pas l'ouvrir à cause de la lumière.

Elle haussa les épaules.

- Ça peut être n'importe quoi. Aussi bien elle est vide !

J'agitai la boîte, elle grimaça une moue septique mais n'en demanda pas d'avantage.

Jusqu'à cette première rencontre avec John et notre retour à l'hôtel.

John vivait un minuscule appartement au cinquième et dernier étage d'un vieil immeuble de la rue tortueuse Ostrovni, tout près de Slovanski Ostrov. L'île et la rue de l'île, devais-je en déduire pour mieux m'en souvenir... La succession tarabiscotée des magnifiques façades baroques m'avait laissé envisager des intérieurs vieillots certes, mais spacieux et chargés des saveurs de l'Histoire. L'appartement de John était tout le contraire : les tapisseries jaunies, le plancher branlant dont certaines lattes disparaissaient dans l'entresol, le plafond écaillé marqué d'auréoles pisseuses, auraient pu appartenir à n'importe quel taudis citadin de la planète. Il n'y avait rien là qui puisse nous rappeler que nous étions dans l'une des plus belles villes d'Europe.

- Bon, on règle deux, trois détails et on file... dit-il en rangeant une vaisselle qu'il avait du salir quelques jours plus tôt.

Quelqu'un frappa à la porte. John l'ouvrit avec un air de lassitude dans le regard. Un homme d'une quarantaine d'années à peine grisonnant, vêtu d'une robe de chambre bariolée de signes chinois lui demanda quelque chose. John saisit un filet de pommes de terre posé près de la gazinière et lui tendit en plaisantant un petit moment avec lui.

- C'est Michal, le locataire du dessous, nous précisa-t-il dès que ce dernier referma la porte. On vit en communauté ici, c'est une obligation si on veut pas crever la gueule ouverte. Le proprio a installé un petit bar au sous-sol, on s'y retrouve souvent le soir. On y descendra tout à l'heure pour bouffer, c'est un excellent cuistot, vous verrez. Mais avant, on va s'ouvrir une bonne bouteille de rouge. Un côté du Rhône ça nous rappellera le pays ! Vous n'êtes pas des culs pincés au moins ?

- Non, non, esquissa Géraldine un peu déçu par le personnage.

Ni elle, ni moi n'étions de grands buveurs, nous ne détestions pas le vin loin de là, mais la soirée s'annonçait difficile. Comment deviner que difficile serait un euphémisme ?

- On attend ma femme Sylviana et on y va, lança John en levant le premier verre.

Géraldine sortit alors l'appareil photographique de son sac et le posa sur la table devant lui.

- Je crois que ça vous intéresse ? dit-elle.

- Non.

- Ben nous a recommandé de vous le remettre en mains propres.

- Elles ne sont pas trop crades, ça va.

- Je ne plaisante pas ! s'insurgea-t-elle.

- Qu'est-ce que vous voulez que j'en foute de votre bricole ?

- Vous n'êtes pas au courant ?

- Si.

- Alors ?

- Je m'en fous.

- Ah bon. Je n'y comprends plus rien moi.

- Donnez ! Je vais vous expliquer.

Il saisit l'appareil et d'un coup de poing magistral l'éclata en mille morceaux.

- Voilà, dit-il, mission accomplie.

- Il est dingue ce mec !

Géraldine était furieuse. John la dévisagea avec une légère surprise sur les lèvres. Il ne s'attendait certainement pas à ce qu'elle se mette en colère.

- Vous êtes complètement débile !

- C'est du flan ce truc, y a rien dedans ! Regardez ! Y a rien !

- Mais...

Elle me jeta un coup d'oeil incendiaire.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- La routine, commenta John.

On sentait dans son explication l'urgence d'éviter la propagation de l'incendie.

- Un test ! ajouta-t-il. Un gage de bonne volonté quoi. Rien de plus. C'était pour voir si on pouvait vous faire confiance. On a pu vous suivre, il y avait un petit émetteur, c'est tout.

Ce n'était qu'un début.

Sylviana arriva vers dix heures à l'appartement de la rue Ostrovni. La perfusion de côte du Rhône était terminée : la bouteille était vide, nous étions pleins.

- Bonjour ! chanta-t-elle de son accent de verre.

Elle embrassa Géraldine sur la joue, John sur les lèvres, mais pas moi. Dommage. Elle n'était pas à proprement parlé jolie mais sa bouille de môme des rues posée sur son long corps légèrement désarticulé, lui donnait une allure très malicieuse et forcément désirable. Elle se contenta de me serrer la main en accompagnant son geste d'un "bonsoir monsieur" très... respectueux. Sa grande natte blonde, exosquelette de paille équilibrant la nuque qu'un cou trop fragile semblait abandonner, balaya ses épaules fluettes le temps de tirer une chaise près de la table.

- Vous êtes amis Boris... C'est bien, j'aimais bien Boris... dit-elle avant de s'excuser de si peu parler notre langue.

Ensuite, elle bavarda longuement avec John sans que le moindre mot nous soit compréhensible. Le ton des répliques montrait qu'il s'agissait d'un petit différent entre eux, mais j'étais à mille lieux de penser que nous en étions la cause... Comment savaient-ils en effet que nous ne comprenions pas ? Le colosse vida son verre puis se leva très énergiquement, nous invitant à le suivre au sous-sol.

- La tambouille est prête !

La tambouille.

La cave aménagée en petite taverne était bruyante et déjà terriblement enfumée. A peine entrée Géraldine se fit happer par une main virile sans que j'eusse le temps de réagir. John m'avait saisi le bras

et bloquait chacun de mes mouvements en le tordant davantage vers le haut du dos. Malgré ses cris de colère et ses gesticulations, la jeune femme fut rapidement évacuée vers une pièce annexe dont la porte était dissimulée derrière un épais rideau rouge. J'avais cru naïvement que sa politesse qui nous avait incité à le précéder dans l'entrée était un signe de savoir-vivre...

- Tu te calmes tout seul où on t'attache comme un sauciflard ! gronda-t-il au dessus de mon oreille.

Le "on" était personnalisé par trois autres silhouettes qui aussitôt firent le vide dans la pièce pour ne laisser qu'une chaise au milieu face à un gros projecteur halogène. Le Michal des pommes de terre se trouvait là. Il avait troqué sa robe de chambre contre d'un costume noir étriqué et quelque peu élimé. Le second, plus jeune, portait une salopette bleue délavée et une casquette à carreaux. On aurait dit un cheminot d'avant guerre. Quant au troisième, moins caractéristique sur le plan social, était un mélange un peu bedonnant des deux autres avec un vieux cigare qui fumait comme une locomotive africaine et des lunettes épaisses aux verres carrés.

John me posa sur la chaise et disparut dans la pénombre. L'interrogatoire commença comme un préambule de garde-à-vue :

- Nom, prénom, profession, âge ! lanca Michal en se levant du canapé.

Son un accent de serial killer de série B donnait froid dans le dos. La chance voulut qu'il soit apparemment le seul avec John à parler notre langue, ce qui l'obligeait à traduire par moment mes réponses à ses deux acolytes, me donnant ainsi un peu de répit entre chaque pour reprendre mon souffle et ne pas perdre le résidu de lucidité que me laissait l'alcool. Je tentai un moment de m'insurger contre cette procédure ahurissante mais la perspective d'aller nager avec une pierre dans la Vltava au petit matin me ramena à plus de docilité. J'entendais vaguement dans la pièce voisine des voix de femmes, très orageuses elles aussi, s'acharner sur Géraldine. Il valait mieux ne pas jouer les héros.

Une salve de questions idiotes s'abattit sur moi sans que j'eusse vraiment la possibilité de répondre jusqu'au moment où ils décidèrent de réécrire mon histoire personnelle.

- Vous saviez que "Commun-Commune" était dirigé par le fils du commissaire divisionnaire de la police de Marseille ! lança Michal très calmement. Pourquoi avez-vous accepté cette collaboration ?

- Qu'est-ce que vous racontez ?

- La vérité !

- "Commun-Commune" était une feuille de choux sans grande importance. Il n'y avait pas de directeur. N'importe qui pouvait écrire dedans.

- Et curieusement, dans cette même communauté il y avait la fille d'un député de l'Essonne connu pour sa lutte anti-communiste et la nièce du patron de la cellule anti-communiste de la DST de l'époque !

- Une nièce ! Vous savez où elles sont vos nièces, vous ?

- Vous avez écrit dans un article, je cite : le communisme comme le fascisme, parce qu'ils donnent le pouvoir aux moins lettrés des individus, ne peuvent s'appuyer sur la culture pour triompher et donc à terme sont voués à l'échec !

- Je parlais de l'URSS ! Vous isolez la phrase, là...

- Pensez-vous réellement que les communistes ont besoin d'intellectuels pour triompher ?

- Un minimum, oui.

- Vous haïssez le monde ouvrier, n'est-ce pas ?

- C'est une caricature ou quoi ? Qui vous êtes ? Ça fait quarante ans que Staline est mort !

- Taisez-vous ! Vous êtes un imbécile.

Un peu plus tard...

- En juin 78, vous rencontrez Françoise Dalverny, la femme d'un industriel niçois et vous entrez au journal La Marseillaise...

- Pas du tout. Je suis d'abord entré au journal et ensuite seulement j'ai fait sa connaissance. Elle était responsable de la mise en page... avec d'autres évidemment.

- Précisément. Elle y travaillait. Elle y travaillait pour le compte des renseignements généraux !

- Ben voyons.

- Répondez !

- A quelle question ? Vous ne faites que des hypothèses !

- Quels rapports entreteniez-vous avec Françoise Dalverny ?

- J'étais son amant ! Elle voulait divorcer de son mari pour vivre avec moi. Ça n'a rien d'exceptionnel !

- Et alors ?

- Et alors... rien.

- Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

- Ça ne s'est pas fait, c'est tout...

- Pourquoi ?

- Je n'en sais rien moi, c'est la vie... mon caractère, la lassitude... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? J'ai toujours été contre le mariage.

- Disons qu'elle ne voulait pas compromettre votre ascension, parce que vous étiez plus utile au sein de l'Humanité qu'à la Marseillaise, parce qu'elle avait fait de vous un parfait missile !

- Un missile ?

Se pouvait-il que Françoise ait fait un tel éloge de ma vitalité sexuelle ?

- Répondez à ma question !

- Quelle question ?

- Vous êtes un agent de la DST n'est-ce pas ?

- Oh, la la...

Beaucoup plus tard...

- A Paris, vous fréquentez un certain Pantalacci, Didier Pantalacci, haut fonctionnaire au ministère de l'intérieur... Vous avez dîné plusieurs fois avec lui au cours du mois de novembre dernier.

- C'est l'ami d'un ami...

- Bien sûr. Seulement, une semaine après votre dernière entrevue, le gouvernement renvoie cinq étudiants bulgares soupçonnés d'espionnage industriel alors qu'ils effectuaient des stages de formation imposés par leur institut technologique...

- Je n'ai rien à voir avec ça !

- C'est vous qui le dites. N'est-ce pas vous qui êtes à l'origine de l'enquête sur les activités du STB ?

- C'est... c'est un enchaînement...

- De circonstances... Evidemment. Franchement, vous espérez parvenir à infiltrer notre organisation avec un passé aussi compromettant ?

Il valait peut-être mieux se taire.

- Qui vous envoie ?

- ...

- Qui ? répéta le jeune mécanicien.

Mon mutisme le faisait sortir de ses gonds. Il me lança une vive claque sur la tête et reposa la question. Comme je ne parlais toujours pas, il s'apprêta à renouveler l'opération. Michal lui saisit le bras.

- Vous avez eu un contact à Paris. Qui ? reprit-il plus calmement.

- Personne, je vous dis...

- C'est dans un sac d'engrais que vous allez retourner en France, si vous continuez...

- Vous voulez parler de Ben ?

- Ben comment ?

- Benoît Turenge... Merde, vous le connaissez, non ?

- Du SGDN ?

- Oui.

- Nous connaissons cet agent français ! Quelle était votre mission ?

- Je devais... Il le sait, lui ! glapis-je en levant un bras vers l'ombre de John. Il a massacré l'appareil photo !

- Il était vide, coupa l'intéressé.

- Je n'en savais rien, moi...

- Qu'avez-vous fait du microfilm ? continua Michal.

- Merde !

La fatigue commençait à me gagner, c'était probablement ce qu'ils souhaitaient... Michal continuait scrupuleusement son interrogatoire.

- La nuit du 2 mai 1989, vous quittez votre hôtel de Colmar pour vous rendre près de Fessenheim à la frontière allemande...

- Voilà autre chose...

- Le lendemain, les responsables de la sécurité appréhendent un homme dans l'enceinte de la centrale nucléaire avec deux kilos d'explosifs sur lui. Quelques jours plus tard, on apprend qu'il est un citoyen de la RDA. Vous connaissiez cet homme n'est-ce pas ?

- Non, j'étais là-bas par hasard. J'avais rendez-vous avec un responsable de la CGT !

- Le hasard, le hasard... Vous nous prenez vraiment pour des clowns !

- Un préavis de grève avait été lancé dans toute la France, je devais couvrir les débats pour le journal, c'est la rédaction qui avait choisi Fessenheim, pas moi !

- Evidemment ! Et comme par hasard les membres du GIGN étaient déjà sur place. Nicole Champagne, ça vous dit quelque chose ?

- Qu'est-ce que vous lui voulez ?

- C'est moi qui pose des questions !

- Vous me gonflez !

- Restez assis ! Parlez nous de Nicole Champagne !

- Elle a été ma...

- Son mari, ingénieur chez Thomson, a été accusé en 1995 d'avoir transmis des renseignements à une firme sud coréenne.

- Il a été acquitté !

- Evidemment.

- Nicole et moi, nous avons rompu notre relation à ce moment-là.

- Parce qu'elle n'a pas supporté que vous donniez son mari !

- Elle a voulu l'aider, être à ses côtés, ça se comprend non ?

- En effet.

- La Corée du sud n'est pas communiste que je sache !

- Répondez à ma question, c'est vous qui l'avez fait tomber ?

- Je suis journaliste, un simple journaliste, qu'est-ce que vous me voulez à la fin ?

Le téléphone sonna. Une dizaine de sonneries. Quand j'ouvris les yeux, je reconnus le décor kitch de la chambre d'hôtel au dessus de l'avenue Venceslas. Mon crâne menaçait d'implorer comme un vulgaire écran de télévision. Trop d'images. Je décrochai.

- C'est John ! Ça va, vous avez bien roupillé ?

- Vous faites de l'humour là, je suppose, dis-je furieux.

- C'est fini, terminé, on doit parler affaire maintenant. Rendez-vous à la taverne U Medvidku à la nuit. Regardez dans votre guide. Disons vingt heures.

Vingt heures. Qu'elle heure était-il ? Géraldine ! J'allai frapper à la porte de sa chambre : personne. Une femme d'étage apparut au bout du couloir portant un lourd panier de linge.

- S'il vous plaît mademoiselle, s'il vous plaît, la jeune femme, là, the woman, vous l'avez vue ? Understand ? The young woman with...

Non. J'eus beau décrire sa chevelure de mes mains agitées, elle ne l'avait pas vue. A la réception, le maître d'hôtel tint absolument à me répondre en allemand. La jeune frolen n'était pas rentrée, sa clé n'avait pas quitté le présentoir. Une heure de l'après-midi !

- Un cachet d'aspirine ! Vous n'auriez pas un cachet d'aspirine, s'il vous plaît ?

Au moment où j'allais lâcher le comptoir comme un bateau ivre larguant ses amarres, le maître d'hôtel me retint, en français cette fois-ci, ou à peu près.

- Mezieu ! Vous savez un mot !

- Pardon ?

Il me tendait une enveloppe.

A l'intérieur, Géraldine me suppliait de l'attendre ici, à l'hôtel, "sans jouer les héros". L'inconsciente ! Sylviana, prétendait-elle l'avait invitée chez son frère Milan "pour parler de Boris"...

Merde ! Que faire ? J'étais apparemment libre. Je n'allais pas me jeter une nouvelle fois dans la gueule du monstre. Le mieux semblait d'attendre. Attendre là où la foule me garantirait une certaine protection : le bar. Ce n'était pas une si bonne idée, le bar : après un certain temps, la bière commença à me rincer les neurones. Et la nuit tomba sans que Géraldine ne réapparaisse. La police. Fallait-il prévenir la police ? Non. Demain matin. De toute façon j'avais trop bu pour être crédible. J'étais bon pour un nouvel interrogatoire.

Le lendemain matin, Géraldine n'était toujours pas là. La nuit ayant remis un peu d'ordre dans le grenier de mon crâne, j'appelai le rédacteur en chef du journal communiste Rudé Pravo. Tomàs était un bon vivant, un homme plein d'humour et d'une culture imposante que n'effrayait ni une beuverie dans une arrière salle de syndicat ni un cocktail humanitaire dans le salon d'une résidence princière. Nous nous étions rencontrés à plusieurs reprises à l'occasion des fêtes de l'Huma où il gérait le stand de l'ex-Tchécoslovaquie, je savais que je pouvais compter sur lui. A peine posai-je le pied dans sa salle de rédaction qu'il me prit dans ses bras comme si j'avais été son frère ou son cousin d'occident.

- Ça, mon gars, beugla-t-il, c'est une visite que j'apprécie. Quand on a des problèmes, il ne faut surtout pas rester tout seul dans son coin !

Il m'emporta aussitôt dans une rapide visite des lieux, qui me rappelaient ceux de mes débuts à la Marseillaise.

- Ah, c'est pas Saint-Denis, ici, me lança-t-il pour s'excuser de l'embaras des locaux. Mais c'est le résultat qui compte, pas les moyens... Et dis-moi, comment va ce Martinello ? Et la petite Mathilde ? Toujours aussi pimbêche la petite Mathilde ?

Je n'avais pas le temps de répondre, ses questions fusaient au milieu des explications, des idées nouvelles et des petites phrases qu'il lançait à tel ou tel confrère posé sur notre chemin. Puis comme la visite ne pouvait prendre la journée, il m'entraîna dans son bureau où il me demanda de lui expliquer la situation.

- Tu as bien fait, conclut-il, deux ou trois coups de fil, on va éclaircir ça !

Il composa en effet toute une série de numéros, entrecoupant ses conversations de quelques furtifs commentaires du genre "un ami", "pas de problème", "tout va bien". Quand il raccrocha au bout d'une quarantaine de minutes il m'assura que Géraldine n'était pas en danger et qu'il ne lui arriverait rien. Il n'avait pas pu savoir où elle se trouvait précisément, peut-être ne voulait-il pas me le dire, mais je ne devais pas m'inquiéter, elle était entre de bonnes mains.

- Ils t'ont pris pour une taupe ! se gaussa-t-il, hilare.

Je n'avais guère le coeur à rire. Quelles mains ?

-0 Bon, continua-t-il, on ne va pas se contenter de ça.

En France on appelle cela une tournée des grands ducs. Chez eux, cette soulerie porte le nom d'une lame de scie qui se brise sous l'effort. Bien que, dans l'instant présent, j'eusse préféré qu'on me rende Géraldine, je ne pouvais pas refuser une telle invitation. Question d'image : le savoir-vivre français. Hélas, ses amis dont certains ne

m'étaient pas totalement inconnus étaient aussi nombreux que les puces sur un vieux chien. Aussi agités et assoiffés. La nuit y passa. Sans véritablement maîtriser l'enchaînement des événements, je me comportais à la grande satisfaction de mes amphitryons comme un honorable dipsomane. Je terminai l'expédition ethnologique à l'aube comme un touriste allemand ayant éclusé tous les "Automat" de la vieille ville, sur les seins confortables d'une dévouée jeune femme au visage de poupon et aux rondeurs rassurantes.

Géraldine était effectivement en excellente santé : elle m'attendait dans sa chambre penché sur son miroir, un minuscule pinceau d'eye-liner au bout des doigts.

- Alors, dit-elle d'un ton qui frisait le reproche, il paraît que tu me cherches ? Et quand j'arrive, pffiutt ! personne !

- Tu es rentrée quand ?

- Hier soir. On a eu peur que tu ameutes la police.

- Qui on ?

- Je te signale que j'étais sur le point de tout leur faire débarrer !

- A qui ?

- Eh bé ! A Sylviana, Milan, John ! Et quand tu auras fini de jouer les clochards, tu te saperas parce qu'on est invité tout à l'heure à déjeuner !

Un clochard ! Elle aurait pu au moins me demander où j'avais passé la nuit. Je lui aurais menti de toute façon. Mais quand même...

- Et où tu étais cette nuit ? maugréai-je.

Ils ne l'avaient pas interrogée, elle. Le tumulte que j'avais entendu dans la pièce voisine n'était qu'un simulacre sensé accélérer mes aveux.

- J'ai essayé de leur expliquer, s'excusa-t-elle, mais je n'ai rien pu faire. Ils m'ont fait une piqûre. Je me suis réveillée chez Milan le lendemain matin... Je suis désolée. Ils m'ont assuré qu'ils ne t'avaient pas touché.

- Ouais enfin, façon de parler.

Elle avait passé la journée chez Milan le frère de Sylviana et John les avait rejoints vers midi.

C'est au cours de l'été 89 que Sylviana rencontra John pour la première fois. Elle était venue à Prague rendre une visite amicale à son frère, comme bien souvent pendant les vacances scolaires. Milan, alors jeune espoir talentueux du STB s'affairait sur une situation politique qui commençait à donner de sérieux signes de fièvre, ce qui lui laissait peu de liberté pour s'occuper de sa petite soeur. John, lui, en avait à revendre de la liberté : après avoir quitté Libertone en pleine déconfiture, il jouait les touristes de tavernes en tavernes comme une libellule cherchant la mare idéale. Il était parti à la rencontre de la Perestroïka, disait-il, mais son voyage s'était arrêté là, tel un avion mal préparé contre le mur du son.

L'époque était en pleine révolution, diraient plus tard les analystes. A la fin de l'été 89 elle connut ses premières convulsions. Sylviana et John, gagnés par la même fièvre, le même lyrisme, ne pouvaient pas ne pas se rencontrer. La tension de plus en plus palpable dans les rues avait non seulement favorisé leur rencontre, mais l'avait soudée derrière le rêve commun d'un nouveau monde et le sentiment de vivre un moment unique de la grande Histoire. Au début, leur enthousiasme les avait aveuglés comme l'amour eut pu le faire en d'autres temps. Ils avaient naïvement supposé que la population se rassemblait non pas pour détruire le communisme mais pour en demander plus, pour le rendre plus humain et faire en sorte qu'il ne soit plus cet enfer bureaucratique obsédé par l'Occident. Qu'il prenne son envol enfin. A l'image de Gorbatchev, Dubcek semblait souhaiter cette réforme inspirée non pas du capitalisme mais des erreurs du Marxisme et des déviations du Stalinisme. Sylviana dansait et chantait à l'idée d'un communisme moderne, débarrassé du culte de la personnalité, sans valorisation du travail, sans hiérarchie, libre, fraternel... John ne souhaitait rien d'autre. Cette utopie qui avait pris le parfum de cette jeune étudiante insouciant

et vive le réveillait comme une brise nocturne sur une plage chaude. Milan, le frère, pourtant au coeur des événements, avait beau les informer de la réalité, ils n'entendaient que leurs rêves : La révolution de velours...

Après le "massacre" de l'avenue Narodni le 17 novembre, tout changea brutalement. Une gifle. La population qui se répandit sur la place Venceslas, une longue semaine durant, s'acharna sur un pouvoir communiste qui tout à coup devint le plus absurde et le lamentable des pouvoirs. C'en était bel et bien fini de l'illusion. Le masque tombait et le monstre qui le portait n'était plus qu'un robot informe incapable de la moindre adaptation. Ce même robot qui, trente ans plus tôt, avait lancé les chars soviétiques dans les rues de Prague. Milan avait parlé d'un "coup foireux". Les agents de la CIA étaient parvenus à brouiller les ordres jusqu'à ordonner la charge des forces de police contre les étudiants, donnant ainsi aux manifestants surexcités l'image grotesque d'un pouvoir aux abois contraint à la violence pour sauver les meubles. La rumeur de la mort de Tomàs Smid qui mit véritablement le feu aux poudres était du même ordre. De l'intox. Les journaux attisant le foyer, l'article quatre de la constitution, symbole de l'inertie d'une oligarchie ridicule, sombra, emportant avec lui le navire Tchécoslovaque comme une ancre trop lourde. L'abdication prit l'allure d'un sauve-qui-peut face à un véritable raz de marée. Une lame de fond sur une île trop plate. Le bébé de Marx était emporté avec la boue du bain stalinien. Le velours n'avait servi qu'à étouffer ses cris.

John s'était installé peu après avec Sylviana dans le petit appartement de la rue Ostrovni, et le soir de la Saint Sylvestre en guise d'étrennes, Milan leur avait ouvert le livre de "l'Union". C'est de là que l'histoire commença.



Le téléphone sonna. Géraldine décrocha. Nous nous apprêtions à rejoindre John et Sylviana dans un restaurant des jardins de Petrin.

- Oui... Oui... Oui, oui.

La communication semblait apparemment très positive.

- Il est là... Evidemment... On arrive.

Puis elle me demanda de me presser, John et Sylviana étaient déjà sur place. Petrin... méditai-je, curieux nom pour une rencontre.

- Tu es sûre qu'ils nous veulent tous les deux ? demandai-je encore une fois.

- Si tu étais allé au rendez-vous de John l'autre soir, tu serais moins stressé !

Renseignement pris, le restaurant en question existait bel et bien, il avait plutôt bonne réputation selon le guide de voyage qui lui attribuait deux petites fourchettes sur les quatre possibles. Géraldine sauta dans l'un des "taxis noirs" qui attendait malicieusement au bas de la rue. Je me précipitai sur ses talons.

- Petrinské sady ! fit-elle en tendant quelques billets.

Le restaurant des jardins de Petrin est une merveille pour qui cherche à séduire une compagne désenchantée par la vie urbaine. Je n'avais plus cette ambition, mais j'appréciais. De la terrasse vitrée, nous surplombions comme de l'au-delà, les coupoles de cuivre et les toits rouges orgueilleusement dressés vers le ciel par cette ville choisie par la grande Histoire. Le château royal lançait son luxe à la face des touristes comme une revanche. Les praguois rêvait sans doute d'un matin calme, loin des bruits de bottes et des cris de la Bourse... d'un matin d'amour et

de bière fraîche, comme un chant d'oiseau au milieu de l'hiver. Des mots de Châteaubriand résonnaient dans ma tête plus lourds encore de signification : "A mesure que je grimpais, je découvrais la ville en dessous, les enchaînements de l'histoire, le sort des hommes, la destruction des empires se présentait à ma mémoire en s'identifiant aux souvenirs de ma propre destinée". De quels empires parlait-il ? J'essayais de me remémorer ceux des siècles enfouis, leur force, leur invulnérabilité, et je songeai que le nôtre, l'empire moderne du billet vert, du haut de sa puissance effrayante, n'allait peut-être pas tarder à s'effondrer lui-aussi. "Le spectacle des ruines vivantes..."

Sylviana portait cet espoir au fond du regard. Cet espoir d'une vie meilleure jaillissant des cendres. Cet espoir paradoxal qui fait fleurir la pensée malgré les cadavres de nos échecs. La politique ne l'enflammait pas avec le pragmatisme qui caractérise la pensée masculine et qui donnait à John ce visage grave de chasseur de phoque. Je la sentais plus distante, plus idéaliste, un peu blasée peut-être mais confiante. Et bien qu'elle ne m'apparut pas très séduisante - je préfère les formes plus onduleuses, moins osseuses - je ne pouvais pas rester indifférent à cette sensibilité empreinte d'optimisme qui la rendait si touchante.

- Il n'y a pas d'adhésion, disait John, parlant de l'Union. Tout ce micmac, c'est fini. Chacun fait ce qu'il peut à son niveau, selon ses moyens et sous sa propre responsabilité. C'est une question de conviction. On y croit ou on n'y croit pas. Fini le comité central, le défilés, la propagande, les consignes de vote et tout le merdier ! Aujourd'hui nous sommes en résistance, en guérilla comme dit Castro. Il faut réhabiliter l'idée du communisme, le réinventer. Pour que les générations futures tentent de nouvelles expériences, qu'elles ne se contentent pas de cette pourriture !

Sylviana se taisait. Elle parlait notre langue d'une façon hésitante mais semblait parfaitement la comprendre. Elle se contentait d'observer nos réactions. Mes réactions devrais-je dire parce que

Géraldine ne semblait guère l'intéresser. Ben avait très bien pu se faire entortiller par la fausse simplicité de la situation. Je ne pouvais pas croire, malgré ses affirmations, que John ne me suspectait plus. Mon interrogatoire n'avait pas pu aboutir à un non-lieu. Trop de coïncidences.

L'affaire n'était pas si simple en effet. Il était difficile, au point où nous en étions tous, de savoir qui jouait à quoi et avec qui. Ben était peut-être réellement un agent français qui nous utilisait comme un « missile » ou pour une quelconque diversion. John pouvait être une cible ou alors une bombe à retardement déposée comme Boris derrière les lignes ennemies. D'un autre côté, j'avais pu aussi utiliser Géraldine et Ben pour infiltrer une organisation suspecte qui commençait à peser sur les nouvelles relations internationales... Quoi qu'il en soit, c'était Boris qui tenait lieu de référence et j'avais du mal à l'imaginer au service de la France. Même si, comme le monde, les esprits changent avec le temps.

Lorsqu'il s'était rendu en France en janvier 90, John était retourné à Libertone. Il avait tout de suite compris, sans même rencontrer Géraldine, que Boris refuserait de le suivre.

- Putain, emmène-là avec toi, avait-il proposé. Si t'es accroc emmène-là. On ne sera jamais trop.

Boris avait secoué la tête.

- Tu vois, avait-il répondu, je vais être heureux là avec elle. Le monde n'existe pas ici. On est ailleurs. Tranquilles, loin de tout. Pas de soucis. La nature, le soleil, les rivières... qu'est-ce qu'on irait faire dans ta galère ?

- C'est notre rôle, avait crié John, merde ! C'est le rôle de l'homme de se battre, de faire bouger les choses !

- Pas le mien. J'ai tout ici : le calme, l'amour, le plaisir... Tu crois franchement qu'il y a quelque chose de mieux ailleurs ?

- La question n'est pas ici ou ailleurs, c'est faire ! Faire ou ne pas faire comme disait l'autre !

- Créer son propre bonheur, ce n'est déjà pas si mal.

- Bordel, tu vas pas devenir égoïste comme tous ces vieux beaufs ! s'insurgea John.

- Oui, c'est égoïste. C'est un bonheur égoïste et alors ? Que ceux qui souffrent commencent à se battre, nous les soutiendrons. Dis-leur qu'ils peuvent compter sur nous, que nous les suivrons le moment venu mais dis-leur aussi qu'en aucun cas nous nous battons à leur place. Ils ont rejeté le communisme, après tout, qu'ils se débrouillent ! Moi, je ne me sacrifierai pas pour eux !

- Tu rates le train, Boris, avait conclu John, tu rates le train... C'est l'histoire du XXI<sup>e</sup> siècle qui commence, faut pas laisser passer notre chance.

Il était parti déçu. Il avait rêvé d'avoir Ben et Boris à ses côtés dans cette nouvelle bataille planétaire. Parce qu'il les adorait, qu'il avait confiance en eux au delà de toute divergence, parce qu'il avait aussi besoin de leur bénédiction. Inconsciemment leur adhésion aurait légitimé ses choix, aurait justifié pour son combat. Mais non. Si Ben avait semblé partant pour l'aventure, Boris, lui, préférait la contemplation. John s'était levé comme s'il venait tout à coup de prendre cent ans d'âge puis avait salué son frère de sang.

- Trop cher, avait soufflé Boris, trop cher.

Aujourd'hui, à la lumière de ces souvenirs, il souriait. La vie réserve des surprises. Géraldine, elle, restait pensive. Que se serait-il passé si elle avait été là ? Cet espoir, ce combat auquel on se rattache pour ne pas se dissoudre dans les soucis du quotidien, n'était-ce pas précisément ce qui manquait à son existence ? John, en macho ordinaire, n'avait pas considéré son avis comme quelque chose de déterminant, ignorant qu'elle puisse avoir autant que lui le désir d'intervenir dans la destinée du monde. Pourtant elle n'aurait certainement pas laissé filer une si belle occasion d'exister. Boris et elle seraient partis ensemble. Son

homme serait encore vivant ou peut-être seraient-ils morts ensemble... Ce jour d'avril 90 elle n'avait été pour John qu'un beau visage sur une photographie défraîchie. Boris avait préféré croire en cette étoile qui les unissait plutôt qu'à la réalité d'un monde qu'il sentait pénible et contrariante. Mais on ne fuit pas la communauté humaine comme on abandonne un clochard à son triste sort.

Ce qui avait finalement poussé Boris à le rejoindre, John l'ignorait. Il ne s'était posé aucune question en recevant le message de Ben. Il s'était revu avec ses deux compères espionnant du haut des rochers de Libertone les touristes du camping voisin ou démolissant les ruines d'un vieux village à la recherche du « trésor des pirates » et cela avait suffi à le faire bondir de joie.

- Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous, dit-il en se tournant vers Géraldine, je le regrette, mais on a passé des jours fabuleux ici avec Boris.

- Il est mort, coupa la jeune femme d'un ton saturé de reproche.

- Il n'est pas mort pour rien, je te l'assure, tenta-t-il avant de reprendre le fil de son discours d'une voix bien assurée.

Après la loi sur les "lustrations" en octobre 1991, version tchèque du MacCartisme, refusée en partie par la Slovaquie, ce qui, entre autre, entraîna la sécession, la politique de la république tchèque changea brutalement. L'adversaire économique d'hier devint du jour au lendemain un ami, sinon un grand frère à qui il fallait obéir et dont les conseils étaient désormais des ordres. Pour Vasclav Havel, il ne s'agissait plus de construire une nouvelle société mais de vendre le mieux possible ce qu'il restait de l'ancienne afin d'intégrer le plus tôt possible tant la Communauté européenne que l'OTAN. Seulement pour ceux qui avaient fait vœu d'espionner, de piéger, de voler, de saboter cette Europe occidentale, les anciens du STB, les services secrets tchèques, ce magistral retournement de veste parut une ignominie sans nom. Le devoir

et la dignité leur imposèrent l'insoumission. Et, parce qu'il était aisé de demeurer anonyme, de fuir avec les dossiers sous le bras, il fut facile de se regrouper hors des états, sous les fondements même des anciennes organisations.

L'Union naquit de ce trouble. Comme un pied de nez à l'Histoire. Les parias du communisme avaient leur fierté et ils n'avaient aucunement l'intention de se saborder simplement pour le plaisir des occidentaux. Partout dans l'ex-Europe de l'Est se créèrent des organisations secrètes regroupant en grande majorité les agents des services démantelés, avec en tête, évidemment, le KGB devenu en 93 le ssss. Le message était clair : miner au maximum et par tous les moyens la bonne marche du capitalisme.

En 1991, quand Boris rejoignit le mouvement en Tchécoslovaquie, la construction de l'Union n'en était encore qu'à ses débuts. Les mois qui suivirent son arrivée, il les consacra à une formation théorique instruite par Milan, le frère de Sylviana.

- Les chevaliers de Blanik, précisa John.

- Ils se sont donc réveillés, dis-je en souriant.

- Vous savez cette légende ? demanda Sylviana tout à coup enthousiaste.

Je venais de la lire dans le guide de voyage. Fâcheuse habitude que de m'instruire systématiquement du monde qui m'entoure quand je ne m'y sens pas à l'aise. Fâcheuse, car pour un espion le mot légende n'a pas tout à fait le sens commun. Celle-ci, en tout cas, prétendait que, du temps de la naissance de Prague, une princesse, vaguement sorcière, "la mère Libuse", garante de la patrie tchèque, aurait vu où il n'y avait alors qu'une vaste forêt de hêtre, une grande cité "dont la gloire toucherait les astres"... Et cette femme, qui épousa plus tard un paysan, bénéficiait de la protection de mystérieux chevaliers en armure, endormis au fond d'une grotte du mont Blanik. Au moindre danger pour la Patrie, au moindre de

ses appels au secours, la grotte aurait dû s'ouvrir pour libérer les chevaliers prêts à intervenir. A ce jour, aucun danger n'avait suffisamment menacé la Patrie, pas même l'occupation nazie... Où alors les chevaliers n'entendaient rien du fond de leur tombeau.

- Tout arrive, commenta John en se moquant de lui-même. Ils sont sortis de leur tanière !

En résumant cette légende à Géraldine, j'eus conscience de titiller son admiration. Ce n'était pas désagréable. Mais pour John et Sylviana, par contre, cette connaissance était le signe évident d'un apprentissage méthodique des anecdotes liées à leur ville, le signe que je craignais d'être pris en défaut - ce qui était vrai en soi - donc que j'avais quelque chose à cacher - ce qui était faux.

- Que faisait Boris au Zimbabwe ? demanda Géraldine.

- Le Zimbabwe ? répéta John un peu étonné. Il n'y a jamais mis les pieds.

- Vous mentez.

Le colosse hésita un instant, comme vacillant sur sa base.

- Il était au Mozambique à l'invitation du Frelimo et de Chissano !

- Le Front de libération du Mozambique, traduisis-je.

- C'est un pays communiste ? demanda-t-elle.

- Le Mozambique ? Tendance marxiste, comme le Zimbabwe, l'Angola ou la Zambie.

- Marxisme libéral, corrigeai-je sur le ton de la plaisanterie.

La grande époque des libérations et des indépendances était bel et bien consommée et l'Afrique Australe naviguait aujourd'hui à vue dans le brouillard de ses désillusions. Chute des cours des matières premières, guerre civile, obsolescence de l'industrie... le temps des Kaunda, Nyerere, Machel, et autre Neto, était désormais révolu. Oublié même. Sacrifié à la faveur d'un réalisme économique beaucoup moins audacieux.

- C'est toujours une terre d'expérience ! se consola John qui ne voulait pas admettre mon pessimisme.

Il avait tort. On comptait autant de marxistes en Afrique que de dévots de Krishna sur Mars. Chaque gouvernement réclamait l'intervention d'investisseurs étrangers au prix des pires concessions, y compris en renonçant à ce qu'il avait mis tant de temps à élaborer, comme le partage des terres. Ce genre de prostitution ne fait généralement pas bon ménage avec le socialisme. Soit on partage, soit on exploite, il n'y a guère d'alternative économique. En chercher une, c'est offrir sa raison aux illusions, ses rêves aux piranhas. On peut vivre d'espoirs, certes, mais pas d'espoirs absurdes. Avec l'élection de Mandela à la tête de l'Afrique du Sud, les communistes du monde entier avaient espéré que l'Angola, le Mozambique, la Zambie et le Zimbabwe s'associeraient à la RSA pour construire un empire socialiste digne de la grande révolution d'Octobre. L'effort devait être immense, trop sans doute, le recours aux capitaux étrangers parut bien plus facile en comparaison.

- Quand est-il parti là-bas ? demanda encore Géraldine qui ne se laissait pas éloigner de son objectif.

- Fin octobre, précisa John en souriant. Il aurait dû partir plus tôt mais le Golfe était prioritaire, les yankees ! Avec la guerre qui s'engageait là-bas, on avait du boulot... Les moments de trouble comme ça, c'est souvent favorable aux trafics : argent, arme, information... Et avec les Arabes, il y avait une carte à jouer. L'Occident n'avait pas le vent en poupe, les musulmans aussi commençaient à s'organiser.

Quand on songe aujourd'hui aux événements qui ont marqué le début du XXI<sup>e</sup> siècle, on ne peut écarter le fait qu'il y ait eu des liens très étroits entre l'Union et les mouvements islamistes, probablement par intérêts communs plus que par un réel projet de société. Une association d'ennemis en quelque sorte face à un ennemi commun. Mais en 1996, au

moment de cette rencontre à Prague, nous n'en étions pas encore là et je ne pris pas la peine d'interroger John plus profondément sur ce point.

A la fin du repas, Sylviana sortit une liasse d'enveloppes de son sac à main.

- Je l'aimais bien Boris, dit-elle en tendant le paquet à Géraldine, c'était quelqu'un de bien. Ce sont ses lettres d'Afrique.

Il y eut un moment de silence que la jeune slovaque rompit rapidement.

- Boris m'écrivait à moi, par simplicité. John est surveillé par la police de l'immigration.

Puis elle ajouta, comme pour s'excuser d'avance.

- Rassurez-vous, il n'y avait rien entre nous.

Nous avons décidé de rejoindre notre hôtel à pied dans le dédale des vieilles rues. Prague sommeillait dans une torpeur estivale, nous marchions en silence. Géraldine semblait nerveuse.

- Où t'as passé la nuit ? soupira-t-elle à mon énième bâillement.

- Pouh...

- Bon, il va falloir mettre les choses au point.

Se pouvait-il qu'elle me fit une scène ? J'en étais tout émoustillé. Moi qui croyait bêtement...

- Je vais partir quelques jours, continua-t-elle, je ne pourrai pas te rejoindre. On va faire comme avec Ben pour communiquer entre nous : une boîte aux lettres.

- Et où comptes-tu aller ? hurlai-je décapité.

- Ne t'énerve pas. Milan m'a invitée quelques jours à la campagne.

- Quoi ? Tu es complètement folle !

- Ecoute, c'est le seul moyen. Ils ne nous diront rien de plus, il faut que nous jouions leur jeu, comme si nous entrions dans le mouvement.

J'aurais pu lui expliquer mille fois que Milan avait des raisons plus surnoises de l'inviter mais je savais d'avance que cet avertissement serait vain. Elle m'aurait traité de révolutionnaire vieillissant oubliant l'audace qui l'a mené à la gloire et je n'avais pas le moindre désir de l'entendre ainsi évoquer notre différence d'âge.

- Tu ne vas quand même pas coucher avec lui ! m'offusquai-je le ventre déjà noué par la probable confirmation de mes craintes.

- Vous ne pensez qu'à ça ma parole, rit-elle faussement. Je vais chez lui, pas forcément dans son lit.

Elle ne démentait pas.

Nous convînmes alors d'une adresse dans Novy Svèt, le Nouveau Monde. Le nom évocateur nous plaisait et il avait l'avantage de rassembler dans un quartier calme malgré son attrait touristique et la proximité du château, des petites maisons dont certaines semblaient inhabitées. Le lendemain, je collai nos noms sur la boîte accessible du 2 de la rue Cerninska, tout près de la demeure de Kepler, le physicien. C'était un jeu plus qu'une nécessité car nous aurions pu aisément nous en passer. Cette "BLM" ne servit que deux fois en vérité. La première afin de lui annoncer mon départ pour Paris et la seconde pour nos retrouvailles, après mon retour, quand Géraldine décida de quitter Prague pour l'Afrique australe. Rendez-vous au "cheval" me proposerait-elle.

Elle partit le soir même chez Milan.

Boris Nadov arriva en gare de Rosvadoz le dimanche 20 janvier 1991 à 18 h 33. Ce jour-là les tchécoslovaques offraient au monde occidental leur premier sacrifice : le « mort du Golfe ». Un brave troufion qui s'était maladroitement tiré une rafale en pleine figure en enfilant sa combinaison de survie ! Le néolibéralisme s'installait assez confusément dans le pays, entraînant une économie déstabilisée et déstabilisante faite essentiellement de privatisations et de licenciements. Les entreprises étaient vendues une à une tant aux collectifs ouvriers qu'aux industries étrangères, et les petits commerces étaient rendus à leurs anciens propriétaires d'avant la guerre. De quelle guerre ? Allez savoir...

- C'était le bordel le plus total, résuma John.

Coté STB, après la vraie-fausse réforme de 1990, une bonne poignée d'anciens membres recouvra ses fonctions notamment dans les administrations. Le ministère de l'Intérieur ne pouvait pas grand chose en réalité contre la Maison tchèque. Trop de responsabilités dans les affaires. Certains vieux briscards étoilés se lancèrent dans la politique en créant des partis différents du KSCS, le parti communiste, comme Bartončík et son Parti populaire. Quant au KSCS lui-même, il continuait librement à défendre ses idéaux en se lovant dans le lit d'une gentille force d'opposition. Ce n'était là qu'une façade.

Au mois d'août 90 alors que l'Irak réveillait l'Occident par son audacieux hold-up, un séminaire d'anciens hauts responsables des pays de l'Est se tint en Hongrie sur les bords du lac Balaton dans la petite ville de Siófok. C'est là, pendant près de trois semaines, que furent mises en place les structures de ce qui allait devenir l'Union. Gorbatchev avait

délégué le grand maître du KGB, Oleg Stranskine, qui allait devenir le premier chef de l'organisation. Son rôle fut d'exposer devant nombre des représentants des ex-services secrets, un plan de "restructuration parallèle" de la puissance communiste dans la perspective logique de la disparition du Pacte de Varsovie. Il s'agissait en premier lieu de garder des contacts et surtout une main mise sur les finances occultes des différents pouvoirs. Mais il était aussi question de continuer le combat contre l'impérialisme capitaliste et notamment contre la puissance américaine en développant toutes sortes de micro-structures de résistance et de sabotage. Dans un premier temps, ce sont essentiellement les partis communistes des différents pays du monde, ou du moins certains de leurs membres, qui prirent le relais en créant des unités souterraines de soutien à l'Union. Mais très rapidement d'autres groupuscules révolutionnaires, parfois jugés terroristes par les occidentaux, comme certains groupes islamistes d'Algérie ou du Pakistan, s'associèrent au mouvement.

Après quelques mois, en novembre 1990, le temps nécessaire à la mise en place d'une certaine structure et la diffusion du projet dans le monde souterrain, les principaux responsables se retrouvèrent à Maputo au Mozambique. Aux représentants du pays d'accueil et des ex-pays de l'est, s'ajoutaient ceux de Cuba, de la Libye, de Chine, d'Angola, de Corée du Nord ainsi que ceux de nombreux partis communistes ou affiliés de part le monde. L'Union prit véritablement son envol à ce moment-là. Un bureau exécutif fut élu et la convention adopta un texte constitutif englobant les grandes directives pour le siècle à venir.

Alors que Saddam Hussein, le fou du roi, appelait à l'aide ses "frères arabes" au nom de la Guerre Sainte et que l'ONU bégayait ses résolutions dans le fouillis qui la caractérise, Kadhafi tenta d'accroître la pression en soutenant la thèse d'une lutte armée face au débarquement américain en Arabie : « faire peser la menace d'une troisième guerre mondiale, scandait-il ». Mais l'Union ne disposait pas d'armée et dès le début le choix des moyens de la lutte fut une question épineuse. Les

partisans d'une guerre larvée ponctuée d'actions terroristes semblèrent les plus nombreux mais il ne s'agissait pas seulement de lutter contre l'impérialisme occidental, il fallait aussi proposer une alternative qui ne soit pas uniquement fondée sur la force militaire. Le rassemblement de tous les utopistes du monde demandait plus de finesse, plus d'intelligence, plus de malice. La décision fut donc prise d'oublier ce siècle, ses méthodes et ses armes, et d'utiliser secrètement les compétences de tous, à tous les niveaux que ce soit, en fixant un point de convergence suffisamment loin dans le futur pour donner le temps aux utopies de se construire. Un combat multiple ne laissant que peu de prise à l'ennemi et capable de frapper ensemble à un moment donné sur un grand nombre de fronts.

Des cellules de l'Union se développèrent rapidement dans tous les pays du monde, souvent sans aucune trace visible en surface, regroupant souvent d'anciens agents secrets ou de membres des Partis Communistes, mais aussi tous ceux qui, comme John, Ben et Boris, les rejoignirent plus tard, simplement par conviction, idéal ou parce que la vie devenait trop fade. On y trouvait pêle-mêle des activistes d'extrême gauche prêt à tout dynamiter, des saboteurs de tout poil infiltrant les sociétés occidentales, des fanatiques de telle ou telle pensée divergente ou même religieuse mais ce n'est que bien plus tard que furent associés, enrôlés plutôt, les groupuscules islamistes. L'idée alors avait été d'utiliser leur force de nuisance sans pour autant reprendre leurs idéaux. C'est peut-être, je l'appris plus tard, de ce jeu de dupe qu'est venue l'erreur entraînant le démantèlement du mouvement mais, après tout, rien ne prouve aujourd'hui qu'il n'a pas simplement changer ses moyens de lutte et que son apparente disparition n'est pas une nouvelle stratégie d'adaptation.

Dès 1991, plusieurs grands objectifs avaient été fixés par le bureau exécutif de l'organisation : la fin de l'Apartheid en Afrique du

Sud, l'union des pays d'Afrique australe, la reconquête du pouvoir dans les ex-pays de l'Est, le développement économique de la Chine et la conquête de l'Amérique Latine... mais l'essentiel n'était pas là. Il s'agissait en fin de compte de déstabiliser l'économie occidentale par un contre système utilisant les mêmes arguments que le capitalisme lui-même. "Libérer les peuples de la pensée unique" répétait Milan. Selon l'axiome que l'Homme réagit proportionnellement à l'obstacle qui lui fait face, du chaos devait jaillir la lumière. Le disfonctionnement et le désordre engendreraient l'innovation et l'audace. La solution de la misère naît de la misère. Aucun homme qui mange à sa faim ne tentera jamais une expérience qui risque de l'amener à la famine. Celui qui ne possède rien par contre...

- Les grands penseurs et futurologues de la social-démocratie avaient beau annoncer une politique meilleure, avait prédit Milan, un socialisme libéral associant richesse et assistance, plaisir et travail, amour et fraternité, personne ne les écouterait. Nous entrions dans l'ère de la politique quantique : le flou, l'incertitude de l'acquis et la désacralisation des pouvoirs.. Tout ça donnerait aux peuples la conscience des choix. Personne bientôt n'imposera aux citoyens l'austérité sous prétexte de balance monétaire défavorable ou de réduction des déficits. Sans dieu ni maître chantaient les anarchistes. Nous proposons des milliards de dieux et des milliards de maîtres ! Nous ne sommes que l'embryon du monde.

Voilà ce qu'était l'Union. Voilà en tout cas ce que Géraldine me rapporta de ses deux longues semaines "à la campagne" avant que la boîte aux lettres du numéro 2 de la rue Cerninska ne la ramène à moi.

J'avais "profité" de cette absence pour retourner quelques jours à Paris afin de remettre un peu d'ordre dans certaines affaires privées restées en plan et prévenir Martinello d'un éventuel congé sabbatique pour la fin de l'été. Je ne savais pas si Géraldine me demanderait de l'accompagner en Afrique, mais je voulais être prêt le moment venu. Je

ne connaissais pas encore Milan mais le physique de sa sœur me laissait supposer le pire : j'imaginai un long jeune homme svelte et souple, au visage pur et au regard romantique... Irrésistible quoi ! Pour l'avoir rencontré par la suite, forcément devrais-je préciser, je peux confirmer qu'il était ce genre d'individu. Je ne me trompai que sur la couleur de ses yeux et de ses cheveux : marron et bruns au lieu des bleus et blonds de sa sœur. Sa voix même était séduisante : une voix douce légèrement moqueuse qui aurait fait fureur sur les ondes de n'importe quelle radio. Il ne devait rien connaître de ceux de mon espèce, obligés sans cesse d'accomplir des prouesses pour attirer l'attention de leurs congénères, de concevoir des plans tarabiscotés pour capter le moindre regard condescendant de leur voisine ou de leur collègue de bureau. Sa propre sœur Sylviana s'agenouillait devant lui prête à tous les incestes. Inutile de dire qu'aux premiers qualificatifs de Géraldine, cet homme me parut insupportable et désespérément crétin. Pourtant il ne semblait guère profiter de cet indéniable avantage que lui avait légué sa généalogie, car il s'écoula plus d'une semaine avant que Géraldine ne le rejoigne dans son lit. Et il ne parut jamais s'en émouvoir. Triste sire. Sans doute était-ce une conséquence naturelle de cette facilité que de chercher ailleurs une bataille plus difficile à mener. Pour quelqu'un comme moi qui ai toujours rêvé de jongler avec de multiples maîtresses sans jamais parvenir à dépasser le nombre prescrit par notre civilisation, son attitude était navrante. Mais bon, là n'était pas le débat. Il s'agissait de l'Union, de Boris... et Géraldine s'impatiait.

*"RDV au cheval, 10 h, samedi"*

C'était le mot qui m'attendait à mon retour de Paris dans la boîte aux lettres du « nouveau monde ». Le cheval ? Ce devait être celui de Vanceslas dont on distinguait la silhouette en haut du cours Truc depuis

les fenêtres de l'hôtel. Je me plaçai un peu plus haut sur le perron du Museum National afin de déceler un éventuel coup tordu de John. L'aventure de la rue Ostrovni m'avait quelque peu refroidi et je ne souhaitais pas particulièrement jouer à nouveau le rôle du con du dîner du même nom. Les deux femmes attendaient un peu plus bas à demi cachées par un groupe de touristes allemands. Géraldine regarda sa montre avec un certain agacement tandis que Sylviana restait tranquillement plongée dans le Metropolitan. Dix heures dix, il était temps d'intervenir.

- Seul avec deux jolies femmes, je suis gâté, dis-je, accompagnant ces mots de mon meilleur sourire.

- Oui, mais c'est impoli de les faire attendre ! enchaîna Géraldine exagérant le ton du reproche. Et en plus tu m'abandonnes en plein pays étranger ! Toute seule !

- Ah, c'est bon de se sentir utile.

Nous nous embrassâmes comme des vieux cousins sous le regard mi-admiratif mi-interrogatif de Sylviana que notre lien semblait laisser perplexe. J'en profitai pour l'embrasser, elle aussi, l'occasion était trop belle. Il était trop tôt pour s'engouffrer dans un restaurant, Sylviana proposa d'aller prendre un café dans l'un de ses petits endroits préférés, une cour cachée attenante au bar du musée de l'horloge. C'est dans ce petit écrin de tranquillité que Géraldine me raconta ses « vacances » chez Milan.

Ce-dernier était ce qu'on appelle un "officier traitant" dans le milieu de l'espionnage, avec toute une "agentura" autour de lui, un réseau. Après son limogeage officiel du STB en janvier 92, il consacra l'essentiel de son temps et de son énergie à la construction de l'Union. Dès qu'il eut quelques cartes en mains, il demanda son rattachement au nouveau centre des opérations en Afrique australe. Sylviana et John avaient intégré le mouvement presque aussitôt avec notamment la charge



de recruter de nouveaux agents français. Le voyage de John, début 90, devait notamment lui permettre de rencontrer certains anciens collaborateurs du STB, jugés comme fiables, et de mettre en place avec eux de nouveaux moyens de communication. L'ancien réseau désormais connu des services secrets occidentaux fut rapidement abandonné et reconverti dans des relations plus normalisées.

En janvier 91, quand Boris débarqua en Tchécoslovaquie, Milan revenait de son deuxième voyage au Zimbabwe. L'ancienne Salisbury avait été préféré à Maputo pour le siège de l'Union à cause de ses infrastructures plus modernes et de la cote relativement bonne du Zimbabwe dans les mentalités anglo-saxonnes. Robert Mugabe n'était pas encore le dictateur rejeté par tous que l'on connaîtra plus tard et le Mozambique, miné par la Renamo et handicapé par sa langue officielle, le portugais, ne présentait pas les avantages de son voisin anglophone. Le président Mugabe parvenait en outre à maintenir une politique stable, suffisamment socialiste pour accueillir le centre de l'Organisation sous une façade bancaire, et suffisamment pragmatique pour ne pas chasser ni ennuyer les propriétaires blancs, gage d'un soutien économique des pays occidentaux, notamment de l'Angleterre, donc d'une moindre vigilance.

L'installation de la Résidence en Afrique Australe semblait le compromis le plus acceptable pour les fondateurs de l'Union. Mais le Zimbabwe, malgré un modernisme raisonnable compte tenu de son industrie essentiellement minière, souffrait d'un profond manque de technologies de pointe. Tout devait être importé. Les techniciens comme Boris, même sans grande expérience professionnelle, étaient très recherchés. John n'eut aucun mal à l'intégrer au cercle gravitationnel de Milan.

Malgré tout, si Ben représentait la taupe idéale, il n'en allait pas de même pour Boris, sous le coup d'une inculpation dans son propre pays. Certes Milan ne montra que peu de suspicion à son égard mais, pour ses supérieurs, la DGSE avait très bien pu le faire chanter. La prison

ou les services spéciaux. En plein balbutiement l'Organisation présentait une grande fragilité, tout le monde était sur la défensive. D'autant que la dissolution générale des services secrets du Pacte de Varsovie n'avait ému personne à l'Ouest : la CIA comme son équivalente française n'étaient pas dupes. La confusion avait même plutôt compliqué les choses. Il y avait d'un côté les anciens repentis, les émissaires démasquées et réutilisées à contre sens, et de l'autre les purs et durs comme Milan qui continuaient la lutte contre l'Ouest. Il était difficile pour tous les services occidentaux de faire le tri. Le monde souterrain ressemblait alors plus à une fourmilière qu'à un réseau métropolitain, et au milieu de cette agitation, un agent français, John, dont on ne connaissait pas grand chose, recrutait un déserteur, Boris, dont on ne connaissait rien. Qui travaillait pour qui ? Difficile de répondre.

- Pendant deux mois ça a été un vrai cauchemar, expliqua Sylviana. Ils les ont interrogés sous toutes les coutures. Ils ont vérifié leur passé jour après jour, en envoyant même un enquêteur à Libertone. Heureusement, dès l'année suivante Ben nous a fait parvenir des documents assez intéressants tant sur les ambitions à l'Est de certaines entreprises françaises que sur les projets militaires de l'Union européenne. Ça a mis progressivement fin à tous les soupçons.

La création d'un mouvement international de lutte contre l'impérialisme occidental nécessitait en effet quelques précautions et, comme le prétendait Milan, même si ces interrogatoires avaient quelque chose d'archaïque, c'était le seul outil dont ils disposaient afin de réduire les infiltrations. Finalement, sur ses injonctions pressantes et celles de sa sœur en qui ils avaient entièrement confiance, les responsables tchèques avaient fini par cautionner la présence de Boris au centre de communication de Harare. Les dés étaient jetés.

La bière de la taverne U Medviku, le siège spirituel des nouveaux chevaliers de Blanik, avait coulé à flot pour fêter l'événement mais l'amant déboulonné de Géraldine ne fut réellement intégré à l'organisation qu'à la suite de sa formation. Monter un réseau de communication, contacter un agent, pirater une source, mettre en place une filature, y échapper, protéger une navette... tout cela s'apprend comme les mathématiques ou la menuiserie.

Ils avaient finalement pris l'avion pour San'a' au Yémen le lendemain de l'attentat contre les forces américaines stationnées en Arabie Saoudite, soit le 21 octobre 1991. Boris venait de fêter ses vingt-quatre ans.

Boris et Milan avaient donc fait escale à San'a', officiellement pour assurer la livraison au Yémen de radars aériens partis un mois plus tôt des usines d'Ostrava, en Tchécoslovaquie. Mais la mission dans son ensemble était plus vaste : la veille, un camion kamikaze explosait à Ryad, tout près du QG des forces U.S. La presse parla à l'époque de mercenaires afghans à la solde de Saddam Hussein... Les manipulateurs se marraient, toutes dents dehors. Le leader arabe n'était qu'une pièce sur l'échiquier. Le fou certainement. En face des américains, les blancs, on trouvait déjà ceux qui allaient créer l'Union, les russes notamment, les noirs. Sous couvert du CENTCOM basé à Ryad, la CIA avait remporté la première manche : la bataille du Golfe. Pas celle dont se sont gorgés nos médias mais la vraie : celle qui devait permettre aux américains de s'approprier la véritable monnaie du XXIème siècle, le pétrole. Car comme Milan le confirma à Géraldine, il s'agissait bien pour Georges Bush et ses sorciers de trouver un prétexte à un débarquement massif de leurs troupes sur cette zone en vue de la pénurie annoncée. En favorisant la précipitation de Saddam Hussein sur le Koweït, la CIA répondait non seulement à ce souhait, mais elle prenait de court les fondateurs de l'Union, en gardant une bonne longueur d'avance. La réaction de l'Union fut d'ailleurs à l'image de celle du reste du monde : discrète. Doux euphémisme. Les prises de décisions étaient encore trop confuses pour que l'Union se lance dans une première bataille mondiale avec une petite chance de succès. L'organisation naissante préféra esquiver le coup, prendre un chemin de repli plus prometteur, plus souterrain. Gorbatchev et Deng Xiaoping se contentèrent d'un mécontentement de façade assorti

d'un minimum de compensations financière et diplomatique de la part des USA.

L'attentat du 21 octobre fut néanmoins le premier acte significatif de l'Union sur la scène internationale : le camion "afghan" avait effectivement semé la panique dans le camp yankee mais cette dernière fut trop brève pour laisser le temps aux hommes du colonel Mikaïlev de repérer le centre informatique du CENTCOM. Un centre qui regorgeait d'informations sur tous les réseaux d'influences et qui contenait les fameux codes HTDR qui donnent accès aux mémoires les plus secrètes des forces occidentales. Un centre qui était le cerveau de la CIA au Moyen-Orient mais qui fatalement restait fantôme. Mikaïlev et ses tadjiks retenteraient l'opération en novembre 1995 et cette fois ils réussiraient. En partie du moins.

Milan et Boris, toujours selon le récit de Géraldine, n'avaient eu aucune responsabilité dans l'épisode du camion-kamikaze. Ils avaient en charge, si l'opération avait réussi, de transmettre au centre naissant de Harare les données éventuellement recueillies par Mikaïlev. Mais parallèlement à cette principale mission, ils devaient profiter de la livraison des radars aux yéménites pour récupérer en échange une cargaison d'ordinateurs et de matériel de télécommunication américains. Le Yémen avait en effet âprement négocié son abstention lors des votes des résolutions du conseil de sécurité de l'ONU, évitant ainsi un veto catastrophique pour les ambitions américaines, en récupérant au passage pas mal d'argent et quelques lots de matériel informatique. L'Union, grâce à ses antennes dans les ministères des pays de l'Est avait pu proposer en contrepartie d'une part du butin ce stock de radars ultrasophistiqués parmi les plus performants de la planète. Le tout avait transité sur un cargo ukrainien, le Tirania, entre Odessa et le port de Beira, au sud du Mozambique. Là, le fameux train du corridor que la Renamo anti-communiste avait fini par abandonner au pouvoir légal les

avait ensuite transporté jusqu'à la capitale zimbabwéenne où se construisait le Centre de l'Union.

- En quoi ces ordinateurs vous intéressaient ? avait demandé Géraldine. Ce n'était pas problématique, même en 1990, pour les pays de l'Est de fabriquer des ordinateurs !

- Les appareils américains sont différents, avait confié Milan, ils sont bourrés de modules espions. Même ceux que tu achètes dans le commerce. Tous intègrent dans leur mémoire centrale des programmes de copie automatique. Des programmes qui permettent, par un simple modem, parfois en liaison directe avec un satellite, de transmettre n'importe quelle donnée n'importe où sur la planète. Certains sont même dotés de modules GPS qui donnent à tout moment leur position géographique. Nous savions que ceux destinés au Yémen seraient particulièrement chargés : les américains pensaient qu'ils seraient dispatchés dans tout le Moyen-Orient, ils en avaient fait de véritables chevaux de Troie. En les décortiquant, nous avons pu mettre à nu la plupart des processus d'espionnage et évidemment les utiliser pour transmettre de fausses informations, notamment pour isoler notre QG à Harare. C'est Boris qui s'est chargé de ça, avec d'autres informaticiens évidemment...

- Et pourquoi Harare justement ? enchaîna Géraldine. Pourquoi le Zimbabwe ?

- Pour son isolement sur la scène internationale précisément. Personne hormis les anglais ne connaît le Zimbabwe, personne ne se soucie de savoir où il se trouve ni de savoir ce qu'il s'y passe... Et puis, stratégiquement, c'était une zone géographique intéressante, en plein développement, avec une volonté d'aborder le monde différemment...

- C'est pas un peu une dictature, le Zimbabwe ?

- Pas tout à fait. C'est vrai Robert Mugabe en fait un peu trop. On a peut-être contribué à lui faire prendre la grosse tête, mais ça nous

arrange : le pays est stable, pas de changement politique à l'horizon, pas d'infiltration de sociétés occidentales...

Pourtant, en cette dernière décennie du siècle, la politique de Afrique australe présentait les mêmes balancements qu'un funambule perché sur son câble au dessus du vide. Malgré l'arrivée au pouvoir de Mandela, malgré les déclarations de Joachim Chissano et de Robert Mugabe mettant fin à la référence marxiste dans l'avenir de leurs pays respectifs, malgré les accords de Rome, la Renamo et les Verkrampes néo-nazis continuaient une guérilla larvée et immensément destructrice. Si la fin de la guerre d'Angola donnait quelque espoir aux pacifistes, les événements du Rwanda et l'état désastreux du Zaïre, tout proche, laissait envisager les pires catastrophes. Le Mozambique, lui-même, ne se traînait-il pas désespérément au dernier rang économique mondial ? L'Union prit très tôt conscience qu'une contribution rapide à la croissance économique de cette région du monde éviterait le retour annoncé des régimes de féodalité tribale et leur inévitable soumission aux puissances occidentales. Le Zimbabwe, lui-même, avec ses deux ethnies rivales, les shonas et les ndebeles, n'était pas à l'abri d'un tel désastre. Il fallait faire vite.

Les membres de l'Union avaient été accueillis au Zimbabwe en tant que « conseillers et coopérants politiques ». Le gouvernement de Robert Mugabe avait mis à leur disposition un grand bâtiment blanc situé en plein centre ville près du célèbre échiquier de First Street. Il portait l'enseigne de la National Corporative Bank, l'ex-Rhodesian Hotel réquisitionné après que son propriétaire, un certain Edward Kingsley, l'abandonne, préférant rejoindre la Perfide Albion plutôt que de se soumettre aux exigences des ses anciens esclaves. Ils avaient été nombreux, dans les années 80, à la suite de la victoire surprise des révolutionnaires shonas, à fuir cette Rhodésie moribonde. Beaucoup

avaient parié, à tord, sur l'évêque Murozewa, "le compromis le plus acceptable entre blancs et noirs". On n'avait pas misé un cent sur ces néo-marxistes mal dégrossis! Margaret Thatcher avait dû se démener pour sauver les meubles. Sa malignité lui avait néanmoins permis d'imposer aux nouveaux vainqueurs les accords de Lancaster House qui prévoyaient de laisser leurs terres aux blancs pendant dix années encore. Mais la belle époque était bel et bien révolue, l'âge d'or des colons britanniques et occidentaux disparaissait sous la lame de cette satanée démocratie. Ils n'avaient d'autre choix que de partager l'Afrique comme ils avaient du partager les plages de la côte d'Azur, en France, après 1936... Restait le Malawi qui leur tendait les bras au cas où ils ne supporteraient plus le climat de Londres. Un simple pis-aller.

L'Union avait également hérité sous couvert d'une annexe du ministère des affaires étrangères d'un manoir situé en pleine campagne au nord de la défunte Salisbury. Ce petit château médiéval parachuté de je ne sais quelle province écossaise près d'un étang artificiel entre une vaste étendue de prairies verdoyantes et un amas de blocs de granite arrondis par le vent, avait en son temps accueilli un élevage renommé de crocodiles. Curieuse métaphore. Il recelait aujourd'hui le véritable cœur de l'Organisation. Le cerveau devrai-je dire. Car si la Résidence était reliée au reste du monde via les réseaux informatiques et les satellites, le Manoir, lui, était totalement isolé. Donc impénétrable. Mieux : les événements du 20 mars qui avaient coûté la vie à Boris, montrait que la CIA ne l'avait pas encore précisément localisé. Pourtant c'était bien là que se concentraient toutes les données nécessaires à la bonne coordination des opérations de l'Union. Tous les projets, de reconquête ou de sabotage, naissaient entre ces murs gris, rongés par le lierre et usés par le temps. Mais pour autant, le Manoir demeurait un centre de renseignements sans aucun pouvoir décisionnel. Les décisions dans leurs phases ultimes étaient prises quelque part entre Moscou, la Havane, Pékin et Pyongyang. Entre maîtres. Le Manoir était essentiellement

occupé par des techniciens comme Milan ou Boris dont la mission première était de centraliser l'information. Disons que celui-ci se comportait comme une tour de contrôle alors que la Résidence, elle, semblait plutôt une base de missiles.

Je mis longtemps avant de pouvoir synthétiser les informations que Géraldine récoltait entre deux plaisirs à peine coupables. Quelles qu'aient été ses faiblesses sentimentales, Milan n'allait pas étaler froidement devant sa nouvelle conquête les structures de l'Union comme je le fais ici. Non, un jour il s'agissait du Golfe, le lendemain du Yémen, une semaine plus tard du Zimbabwe et la semaine suivante d'autre chose encore, un détail, un nom... tout cela dans une confusion telle que Géraldine elle-même s'y perdait. Je crois d'ailleurs que sans notre voyage au Zimbabwe, malgré les souffrances et l'amertume que j'en ai gardé, ni Géraldine ni moi n'aurions pu remettre les pièces du puzzle à leur place. Ce qu'espérait Milan, outre de poser ses mains sur les hanches nues de la jeune femme, c'était de me pousser par son intermédiaire à plus d'audace, à prendre des initiatives qui auraient permis de dévoiler sans incertitude mon véritable jeu. Il ne croyait pas en mon innocence. L'a-t-il seulement crue un jour ? Même à la fin de cette histoire, je pense qu'il gardait à l'esprit ce doute qui l'empêchait de me faire totalement confiance. Quant à Géraldine, elle était totalement séduite. Elle ne parvenait plus à jouer aucun jeu. La vie de son nouvel amant se mélangeait peu à peu à celle de Boris. Il ne faisait plus qu'un. Je sentais que tout cela l'envoûtait au point d'en changer la racine même de son caractère. Elle se laissait glisser vers une soumission acceptée, dans une sorte de vie virtuelle, comme si la sienne n'avait plus aucun sens. Pour la première fois, je ressentis le poids de la lassitude sur mes paupières. Je n'avais pas envie d'assister à cette transformation. Voir disparaître ainsi ma Géraldine, cette femme à la fois rebelle et joueuse qui avait résisté à toute mes tentatives de séduction et qui finalement était pour moi comme une petite sœur que l'on aime

titiller de temps à autre, me nouait le ventre... J'aurais du rentrer en France à ce moment-là.

Je décidai de quitter la chambre 114 de l'Hôtel Europa, devenu beaucoup moins romantique en l'absence de Géraldine, et de m'installer ailleurs, moins cher, dans un de ces "botels", ces vieux paquebots impotents qui gisent sur la Vltava au large du centre ville.

Elle m'appelait chaque jour d'une cabine téléphonique et je la rejoignais ensuite quelque part dans l'un ou l'autre « Automat » de la ville. En cette première quinzaine du mois d'août, une chaleur terrible dilatait les pavés des rues de Prague. Ces sortes de bistrotts populaires où la bière coule à flot pour quelques couronnes étaient bondés, ils nous garantissaient sinon un total anonymat, au moins d'échapper à une éventuelle déshydratation. D'autant que Géraldine pouvait aussi profiter des pâtisseries qui bien souvent jouxtent les pompes à bière et qui permettent d'ordinaire aux autochtones d'éponger un peu les éventuels abus. Je notais alors en toute quiétude sur un carnet Moleskine les informations qu'elle me rapportait. Pour plus de sécurité et pour avoir nous aussi l'impression de participer au grand jeu, nous avions donné des numéros à nos points de rencontre et des lettres aux cabines téléphoniques si bien que nous ne prononcions jamais aucun nom au téléphone. Chose qui devait terriblement agacer ceux qui éventuellement nous écoutaient.

- On retourne au 27 ?
- Non, plutôt le 12, on aura de l'air.
- Le 24, ou le 23, dans ce cas.
- Le 24 alors, on n'y est jamais allé !

Et puis si elle disait lors de la conversation "Rassure-toi, tout va bien" c'était le signe qu'elle était en danger. Je ne sais pas ce que j'aurais fait le cas échéant, mais je devais intervenir...

Dès son arrivée à Harare, Boris fut affecté à la maintenance de l'infrastructure informatique du Manoir. Il s'intégra sans le moindre problème à l'équipe existante et, toujours selon Milan, s'attacha particulièrement à la formation des africains que le gouvernement détachait sur le site en guise de compensation pour la mise à disposition des bâtiments.

Très souvent d'ailleurs, son travail le menait dans les locaux présidentiels de Harare où nombre de problèmes ne manquait pas de surgir à cause notamment de la vétusté des circuits électriques dont les termites semblaient se régaler. Le 20 mars dernier, il s'y trouvait encore lorsque les rebelles lancèrent leur assaut suicide. Je l'appris plus tard, en posant les pieds sur la "terre promise", ce groupe d'intégristes ndebeles, selon la version officielle, n'était en réalité que de pauvres bougres manipulés par les réactionnaires blancs, eux-même infiltrés par la CIA. Les rivalités tribales entre ndebeles et shonas avaient bon dos.

Le 10 août au matin, alors que rien ne distinguait ce jour d'un autre, sinon que le temps tournait à l'orage, Géraldine fit irruption sur mon navire comme un pirate solitaire piqué par un scorpion.

- Nous partons demain pour Harare !
- Quoi ?
- Nous partons demain ! Je veux voir où il est mort, où il est enterré, tout quoi.
- Mais... la rentrée est dans moins de quinze jours maintenant, rétorquai-je à mille lieues de ses préoccupations.
- Tu peux rester là si tu veux.

Elle avait parlé avec le ton d'un enfant heureux de se savoir aimé, trop confiant tout à coup. Je n'avais aucunement l'intention de la laisser filer seule.

- Evidemment que je t'accompagne mais à mon avis on va vers des jours difficiles. Ca n'a pas l'air d'être des enfants de cœur, ces gens-là.

Elle se mit à rire, un peu moqueuse mais avec tellement de gaieté que je ne pus m'empêcher de la suivre dans cette dérision. Puis elle se jeta à mon cou pour m'embrasser comme j'aurais tant aimé qu'elle le fît plus souvent.

Je ne comprenais pas très bien pourquoi cette annonce de départ me gênait alors que j'avais autant que Géraldine l'envie de voir sur place la Résidence et le Manoir. N'était-ce pas le seul moyen de vérifier les affirmations de Milan et de se faire une opinion grandeur nature des réalités de l'Union ? Sans doute, pensais-je, que loin de l'Europe, près de celui qu'elle avait aimé et dont son cerveau peu à peu grandissait l'image, Géraldine me serait plus étrangère encore. Définitivement étrangère. Je cherchais inconsciemment à repousser le plus possible ce moment où, libre enfin de son passé, elle s'envolerait de ses propres ailes me laissant comme un con, agenouillé sur les oeufs de mes espoirs.

- Merci, me susurra-t-elle au creux de l'oreille.

- C'est naturel... esquissai-je.

J'avais espéré un moment que la vie réelle de Boris serait suffisamment banale et pitoyable pour la détacher de ses illusions et attendre ce regard qu'elle me portait parfois. J'aurais voulu que ce type soit devenu un dangereux mercenaire, un vrai massacreur de bonne gens, méprisant la vie autant que le bonheur ! Je serais alors apparu comme une valeur sûre, un bon parti... Quelqu'un de possible. J'avais espéré qu'elle ne s'enfuirait plus vers cette pénitence ridicule dans le couvent de ses souvenirs, qu'elle me rejoindrait à la fin des fins dans la petite bouilloire de la vie parisienne, avec le sentiment d'avoir donné à l'aventure son dû d'émotion... Mais il était clair désormais que l'affaire avait pris trop d'ampleur, quelle nous dépassait. A trop compter sur l'avenir, j'avais sans doute gâché trop d'instant présents et cette sensation d'échec, de ratage du coche, sans retour possible, me rendait désagréable, presque qu'aigri, alors qu'elle n'avait jamais semblé si amoureuse de moi.

Que ferait-elle devant la pierre tombale de son Boris ? songeai-je, alors qu'elle réévaluait consciencieusement ses affaires « oubliées » dans ma chambre. La mort de son héros trahi ne réveillerait-elle pas les cicatrices douloureuse de ces années passées ? Le remord serait-il tel que plus aucune promesse d'amour ne la réhabiliterait ? Le monde entier pourrait bien lui pardonner son inconduite d'une banalité déconcertante que seule peut-être les religions archaïques qualifiaient encore de délit, que lui resterait-il si elle-même refusait de s'absoudre ?

- Boris non plus, souffla-t-elle devinant comme souvent ce que mon amour m'interdisait de dire, lui non plus ne m'a rien pardonné. Parce qu'il était entier, lui. Parce qu'il ne meublait pas sa vie comme nous tous de compromis et de renoncements. Sa vie, il la voulait aussi pure que possible. Pas de mesquinerie, pas de mensonge, pas d'arrière pensée... Il disait souvent qu'il valait mieux ne rien faire que de faire des choses débiles. Je l'ai trompé, c'était une chose débile. Mais il ne m'a pas punie comme ça, par convention, parce que ce que j'ai fait ce soir-là était mal. Non ! C'était une simple coucherie. S'il m'a punie c'est à cause de ma bassesse, ma petitesse, mon manque de fierté, de dignité, parce que je n'ai pas osé être moi-même, que je me suis cachée comme une vulgaire femelle qui trompe son mari, parce que pour une minute de plaisir j'ai pris le risque de gâcher toute une existence... Voilà pourquoi il ne m'a pas pardonnée !

- Moi je crois qu'il t'a pardonnée, mais trop tard... Les choses se sont enchaînées trop vite.

- Rien ne m'empêchait aller chez Frédéric ce soir-là or je n'y suis pas allée. Au risque précisément qu'il nous découvre. Un risque stupide et inutile que je n'ai même pas eu l'intelligence de prévoir. J'ai été nulle... J'ai été nulle ce soir-là, plus nulle que la pire des nulles ! C'est pas le fait que je le trompe. Tout homme qui abandonne sa compagne pendant des mois entiers se doute bien qu'elle finira par le tromper un jour ou l'autre... Ce qu'il demande c'est qu'elle ne fasse pas dormir cet amant dans son lit,

manger dans son assiette, utiliser ses chemises où qu'elle ne lui dévoile pas je ne sais quel mystère de son intimité sexuelle... Le reste, il s'en fout. Du moment qu'à son retour elle se jette à son cou comme au premier jour... Il m'en a fallu du temps pour comprendre. Trop.

- Tu crois que ça va t'apporter quelque chose de te morfondre sur sa tombe comme une veuve éplorée ?

- Non. Mais je veux lui rendre hommage. Juste lui rendre hommage. Une dernière fois.

Le lundi suivant, 12 août, nous grimpons dans un DC 8 de l'ex-compagnie aérienne tchécoslovaque, direction Le Caire, puis Harare sur un vol de la British Airway. "DC" : curieux acronyme pour un engin de transport...



Géraldine plongeait dans la prose de Boris dès le décollage et jusqu'à l'arrivée au Caire. Elle ne leva les yeux que pour refuser le plateau repas que lui soumit l'hôtesse alors à la hauteur de l'île de Crête. Elle avait du être sérieusement occupée chez Milan pour ne pas avoir eu le temps de les lire ces lettres. Il faut dire qu'elles étaient nombreuses et longues : chacune comportait plusieurs feuillets d'une écriture fine accompagnés souvent d'articles de journaux ou de montages photographiques. Elle n'interrompit véritablement sa lecture que le temps de la courte escale du Caire, simplement parce qu'elle avait faim soudainement et que le restaurant de l'aéroport proposait un mezza de légumes assez sympathique pour un prix raisonnable.

Ce n'est que bien plus tard, alors que le survol de la vallée du Rift accaparait toute mon attention, qu'elle se tourna vers moi, l'air un peu désespérée, et me fit part d'une once de cette précieuse source d'information :

- Il avait une amie là-bas, soupira-t-elle comme si elle se parlait à elle-même.

Bien que mon regard se concentrait sur le lointain berceau de l'Humanité en quête de quelque primordiale révélation, je ne pus m'empêcher de sourire. Qu'espérait-elle à la fin ? pensai-je. Elle l'avait trompé, elle venait encore de s'offrir deux semaines dans le lit de Milan et elle aurait voulu que ses amants lui restent aussi fidèles que des enclumes ! Oui, Boris l'avait oubliée. Il l'avait rayée de sa mémoire et avait probablement vécu joyeusement, fougueusement même, ce nouvel amour.

- Marianne, confessa-t-elle.

- Ah oui ? dis-je, le visage collé au hublot.

- Une étudiante en mathématiques...

Je me tournai à mon tour

- C'est marrant, non ?

- Qu'est-ce que tu trouves marrant ?

- Maryse, la femme de Ben, elle aussi est mathématicienne !

- C'est possible...

- Ouais. Une coïncidence probablement.

Puis, quelques paragraphes plus loin.

- Tu crois qu'elle est noire ?

- Au Zimbabwe, les femmes sont majoritairement noires. A moins que ce soit quelqu'un de l'organisation...

Géraldine infirma de la tête, resta un moment songeuse puis replongea en silence dans ses lectures méditatives.

En débarquant dans les rues de Harare, mon inconscient fut giflé par la modernité apparente du centre ville. Je m'étais bêtement imaginé une ville sale, délabrée, peuplée de parias et de clochards et le taxi me projetait dans une cité clinquante de verre et de lumière où les habitants portaient des costumes et des attachés-cases. Evidemment nous n'avions pas manqué les bidonvilles nauséabonds qui entourent la ville sur des kilomètres jusqu'à l'aéroport, mais je comprenais mieux qu'une organisation internationale ait pu trouver ici les infrastructures dont elle pouvait avoir besoin. Très vite, je compris aussi, en observant les détails, que tout ceci n'était qu'une brillante façade destinée à épater le visiteur, potentiel investisseur, et que l'économie réelle du pays était bien moins étincelante, mais tout de même, on sentait qu'une certaine prospérité avait du exister dans cette ville en des temps passés. On ne peut pas dire que la pauvreté dominait, elle était à peine visible, bien moins visible en tout cas qu'à la sortie de la ville où elle s'exposait sur les bas côtés de la route dans de petits "tuckshops" aux toits d'asbeste.

Quoiqu'il en soit, je devais de toute urgence reconsidérer mon anglais car, contrairement à Prague où entre étrangers nous parlions le même dialecte, la population était ici fondamentalement anglophone. Anglophoïde devrais-je dire. Il me suffit d'entendre le maître d'hôtel nous indiquer les modalités de résidence pour m'apercevoir que je ne comprenais plus rien et que Géraldine elle-même semblait déroutée. Et nous pouvions supposer que l'employé faisait un effort... Les autres seraient moins avenants. A commencer par Alfred, l'ami présumé dont Milan avait confié l'adresse à Géraldine en l'assurant de son entière coopération.

Alfred logeait dans une villa anciennement occupée par des européens du quartier d'Hatfield au sud de la capitale, non loin de l'Aéroport. C'était un noir moins squelettique que la plupart de ses semblables, plutôt bouffi même, avec des lunettes épaisses qui lui donnait un faux air de Bokassa 1er. Il n'était pas seul lorsque nous lui rendîmes visite : cinq de ses amis, dont deux blancs, fumaient le cigare autour d'une table couverte de canettes vides.

- Vous êtes Géraldine je suppose ? gloussa-t-il en nous ouvrant la porte rouillée de la véranda qui faisait office de salon. Entrez, je vous en prie. Nous vous attendions, nous sommes ravis de vous avoir enfin parmi nous.

- Qu'est-ce qu'il a dit ? soufflai-je à l'oreille de la jeune femme.

- Il nous souhaite la bienvenue.

Cette amabilité d'usage n'allait pas durer. A peine posai-je le pied sous la galerie, protégée du soleil par une épaisse et dévoreuse vigne vierge, que l'un des hommes me sauta dessus, me projeta contre le mur une main cloué sur la gorge. La position était on ne peut plus désagréable, mes pieds ne touchaient plus vraiment le sol et j'avais du mal à respirer. L'oncle Alfred semblait s'intéresser à moi mais je ne pipais pas le moindre mot.

- Il te demande qui tu es ! traduisit féroce ment Géraldine, tenue à l'écart par un autre cerbère.

- Dis-lui, toi, susurrai-je entre les dents.

Alfred était visiblement contrarié : il hurlait ses questions comme si je faisais semblant de ne pas les comprendre.

- Il ne parle pas anglais, tenta Géraldine désespérée par la tournure des événements.

L'homme relâcha légèrement son étreinte, je pus recommencer à respirer. Après que l'un de ses compères m'ait fouillé les poches, il me projeta sur une chaise en accompagnant inutilement son geste d'une claque à l'arrière de mon crâne.

- Ça suffit ! cria Géraldine excédée, Vous vous croyez où, là ? Lâchez-moi !

Son garde, sans doute estomaqué par cette soudaine énergie, la libéra à son tour. Elle se lança alors dans un fougueux discours où je reconnus plusieurs fois le nom de Milan, agitant les mains dans de grands gestes de colère avec parfois un index menaçant en direction de notre hôte. Son explication de la situation, bien qu'hasardeuse dans ce repaire de vauriens, sembla tout de même les amadouer. Au bout d'un moment, ils se mirent à rire comme des gestapistes après que leur victime ait claqué ses artères. Alfred se vautra dans un large fauteuil et nous invita à partager quelques bières "en amis". Je souriais pour faire bonne figure, mais le moins que je puisse dire c'est que je ne baignais pas dans une douce sérénité.

Le téléphone sonna. L'un des compères, un homo-érectus dont le visage laissait penser qu'il était tombé de la table au moment de l'accouchement, décrocha. Dans le regard que me lança Géraldine, je compris que les choses allaient se gâter. Comment pouvait-elle saisir le contenu de la conversation ? L'homme parlait d'un ton sec dans une langue qui n'était ni de l'anglais ni autre chose de reconnaissable. L'instinct probablement. J'avalai précipitamment le fond de ma bouteille

prêt à bondir à l'extérieur. L'un des deux blancs qui était resté accoudé à la table tout ce temps, sortit un pistolet de sa ceinture avec la rapidité d'un félin et me le colla sur la tempe avant de l'armer dans un sinistre bruit de bois cassé.

- Toi, pas bouger, souffla-t-il dans un français très approximatif.

J'étais mort. Une tringle d'acier glacée venait brutalement de se détendre à l'intérieur de mon corps. La balle avait sans doute perforé l'estomac, les genoux, le cœur et le bas du cerveau, tant ces points hurlaient de douleur. Pourtant je n'avais entendu aucune détonation. J'étais devenu sourd.

- Pas bouger... répéta l'autre calmement.

Le pithécanthrope à la figure balafrée raccrocha le combiné, fit un signe de tête à Alfred qui, aussitôt, se lança dans un nouveau speech qui avait le ton et le rythme d'un interrogatoire.

- Ils ne nous croient pas, commenta Géraldine maintenue assise en face de moi.

Le deuxième noir l'obligea à baisser la tête d'une main furieusement rabattue sur sa chevelure. A chaque nouvelle question d'Alfred il la secouait d'un petit geste nerveux afin qu'elle ne traîne pas dans ses traductions. Le deuxième blanc fumait nonchalamment le cigare appuyé au chambranle d'une porte fenêtre comme s'il attendait le prochain train sur un quelconque quai de gare. C'était Alfred qui menait le débat. Quelqu'un venait probablement de l'avertir que j'étais une taupe redoutable de la DGSE au service de Langley. J'allais morfler. D'autant plus que l'effet Libertone qui nous avait couvert à Prague par l'intermédiaire de Ben n'avait plus aucun écho ici bas et que Milan, le seul qui eut pu peut-être nous sauver, se pavanait à plus de dix mille kilomètres de là.

L'interrogatoire dura toute la nuit, jusqu'à ce que, à bout de force, la face rougie par les claques, je m'effondre sur le rebord de la table. Pourquoi étais-je retourné à Paris pendant mon séjour à Prague ?

Qui était ce Bouilloux que j'avais rencontré là-bas ? Et cette Nina chez qui j'avais passé la nuit ? Pourquoi des numéros aux cabines de téléphone ?

- Quels numéros ?

- Pour vos rendez-vous à Prague ! Et pourquoi une boîte aux lettres rue Cerninska si vous n'avez rien à cacher ? Qui vous envoie ?

- C'est des conneries tout ça...

- Et ces liaisons Internet pour Londres ? Vous avez un contact à Londres à qui vous rendez des comptes, qui est-ce ? Vous nous le dites ou vous préférez crever comme un rat au fond d'une cave ?

- Nous savons tout, vous feriez mieux parler... susurra celui qui tenait le pistolet.

Ils savaient beaucoup de chose en effet. Sauf que ce n'était pas moi qui avais cherché des informations sur le Zimbabwe à partir d'un serveur du Foreign Office, mais une employée de l'hôtel à qui j'avais demandé de l'aide. Quoi qu'il en soit on nous avait largement espionné tout ce temps là et même lors de mon retour à Paris. C'était proprement impensable. Tous les détails, les moindres gestes de ma vie quotidienne se trouvaient consignés... A me faire douter de ma propre mémoire.

Géraldine était comme une statue de cire. Elle avait traduit sans broncher les questions que je ne comprenais pas et les réponses que je n'avais plus le courage de dire en anglais. Il fallait la connaître pour savoir que son corps tout entier n'était plus qu'un bloc concentré de colère pure. Et malgré ce que je venais d'endurer, je n'aurais pas voulu échanger ma place avec celle de son tortionnaire qui dans un moment de dépit, me voyant m'écrouler sur la table, venait de relâcher sa pression. La violence du coup de coude, la gifle et le ricochet du genou qui venait de lui fracasser les parties l'avaient piteusement anéanti. Le temps d'une fraction de seconde, le molosse se tortillait mi-couché, mi-assis sur le plancher, comme une fourmi sur une plaque chauffante. Les cinq autres n'avaient pas bougé. Pas le temps.

- Merde ! rugit-t-elle, debout, le visage déformée par l'adrénaline. Y en a marre ! Maintenant ça suffit !

Nous la dévisagions tous avec des regards de harengs-saurs.

- Laissez-nous partir, enchaîna-t-elle avec froideur. Vous vous trompez complètement : on n'est pas des espions. On n'en a rien à foutre de votre combat à la con. Ca nous intéresse pas ! Cherchez-la ailleurs votre taupe ! La seule chose qui nous intéresse, nous, c'est Boris, mon mari ! Vous comprenez ? Mon mari, Boris Nadov ! Vous n'obtiendrez rien de nous, nous ne savons...

Le pistolero à côté de moi l'avait regardée avec le même étonnement que moi, peut-être même avec une égale admiration, mais il en avait assez, elle dépassait les bornes : son pistolet venait de basculer vers la jeune femme et deux coups claquèrent, assourdissants. Les balles se fichèrent dans l'enduit de la maison créant un petit nuage de poussière. L'odeur de plâtre se mêla à celle de la poudre, un silence profond envahit l'espace. Géraldine resta figée, les deux mains proches des oreilles. Alfred se dirigea vers l'homme qui venait de tirer, dans l'attente visiblement d'une explication. Le second blanc avait quitté son chambranle pour se précipiter vers le portail extérieur, sans doute pour s'assurer que notre isolement ne serait pas troublé par un badaud trop consciencieux. Il y avait peu de chance : la maison voisine se situait à plus de cent mètres et ma montre indiquait six heures moins dix... du matin. Le flingueur, lui, souriait. Non seulement il ne regrettait pas son geste, mais son oeil brillait comme celui de quelqu'un qui a décidé froidement d'aller au bout de ses fantasmes. Un fou. Alfred le ramena rapidement à la raison d'une claque magistrale qui le fit valdinguer de sa chaise, puis fit signe aux autres, d'un claquement de doigts, d'emmener Géraldine à l'intérieur.

Ensuite, je ne sais plus. Mon crâne heurta malencontreusement un matoir plutôt motivé. Le noir.

Quand j'ouvris les yeux, Géraldine et moi nous trouvions dans une chambre, une sorte de cellule à la fenêtre grillagée comme une cabane à poule, avec deux lits de camp et une table bancale au milieu. La jeune femme m'épongeait le front d'une main délicieusement douce. Il faisait jour.

- Ça va, ça va, me rassura-t-elle. On va s'en sortir... Comment tu as mal ?

- Mal.

- Bois, ça te fera du bien.

Je bus comme un touriste repêché au milieu du Sahara. L'eau aussi était délicieusement douce. C'est fou ce que les choses les plus simples nous paraissent extraordinaires quand on sait qu'elles peuvent un jour ne plus exister.

- Ils t'ont violée ? demandai-je émergeant lentement de mon coma.

Elle sourit.

- Non. Ils n'ont pas osé !

Un rire silencieux nous emporta tels deux enfants au fond d'une classe que le maître vient de punir pour leur fanfaronnade. J'avais mal mais ce rire valait mille remèdes.

Notre détention dura près d'une semaine dans un silence et un isolement quasi total. Un garde déambulait dans le parc, une kalachnikov à la main, deux autres dont l'embryon d'humanoïde au visage fendu, nous apportaient les repas toutes les six heures avec une ouverture à ce moment-là sur les toilettes. Il était difficile d'envisager de fuir. Les gorilles étaient costauds et l'éventualité de croiser une rafale de plombs nous incitait guère à l'audace. Nous nous convainquîmes que le temps travaillait pour nous, et même si notre innocence ne pesait pas très lourd dans cette balance foireuse, nous pouvions imaginer que quelqu'un, à un moment où à un autre, viendrait nous libérer. Nous pouvions dormir,

manger, satisfaire nos besoins les plus vitaux, et tant que nous étions deux, je savais que le moral ne succomberait pas trop.

- Surtout ne te regarde pas dans le miroir quand tu vas aux toilettes, conseillai-je à Géraldine. Il faut garder une belle image de soi, même dans les pires moments.

- Ah ben, merci, c'est agréable d'apprendre qu'on est devenu moche.

- Non, mais ce que je veux dire...

- Ne dis rien, repose-toi. Ca va.

Je me souvenais des témoignages d'otages que j'avais lu dans la presse et qui affirmaient que la pire des souffrances, c'est de se voir déchoir physiquement. Combien de temps resterions-nous là ? Dix jours, trente... mille deux cent cinquante-cinq ? Il valait mieux tout de suite considérer le pire et s'y préparer mentalement, chasser les illusions.

- Si je comprends bien, on est condamné au mensonge, dit Géraldine.

- On va faire en sorte de s'épargner... Jean-Paul Kauffmann se récitait les millésimes bordelais quand il était otage au Liban. On peut commencer, je ne sais pas moi, par le dictionnaire des noms propres !

- Ce qui est bien, chez toi, c'est ton optimisme, c'est très très réconfortant. C'est vrai ça, tu aurais pu choisir l'Encyclopédie Universalis ! Non, tu vois petit, le Robert des noms propres...

Quatre jours.

Milan entra en scène le cinquième. Nous en étions à Babeuf. Gracchus Babeuf, le révolutionnaire de la conspiration des Egaux... Exécuté !

Le tchèque surgit dans notre cellule juste avant le survol du Harare-Londres de 10 h 15 que nous guettions avidement et qui nous permettait de nous situer dans le temps. Il entra après qu'une violente dispute se fit entendre dans la pièce voisine. Nous ne fûmes pas surpris de nous trouver nez à nez. C'était inévitable. Prévisible. Pour des tas de raisons. Géraldine se jeta à son cou d'un bond, comme une puce sur un

chien qui passe. Sans doute le considérait-elle comme notre sauveur ? Ils s'embrassèrent un long moment, quelques secondes, moitié en ami, moitié en amant, puis nous invita à quitter la pièce pour rejoindre la véranda.

- Excusez-nous, dit-il en se tournant enfin vers moi, nous avons fait une erreur. C'est la guerre. Les erreurs sont souvent douloureuses.

Il parlait un anglais raffiné que l'on suppose tout droit sorti d'Oxford quand on n'y connaît rien. Milan était ce genre de personnage, à faire ses études en Angleterre avant de se lancer dans l'espionnage, histoire de rendre la vie moins monotone.

- Tu connaissais ces gens ? demanda Géraldine repoussant son amant du bout des bras. Tu ne nous as quand même pas envoyés ici en sachant ce qui nous attendait ? Dis !

Je me marrais. Nous en avions parlé et elle n'avait jamais voulu admettre qu'il nous avait manipulés. Je tenais ma revanche : le regard de Milan chercha un point d'appui dans le paysage puis balbutia quelque chose comme "je ne suis pas le seul maître à bord, tu sais...". Géraldine le regarda calmement, fit lentement le tour de la pièce, songeuse, avant de l'assaillir de reproches avec toute la froideur qu'elle savait montrer lorsqu'elle était vexée. Mais il ne se démonta pas et répondit point par point sans s'énerver, sans s'affoler, en seigneur. J'étais suspect, dit-il. Le fait que je l'accompagnais me rendait plus suspect encore. Il ne pouvait pas se permettre de nous laisser librement aller et venir dans la ville sans savoir réellement quel rôle je jouais.

- Dans le doute... esquissa-t-il.

Le doute dans ce monde-là engendre la culpabilité, pas l'innocence. D'ailleurs le mot "innocence" n'existe pas vraiment.

- J'avais donné des consignes précises, ajouta-t-il constatant mon état, pas de violence.

J'étais soulagé. Je n'osais pas imaginer le cas où de telles consignes auraient été absentes ou moins tolérantes.

Nous étions le mardi 20 août, une date importante. Une date que je ne relèverais que bien plus tard en rentrant à Paris. Ce jour-là, la ville de Harare flottait dans l'ambiance poussiéreuse d'une saison sèche et douce, telle une immense colonie de vacances le matin avant que ne se déclenche la frénésie des bruyantes activités de l'après-midi. Je respirais. La détention ne m'avait pas franchement effrayé mais quand même... il était temps. Géraldine, elle, était repartie sur son nuage au bras de son Père-Noël rouge. Un long bain chaud nous attendait à notre hôtel avec un gros plateau de brioches et une bonne bouteille de champagne. Merci la vie.

Finalement, Milan n'était pas un simple soldat de l'Organisation, comme j'avais eu tort de le penser, il se révélait plutôt en lieutenant assez influent. Son intervention avait radicalement changé notre vie, au point de recevoir trois jours plus tard une invitation du ministre des affaires étrangère, lui-même. Dès qu'il eut connaissance de la présence dans sa ville de "la veuve de Boris", nous affirma ce personnage avec une emphase un peu déroutante, il avait souhaité nous recevoir dans sa villa fortifiée de Blake Mounts. Là, il se répandit en éloges pour « son petit protégé » défunt avant de nous inviter à « continuer son combat » au sien de l'Union. C'était pour nous une forme de baptême. Le lendemain, l'ambassadeur de la République Tchèque, un ancien grand prêtre du STB « excommunié au fin fond du monde », selon son expression, nous contacta à son tour, toujours par l'intermédiaire de Milan, pour nous prier de quitter notre hôtel de King George Road et de loger au sein-même de son ambassade. Il nous proposa carrément une voiture avec chauffeur au cas où nous aurions désiré visiter le pays, ce que nous refusâmes le plus cordialement possible prétextant la faible durée prévue de notre séjour. Et bien qu'il nous fut impossible pour l'instant d'entrer à la Résidence en dehors du hall effectivement alloué à une banque nationalisée, Milan nous permit de rencontrer nombre de membres de l'Union dont quelques proches de Boris, noirs ou blancs. Tous ces gens semblaient avoir adoré le français, le portrait qu'ils dressaient était si dithyrambique qu'il en devenait peu crédible. Certes, la tendance, le besoin peut-être, veut que les morts suscitent les louanges de ceux qui leur survivent, mais il était tout de même impressionnant

d'entendre au hasard des anecdotes tant de plaidoyers concernant ce simple agent de l'Organisation.

Boris avait probablement bénéficié d'une conjoncture extrêmement favorable à la glorification. A l'aube de ce XXIème siècle, en effet, une seconde guerre froide plus sournoise et plus technologique que la précédente débutait notamment sur le terrain de l'informatique. En 1993, un bon informaticien apparaissait comme un sorcier de village, un magicien au sens des alchimistes du Moyen-Age, capables de fondre le plomb en or.

- L'idée était de jeter des mégots dans tous les buissons mal contrôlés du monde, avait dit l'un de ses amis.

Boris était apparemment devenu un maître en piraterie et, dans cet univers encore balbutiant, il exhalait un parfum de prince. Sa position dans l'organisation clandestine s'était dégagé soudainement, sans l'ombre d'une contestation, avec une protection particulière et, je suppose, suffisamment de reconnaissance pour maintenir son esprit sous l'emprise de sa fonction. Tout ce qu'il avait espéré en quelque sorte d'une entreprise mais qu'il n'avait pas rencontré dans le monde ordinaire du travail.

Ce nid de résistance à Harare prit suffisamment d'ampleur en l'espace de quelques années pour que les nouveaux maîtres du monde s'en effrayent et agissent en conséquence. Seulement l'ennemi n'était plus ce bolchevik attardé et prétentieux qui agitait en son temps son drapeau, les pieds dans la boue et la tête dans les étoiles. Il était devenu quasiment invisible, au fait de la technologie, disséminé à la surface de la planète comme un peuple banni et prêt à en découdre au moindre appel de l'Organisation. Pour ces guerriers de l'obscur, une seule consigne : la discrétion. Un seul mot d'ordre : le sabotage.

Les experts de la géopolitique savaient déjà qu'une Afrique australe unie associée à la Russie et à la Chine représentait une force

économique autrement plus menaçante que cette bonne vieille Europe décatie ou l'île du levant plantée dans ses contrastes. Que deviendraient en effet les USA si cette partie du monde parvenait à instaurer une gestion parallèle de l'économie, indépendante de leur puissance ? Une petite sœur enquiquineuse que les grands repoussent du pied en sortant de la maison. Et pour la plupart des pays dits « en développement », c'était une chance. La Chance. La fin de la dépendance à l'Occident en tout cas. Tout cela n'était qu'une question de temps. Les "fins de race", comme disait ma grand-mère en parlant des aristocrates déchus qui emmerdaient encore le monde de leur vanité, les "fins de race" s'affolaient comme des fourmis à l'approche du tamanoir.

Boris, peu après son arrivée au Zimbabwe s'était installé dans un petit cottage au mur couvert de roses dans cette banlieue nord de Harare encore majoritairement peuplée par les blancs. Une simple maison d'employés du temps des grandes propriétés bourgeoises de la Rhodésie, mais aujourd'hui une maison de prospectus publicitaire, posée sur sa pelouse entre un bois de pins et son allée bordée de jacarandas. Cette maisonnette de la rue Stenford était habitée depuis la mort de Boris par un américain de Pennsylvanie qui avait lui aussi rejoint le camp de l'Union après une dizaine d'années passées dans une banque d'Afrique du Sud. Son véritable nom n'avait laissé place au sein de l'Union qu'à un surnom, son prénom peut-être, tout le monde l'appelait Bobby.

- Je n'ai quasiment rien changé, confia-t-il lors de notre visite, comme s'il voulait s'excuser d'être là, à la place de Boris.

Le mobilier, essentiellement en rotin, était couvert de tissus ndebeles aux motifs géométriques très colorés ce qui donnait une touche à la fois très africaine et très contemporaine à la décoration. Les tapis soigneusement placés de façon à casser la rectitude des murs, les vases, la vaisselle hétéroclite dont chaque pièce semblait avoir été choisie, les bougeoirs aux bougies ratatinées rappelant ceux de Liberton, les

tableaux de pacotille faits d'affiches publicitaires, les livres, les magazines... tout donnait à penser que ce lieu avait été habité par une femme plutôt que par un homme. Trop de soin apporté au décor. Cette remarque d'ailleurs dut effleurer l'esprit de Géraldine : je la vis sourire en posant tendrement sa main sur tel ou tel bibelot qu'elle caressait comme s'il eut été un reste fossilisé de son amant disparu. Et puis soudain la ressemblance me sauta aux yeux. Certes, l'espace n'était pas comparable, la structure était différente, mais le style, oui, le style était bien le sien. Celui de Géraldine ! De cette décoration confuse et faussement négligée qui m'avait séduit la première fois que j'avais pénétré chez elle, il avait tout emprunté jusqu'aux accessoires de bureaux.

- Il manque le bouquet de fleurs, souligna Bobby comme s'il avait connu l'appartement de la jeune femme. Boris mettait toujours un bouquet ici sur la table, mais moi, les fleurs...

Il manquait les fleurs effectivement... et ce résidu d'encens japonais, cette senteur particulière que l'américain légèrement adipeux avait effacé de sa sueur. Géraldine le pardonna d'un regard baigné de tendresse et d'un sourire qui le laissa sans voix et dans une rougeur embarrassante. Elle s'était arrêtée devant un patchwork de cartes postales punaisées au mur, sa main glissa sur ces images du monde et, jalousie oblige, finit par en tirer une dont le paysage ne lui semblait pas inconnu. Une fois que son oeil eut parcouru le texte qui hachurait sa face cachée elle me la tendit, toujours sans un mot. J'y reconnus immédiatement la griffe de Bénédicte. La carte était datée du 12 mars. De quelle année ? Mystère. Le visage de Géraldine se dressa alors vers une photographie attachée par un trombone à une feuille manuscrite coincée sous une plaque de verre. Ses lèvres se figèrent sur un sourire étrange, empreint de mélancolie autant que de dépit, de ceux qu'arborent parfois les vaincus en découvrant les causes idiotes de leur perte, les actes manqués. Elle lut le texte qui de loin avait l'aspect d'un poème puis elle baissa la tête sous un nuage de songes. Illustrant l'élégie titrée "Incandescence", délicatement



calligraphié, la photographie montrait une jeune fille d'une vingtaine d'années, en bikini, sortant d'une rivière, les mains repoussant une longue chevelure noire détrempée en arrière, les yeux et les joues scintillant du reflet d'une immense joie... C'était elle, Géraldine, un jour de juin 90, sur la plage de la Drobie. Je lui pris les épaules et la serrai amicalement contre moi. Son cœur battait si fort qu'il résonnait dans ma poitrine.

Moon Palace. Le livre trônait sur la table de nuit entre un visage de nègre penché vers ses rêves et un gobelet en bois tourné rempli de crayons et de stylos usagés. Paul Auster était l'un de ses écrivains préférés, m'avait dit Géraldine un jour où nous parlions des goûts de son amant, après peut-être Dickens ou Dostoïevski.

- Il était déjà là quand je suis arrivé, glissa Bobby, il devait être en train de le lire... C'est un bon bouquin.

La jeune femme ramassa le livre et me l'offrit sans même y jeter un oeil, comme si elle le connaissait par cœur, juste pour confirmer ses dires. Les pages gardaient effectivement la marque de nombreuses relectures. Je l'ouvris à la première page, machinalement, sans intention véritable de la lire. Les mots accrochèrent mon regard :

*"J'étais très jeune en ce temps-là, mais je n'avais aucune foi dans l'avenir. Je voulais vivre dangereusement, me pousser aussi loin que je pourrai aller, et voir ce qui se passerait une fois que j'y serais parvenu."...*

Vivre dangereusement...

Bobby nous invita à nous asseoir en sortant du réfrigérateur deux litres d'une bière locale portant les chutes Victoria sur l'étiquette. Il nous expliqua qu'il ne dormait que rarement ici. Ses activités le menaient essentiellement en République Sud-Africaine. Il s'occupait d'un programme de développement d'un réseau de communication entre les

deux pays. Il avait bien connu Boris, il pouvait même se vanter d'avoir été l'un de ses meilleurs amis.

- D'ailleurs Boris n'a pas été qu'un membre de l'Union attaché à la protection informatique du "Manoir", nous confia-t-il, il s'était complètement investi dans le pays. Il lui arrivait de temps à autre de dépanner certaines sociétés commerciales qui développaient leur secteur informatique. Il donnait aussi des cours de français dans un lycée du centre ville... C'est facile de parler de lui, tout le monde l'adorait. Il avait de l'humour, une culture incroyable, il s'intéressait à tout... C'était un type formidable, vous savez. Il pouvait aussi bien s'occuper d'un paumé sur le bord d'un trottoir que d'un ministre en panne d'ordinateur. Il aimait la vie. Tous les compartiments de la vie. Le sport, la politique, la campagne, les amis ! Et puis, c'était un bosseur. Au bout de trois mois il parlait l'anglais aussi bien que moi et Marianne était en train de lui apprendre le ndebele. Il était exceptionnel ce type. Exceptionnel.

Géraldine semblait terriblement émue, ni elle ni moi n'avions la moindre intention de le contredire, il continua :

- Dire qu'on était là par hasard, ce jour-là. Vraiment...

Le silence.

Le 20 mars, quelques heures avant l'arrivée du commando dans les allées du palais présidentiel, Boris avait été convoqué par le secrétaire aux télécommunications, Emile Sangole. Bobby l'accompagnait. Depuis quelques jours, la radio était perturbée par un brouillage intermittent et les communications dans la capitale devenaient pour le moins capricieuses.

- Boris n'était pas spécialiste, précisa l'américain, ni responsable du service télécommunication, mais on faisait souvent appel à lui dans les situations délicates.

Ce jour-là, l'équipe de l'Union avait mis en évidence un sabotage dans les systèmes de codage des transmissions. Apparemment un travail

de professionnel. Peut-être celui d'un espion ou d'un traître... Les regards se tournèrent vers les officiers anglais qui oeuvraient encore au ministère de la défense. Une vieille histoire de famille qui n'en finissait plus de s'envenimer.

Vers trois heures de l'après-midi, alors que la journée se consumait sous un ciel maussade, une troupe d'hirsutes mal braillés, armée jusqu'aux bérets, fit irruption dans la ville utilisant des jeeps et des camions de l'armée régulière. A quatre heures, ils entraient dans la cour du bâtiment présidentiel et une demi-heure plus tard, ils atteignaient les couloirs du premier étage. Boris, Bobby et tous ceux qui peuplaient le palais à ce moment-là reçurent l'ordre de résister à l'agression. Des armes furent distribuées et, pièce par pièce, la contre offensive s'organisa. La grade chargée de la protection du président Mugabe reprit rapidement l'avantage sur les envahisseurs. Elle rassemblait l'élite sélectionnée des meilleurs unités de l'Armée, aucun doute ne venait troubler ses certitudes quant à l'issue de cet assaut suicide. Seulement cet optimisme n'empêchait pas les balles de gicler et les hommes de tomber.

- J'étais de l'autre côté, là, dans la salle de conférence, dit Bobby devant le plan du palais rapidement griffonné sur un cahier d'école. Boris, lui se trouvait là, près du centre émetteur. Il n'aimait pas beaucoup les armes mais il avait participé comme nous tous aux exercices de tir et aux cours de combat. Et puis il était sergent de l'armée française, n'est-ce pas ? Nous n'étions pas obligés de nous battre, les soldats de la garde étaient assez nombreux. Je ne sais pas ce qu'il lui a pris. Sur le coup, je n'ai pas compris. Les rebelles avaient gagné le poste de garde au bout du couloir, il n'y avait plus personne entre eux et nous. Le bon sens aurait été de nous barrer, nous n'avions aucune chance. Seulement au milieu là, il y a la salle du chiffre où sont codées toutes les télécommunications. Boris n'a pas voulu leur abandonner la place. Nous étions accroupis derrière le mur, six tout au plus, il a crié quelque chose que je n'ai pas compris et il s'est jeté à plat ventre de l'autre côté du couloir. Ça tirait

dans tous les coins, avec une forte odeur de pierre cramée et une fumée qui commençait à tout envahir. Les soldats qui nous accompagnaient ont bien essayé de le suivre mais c'était impossible, nous étions dans la ligne de feu. Deux se sont fait dégommer en essayant de le couvrir. Je lui ai hurlé de revenir, mais il était coincé dans le renforcement d'une porte, il ne pouvait plus bouger. Il allumait le fond du couloir à l'aveuglette avec sa sulfateuse, un PM de 39. Ça ne servait à rien. Juste à faire du bruit. A ce moment-là une grenade a explosé trois ou quatre mètres devant nous. J'ai vu Boris se tenir la tête...

- Il était blessé au bras et au ventre, coupa Géraldine, pas à la tête, d'une voix atone.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Je l'ai vu.

Je sentis comme un frisson traverser le visage de l'américain. L'instinct du soupçon. Bobby avait une totale confiance en Milan, mais la menace d'un quelconque contre-espionnage restait présente en permanence dans leur esprit. Géraldine ne comprit pas ce regard soudain glacial. Elle haussa les sourcils.

- A la télé, ajouta-t-elle.

Bobby nous considéra dès lors avec plus de distance. Le ton de sa voix perdit de sa chaleur, l'émotion céda la place à une narration plus austère. Il confirma néanmoins que des images avaient été fournies aux journalistes occidentaux par la télévision zimbabwéenne, mais il fut surpris d'apprendre que le cadavre de Boris s'y trouvait.

- Il n'a pas été touché par la grenade, confirma-t-il, seulement le bruit l'avait sonné comme un coup de pelle.

La fumée inondait le couloir à ne plus pouvoir respirer. Boris, seul de l'autre côté, blotti contre sa porte, tentait de recouvrer ses sens. Bobby lui fit signe de se replier, mais au moindre cri, au moindre geste les balles se remettaient à siffler, frôlant aléatoirement les murs, se fichant ici où là dans les chambranles et les cimaises, à une vitesse qui

laissait peu de doute quant à leur efficacité. Soudain, après une longue fusillade, le silence s'installa, plus durablement.

- Nous ne savions rien d'eux, dit Bobby. Nous avons supposé qu'ils attendaient simplement d'y voir plus clair pour lancer une nouvelle offensive. On tirait encore au deuxième étage mais, dans la cour en dessous, on entendait le bruit des blindés de l'Armée qui arrivaient des casernes environnantes. On sentait que la fin des hostilités était proche. Il aurait été assez logique finalement qu'ils abandonnent le terrain. Mais non, il y a eu cette deuxième grenade, une grenade bâton.

Elle avait glissé sur le carrelage dans un tintement de boîte de conserve pour venir s'immobiliser juste là, devant eux, telle une cannette vide rejetée par un ivrogne. Dans un réflexe insensé, sans même jeter un coup d'œil au couloir enfumé, Boris bondit afin de la renvoyer du bout du pied à son expéditeur. Une rafale claqua. Trois balles le percutèrent. La première traversa son bras droit, les deux autres restèrent bloquées dans l'abdomen. Une quatrième lui arracha une phalange de l'annulaire de la main gauche mais si brièvement que personne ne s'en aperçut. La grenade explosa dans le fond du couloir. Plongeant tout l'immeuble dans un pesant silence.

- Il est mort tout de suite, demandai-je ?

- Une demie heure peut-être...

Quand Bobby le prit dans ses bras, Boris s'accrocha à lui comme un naufragé à une planche de bois. La mort ne lui semblait pas crédible, il riait presque comme s'il se fut agi d'une simple plaisanterie mais il n'y avait plus rien à faire : des convulsions le secouaient, poussant de petites vagues de sang hors de sa bouche dans des crispations douloureuses qui faisaient mal même à Bobby. Il semblait vouloir dire quelque chose. Mais ses mots étaient trop hachés pour que Bobby les comprenne. Il ne les comprendra que bien plus tard quand tout ne sera que cendres et poussières. Sur le coup, son premier réflexe fut de l'emmener à l'abri pour tenter de le maintenir en vie. Mais à l'intérieur de la petite salle des

transmissions, le chiffre, il y avait un homme. Cet homme, Géraldine et moi l'avions vu sans le connaître sur la bande vidéo : le quatrième cadavre, le second blanc. Un grand gaillard à la tignasse jaune et à l'air jovial malgré la chemise maculée de sang. Son nom : Ion Dragoman. Coopérant roumain, né à Oreada le 18 mars 1971.

Ion venait tout juste de fêter ses vingt-cinq ans. Après des études d'informatique à l'Université de Lyon grâce à une bourse de son gouvernement dans le cadre des échanges internationaux, il avait rejoint, en août 93, les services techniques de l'Ambassade de Roumanie à Harare. Boris et lui ne pouvaient pas ne pas se croiser. Ils ne pouvaient pas non plus ne pas s'apprécier l'un l'autre : ils avaient le même âge, la même révolte au fond du cœur, la même passion et étaient mus par les mêmes aspirations d'une vie mouvementée.

Le mardi 20 mars, Ion, qui avait intégré l'Union quelques semaines à peine après son arrivée au Zimbabwe, vérifiait que le chiffre du palais présidentiel ne servait pas effectivement de tête de pont aux saboteurs qui cherchaient à infiltrer le réseau de la Résidence. Depuis quelque temps en effet, la NSA, dont une unité était basée en République Sud-Africaine sous couvert d'une enseigne commerciale, tentait de pirater les installations informatiques zimbabwéennes, suspectées à juste titre de couvrir les transmissions de l'Union. La NSA, c'est la composante technique de la CIA qui concerne tout ce que l'on nomme "l'infosphère", c'est à dire l'ensemble des systèmes d'information et des réseaux de communication de la planète. L'informaticien de génie qu'était Ion, ne désespérait pas de dénicher dans la mémoire des ordinateurs du palais les traces d'une opération d'espionnage antérieure. Quelques temps auparavant, il s'était déjà illustré en dénichant dans l'un des appareils livrés par la société Bull à la National Corporative Bank un émetteur relié directement au satellite militaire USA-V. Les communications de cette banque d'Etat qui gérait l'essentiel des affaires du pays étaient stockées en mémoire puis transmises en quelques secondes seulement, selon un

horaire variable, environ une fois par semaine, au satellite espion stationné à la verticale de l'Afrique australe. Probablement étaient-elles redirigées ensuite vers une adresse électronique de la NSA, au centre de Philadelphie en Virginie du Sud. Cette découverte avait permis pendant quelques semaines d'endormir les observateurs en ne transmettant que les informations les plus inoffensives, voire à en inventer. Mais peut-être était-ce précisément la conformité trop triviale de ces messages qui avait incité la CIA à lancer ce commando de pseudo-rebelles ? Car il était clair désormais, cinq mois après les événements, que ce coup de force avait été piloté par la CIA. Aucune preuve, certes, mais énormément de suspicions. Les Verkrampptes et leurs rénamistes avaient été manipulés comme des pantins de foire.

Selon Milan, que Géraldine continuait à « cuisiner sur l'oreiller », la naissance de l'Union n'avait pas échappé à l'agence américaine qui cherchait maintenant à tuer le bébé avant qu'il ne devienne un monstre indomptable. En novembre 1995, une équipe de yéménites était parvenue à mettre la main sur des disques contenant une partie des formules de codage des liaisons entre le Pentagone et le Centcom basé à Ryad. Les informaticiens du Manoir, dont Ion et Boris, étaient précisément en train d'étudier ce système de codage au moment de l'intervention. Les grands chefs du contre-espionnage américains ne pouvaient évidemment pas rester les bras croisés après ce camouflet qui pouvait engendrer les pires conséquences au niveau international en dévoilant les vrais objectifs de leur gouvernement au Moyen-Orient. Mais au point où en étaient leurs observations à ce moment là, le Manoir qui n'était relié au reste du monde que par les hommes qui y officiaient, n'était pas encore localisé. La CIA se doutait de son existence mais s'orientait davantage vers un centre basé en Russie ou en Chine. Le Zimbabwe était sans doute du haut de leur arrogance trop inexistant au niveau international pour abriter une telle structure. Par contre, la Résidence, principal centre d'émission et de réception de l'Organisation,

était déjà suspectée de mauvaises intentions et avec elle le support de télécommunication du palais présidentiel qui permettait de crypter les échanges.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, des agents américains du service action avaient pénétré le sud du Zimbabwe, au milieu d'un groupuscule multiforme de réactionnaires blancs et de mercenaires ndebeles, avec cet objectif unique d'accéder à la salle du chiffre du palais présidentiel afin de mettre la main sur les codes, d'identifier le réseau de la Résidence et donc, du moins l'espéraient-ils, de localiser le Manoir. Si l'objectif avait été simplement de tout anéantir, une simple volée de grenades aurait suffi à ouvrir l'aile du bâtiment à tous les vents, mais ils ne l'avaient pas fait. Bobby estimait que, sans leur présence sur les lieux ce jour-là et surtout celle de Ion dans la salle du chiffre, ils auraient atteint leur but. L'attaque s'était en effet centrée sur le logement présidentiel au deuxième étage, comme si l'objectif avait été de renverser Robert Mugabe, un vrai-faux coup d'Etat en quelque sorte sensé détourner l'attention de la véritable cible. Si Boris s'était jeté dans la bataille comme un désespéré, c'était qu'il avait compris l'enjeu, il n'était certainement pas le seul, mais il se trouvait là. Et il n'avait pas hésité une seconde.

- Est-ce qu'il a dit quelque chose avant de mourir ? ânonna Géraldine espérant peut-être que dans son dernier souffle Boris ait rendu un ultime hommage à leur amour de jeunesse.

- Non, coupa brutalement Bobby, il pensait surtout à Ion et aux codes. Je crois qu'il voulait tout faire sauter. Mais Ion s'en est chargé lui-même.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ? demandai-je, craignant de trop bien comprendre.

Il marqua une pose que ni Géraldine, ni moi n'osâmes profaner.

- Nous avons essayé de défendre la salle du chiffre tant que nous avons pu, reprit-il. Nous n'étions plus que trois. Nos munitions arrivaient à leur fin. Boris perdait du sang, c'était terrible. Sa grenade avait fait son effet, trois ou quatre types y étaient restés mais ça ne les a pas fait

renoncer. Ils se sont remis à tirer comme des fous furieux dans le couloir. A un moment, j'ai vu surgir Ion du brouillard, la chemise couverte de sang. Il s'est effondré sur le sol. Il avait le cou déchiré, il ne pouvait plus parler mais son doigt tendu nous convainquit de nous replier vers l'autre aile du bâtiment. Des soldats de l'armée régulière sont arrivés, ils ont pris la relève. Et puis il y a eu cette explosion. Tout a sauté !

- Ion ?

- Un pain de plastique. J'ai pris Boris dans mes bras, je lui ai dit que nous avons gagné, qu'il fallait qu'il vive, qu'on avait encore besoin de lui... Il délirait. Une infirmière lui a fait une piqûre, il s'est endormi. Tout doucement.

Bobby se tut. Géraldine le regardait, blême, le regard fixe et terriblement sec. Il se leva pour camoufler sa gêne, se dirigea vers le réfrigérateur mais n'osa pas l'ouvrir.

- Il n'a rien dit, reprit-il, rien que je n'ai pu comprendre. Ce que je sais, c'est qu'il délirait comme s'il récitait une prière. En français...

- Une prière ? interrogeai-je surpris.

- Je ne me souviens que de la dernière phrase, je l'ai apprise par cœur phonétiquement, après qu'il est mort, j'ai cru que c'était important. Ça disait quelque chose comme : *les pafins ne fo plou flissonner son narine, il do sous le soleil, danquille...*

- Il ne délirait pas, corrigea Géraldine.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je ne pus m'empêcher de sourire au massacre du poème, pourtant, je ne sais pourquoi, mais à ce moment-là j'ai pensé à Ben, à Libertone, au soleil de l'Ardèche, aux rivières, à Géraldine et Boris enlacés amoureux sur la plage, à Christof et à Hervey chantant du reggae autour du feu... A ce qu'ils sont devenus... Il y avait juste cinq ans.

Géraldine, prisonnière sans doute du même spleen, s'était réfugiée derrière un rideau de cheveux noir, le front dans sa main gauche, le coude posé sur la table. Je l'ai vis sortir d'une main hésitante un

mouchoir en papier de son sac à main. Elle se moucha discrètement en tentant de masquer les gémissements de sa mémoire. Boris ne l'avait pas totalement oubliée. Il ne lui avait pas offert sa dernière pensée mais le Dormeur du Val en valait mille. Elle se souvenait du jour où, peut-être pour la séduire, peut-être parce que ce jour-là elle se plaignait d'un mal quelconque, ou qu'elle s'était insurgée de son incroyable paresse, il lui avait récité cette sublime inspiration.

Il y avait quelque chose de pathétique dans cette mort et par contraste, nous nous sentions tous un peu ridicules, insignifiants, microscopiques. Parce que notre apathie nous permettait aujourd'hui de lui survivre et parce qu'aucun d'entre nous n'était capable de réciter un poème de mémoire. Ni même une simple strophe.

Boris était donc bien mort à Harare. Géraldine avait eu raison. Certains verraient dans cette obstination, l'intuition qu'on dit féminine, moi j'y ai vu un grand manque. Une faim de vivre. L'appel du rêve, une place laissée à l'imaginaire dans une vie trop structurée, trop routinière où tout semble écrit d'avance. L'ignorance pour celui qui cherche à savoir est comme un trou dans l'existence, un espace voué à l'imagination qui se creuse au fur et à mesure de ses recherches. A la fin cela crée une aspiration qui a tendance à tout capter des sens. Seule l'information idoine peut réellement combler ce vide, mais globalement elle ne suffit pas à annihiler cette sensation de tomber qui grise le chercheur. Il n'y a que la fatigue qui met fin à ce vertige.

J'avais espéré que le décès de Boris ainsi démontré, pousserait Géraldine à tourner la dernière page, que la lassitude l'inciterait à refermer le livre de cette vie antérieure. Il n'en fut rien. Au contraire. Le sentiment de culpabilité, ce remord que j'avais cru à l'origine de ses agissements ne pesait plus dans ses décisions. Pas plus que son désir de rédemption d'ailleurs. La découverte de la vraie vie de son ancien amant l'avait plongée dans une sorte de mysticisme. Pas de ceux qui font s'agenouiller les dévots devant une statue d'éléphant bleu mais plutôt celui de la croyance en soi, au destin privilégié des hommes d'exception. Le même mysticisme probablement qui avait entraîné Boris dans ces contrées inconnues, au dessus du berceau d'une hypothétique révolution mondiale. Une sorte d'extase que recherchent ceux qui ont besoin d'enjeux pour vivre, de défis, d'un combat dépassant leur propre ambition. Et, au début des années 90, je veux bien croire que tout ici, des habitants nouvellement affranchis aux membres d'une Union balbutiante,

de l'effervescence de la Résidence à l'excitation des townships de Chitungwisa, tout incitait à l'enthousiasme et à la ferveur. Le pays tout entier semblait naître de sa chrysalide, entraînant avec lui de nouveaux rêves, de nouvelles idéologies, un avenir suffisamment flou pour permettre aux imaginations les utopies les plus audacieuses. L'Afrique Australe toute entière était plongée dans une aventure propre à transcender n'importe quelle misère, n'importe quelle différence, n'importe quelle souffrance. L'avenir s'écrivait ici avec un grand A sur une page qui n'était certainement plus blanche mais totalement vierge.

En 1996, bien que les désillusions commençaient à poindre ici ou là, l'ambiance était encore à une certaine euphorie. Le sida, le libéralisme économique et la folie dictatoriale de Mugabe n'avaient pas encore éteint tous les espoirs. Et Géraldine n'avait que 28 ans. Que pouvait-elle espérer en comparaison, pour sa propre vie, sur un vieux continent rongé par la bureaucratie et cadencé par une oligarchie de maltôtiers ? En France, elle n'avait plus aucune structure humaine réellement fiable et dynamique à laquelle se rattacher, les enjeux capables de la faire vibrer étaient dilapidés par des politiciens calculateurs, toutes perspectives semblaient immanquablement dans la monotonie avant de s'enliser dans un amas de codes et de lois propres à étouffer le moindre enthousiasme... Ce nouveau monde en revanche appelait la fascination, il était le terreau idéal, aussi déstructuré que bouillonnant, des utopies les plus insensées. Ici, ses rêves d'adolescente ressortaient de terre comme les Ginkgos Biloba au lendemain d'Hiroshima.

Milan avait trop d'occupations pour nous accompagner et nous servir de guide plus longtemps, mais Bobby fut détaché des siennes avec la mission officielle de nous mener partout où nous le désirions. Partout, c'était pour Géraldine partout où Boris avait posé les pieds. Et c'était

vraiment le bon mot tant Boris, selon Bobby, avait parcouru de long en large sa terre d'accueil.

- C'était un affamé, précisa l'américain, il voulait tout connaître, les lieux, les légendes, les traditions, la langue... Je crois qu'il n'est pas resté un seul jour sans rien faire.

Des monts des Highlands à ceux du Matopos, du lac Kariba aux ruines du Grand Zimbabwe où ses cendres avaient finalement été répandues, le moindre petit village portait au sol et dans les mémoires les traces de son passage. Nous aurions pu nous réjouir d'entendre mille fois répétés les panégyriques qui accompagnaient le souvenir du héros, mais je n'étais pas de sa famille et le seul témoignage qui intéressait vraiment Géraldine et à vrai dire le seul qui comptait était celui de Marianne, la svelte ndebele décrite par Boris dans ses lettres. Aujourd'hui professeur de mathématiques au collège de Gweru, elle portait en elle l'intimité, le secret, la face cachée sur laquelle tous nos interlocuteurs avaient buté, l'amour. La pensée que Boris avait pu redécouvrir l'amour aux côtés de Marianne fermentait sous le crâne de Géraldine. Il fallait qu'elle sache, qu'elle voit de ses propres yeux, qu'elle entende. Je ne savais pas si elle voulait se rassurer en découvrant une Marianne d'une grande banalité, comme une consolation de la perte de cet amant somme toute pas si exceptionnel ou, au contraire, se faire mal, souffrir plus encore, se flageller, en la découvrant plus rayonnante. Je sentais chez elle à la fois un désir, une certaine fierté d'être reconnue comme un personnage de cette histoire et une sorte de repentir qui appellerait le renoncement.

La voiture de l'ambassade tchèque était une vieille Moskvich dont la consommation d'essence aurait fait pâlir un trente-deux tonnes mais elle était d'une souplesse incroyable si bien que les chaos de la route, parfois transformée en piste de terre, parfois complètement déformée par le passage des camions, devinrent tout à fait supportables. Le voyage jusqu'à la nouvelle Gweru dura près de cinq heures. Le temps

était chaud, les paysages magnifiques, nous roulions tranquillement, toute vitre baissée, au rythme envoûtant de vieux blues que Bobby avait glissés dans l'autoradio, nous étions bien. Le Bushveld, cette savane d'acacias, de miombos, aux euphorbes géantes, aux mille espèces d'aloès, aux buissons de poinsettias aussi vastes que des maisons, aux baobabs solitaires jetés là comme des bouteilles vides dans un cimetière de roches, nous apaisait. En cet instant hors du temps, je me suis vraiment cru en vacances. J'ai bêtement présumé que tout se terminerait dans cette sérénité sauvage, qu'il était même possible de finir ses jours dans ce petit paradis lointain, au bras d'une jeune femme élégante, sans la moindre contrainte d'aucune rédaction, d'aucune politique, dans une espèce de ouate spirituelle paisible et je me suis endormi. Géraldine, elle, restait silencieuse mais ne sombrait. L'inquiétude figeait son visage comme celui d'une condamnée à l'aube de la sentence. Boris, en lui montrant qu'il ne l'avait pas totalement oubliée, l'obsédait plus encore et Marianne maintenant la hantait.

Je n'ai jamais su, et je crois que je ne saurai jamais ce que Marianne et elle se sont dit lors de leur première rencontre. Géraldine n'avait pas voulu que je l'accompagne. D'ailleurs l'accompagnais-je encore vraiment ? Une discussion de femmes m'avait-elle dit, à propos d'un homme qu'elles avaient aimé... Nous l'avions donc déposée devant un bâtiment de style pseudo-victorien, un peu délabré, d'un seul niveau, affublé d'une rangée de colonnes blanches qui lui donnait des allures de temple romain, puis nous avons rejoint, Bobby et moi, le centre ville pour nous consoler d'une bière et d'un biltong, ce genre de sandwich confortable fait de viande d'autruche, de bœuf ou de koudou, séchée et abondamment salée.

La bière avait pour nom, ici, "chibuku" et la publicité sur une vieille affiche oubliée sur la devanture montrait un jeune noir hilare, une canette au bord des lèvres, avec le slogan ravageur : «La boisson qui

donne du cœur au ventre ! ». J'eus du mal à traduire en anglais pour Bobby tout l'humour qu'un français pouvait y lire, mais il apprécia.

- Quand on se balade dans les rues, ici, ajouta-t-il, on trouve des noms étonnants qui font rêver: le quartier de Nashville, par exemple, ou d'Athlone. Un peu plus loin, là, il y a Levingstone Road, Belvedere Avenue, Eden Street....

- Athlone ?

- C'est un quartier, côté est.

- On dirait le nom d'une planète, d'un nouveau monde perdu dans la galaxie !

- Ca fait très science-fiction, non ? Le marché permanent des terminaux de bus au bout de la rue s'appelle « le Musika ». On y vend aussi bien des fruits, des chemises, des bijoux, des plantes médicinales que des scarabées fris ou des machines à laver de seconde main. Musika...

J'avais vu le nom de Monomatapa, en arrivant. J'éclairai Bobby sur la similitude, en français, avec le mot « onomatopée », en tentant de lui en expliquer l'usage et il me confia que Boris avait un faible pour « babalass ».

- Ca le faisait rire ce mot, sourit-il. C'est lorsqu'on a pris une cuite dans un pungwe, "des ténèbres à la lumière", qu'on est babalass ! Fatigué en français, je crois ?

- Hum, fatigué, un peu mou, quelque chose comme ça.

Encore quelques chibuku et on allait pas tarder à être babalass, nous aussi. Mais Bobby avait d'autres projets : il tenait à m'emmener au sommet de Senga Hill, afin de contempler d'une certaine hauteur le décor dans lequel le gouvernement zimbabwéen espérait triompher de la misère. Quand il arrêta la voiture, il n'y avait plus devant nous, en contrebas, qu'une zone industrielle fumante et nauséabonde apparemment désertée par les hommes.

- La ville a connu son heure de gloire en fabricant des chaussures bas de gamme pour les occidentaux, ironisa-t-il. Aujourd'hui les gosses thaïlandais travaillent deux fois plus pour trois fois moins ! Les zimbabwéens s'accrochent mais bon, pour des pacotilles. Ils ne gagnent plus rien !

L'impression générale aurait pu ressusciter Zola, si quelqu'un avait eu la cruauté de traîner sa dépouille jusqu'ici. Une Gervaise noire en guenille furetait au pied d'un monticule de détritiques industriels, des mômes chahutaient dans une carcasse de camion rouillée, des clebs dégingandés se disputaient une chienne pour une descendance inquiétante, le tout dans un silence grandiose, à peine cadencé par le martelage lointain d'une machine imperturbable. L'ombre des cheminées s'étirait sur ce no-man land funèbre et poussiéreux, tandis que de l'autre côté, derrière la Moskovich noire perchée sur son promontoire, la ville attendait résignée que revienne la douceur de la fin du jour.

- Tiz ! fit Bobby en tirant sur sa cigarette, appuyé au capot de la voiture.

Tiz. This is Zimbabwe. Les zimbabwéens n'étaient pas dupes. Seulement las. Je songeai à Hercule le cheval de la fable de George Orwell. Hercule, le stakhanoviste simple et efficace qui finit dans la camionnette de l'équarisseur... Tiz ! Le côté dérisoire de ces conditions de vie misérables à quelques lieues de paysages paradisiaques. On meurt aussi au Paradis. Ou peut-être n'y a-t-il qu'un Enfer ?

Nous restâmes un long moment songeurs, à attendre sans raison que le soleil se couche pour regagner la ville.

Je n'avais pas entendu l'ombre d'un mot français autre que celui de Géraldine, depuis notre arrivée au Zimbabwe, sinon quand Bobby nous massacra les deux vers de Rimbaud. Je m'étais fait une raison : les français ignorent cette région du monde et les zimbabwéens ignorent la France. Nos cartes présentent sans doute à la place des pays des taches



blanches rayées de la mention "Terra Incognita" ! Alors quand Marianne balbutia quelques mots en français à mon intention, je les reçus comme carte postale d'un ami lointain un peu oublié. Cet effort pour me sortir de ma marginalité me poussa immédiatement à lui faire confiance. Et puis, elle était superbe, ce qui ne gâchait rien. C'était une femme d'une grande classe, longiligne, souple, le regard intelligent emprunt d'une extrême douceur. Boris n'avait pas du hésiter longtemps avant d'en faire sa compagne de vie.

Ce ne fut que le week-end suivant notre visite à Gweru que je fis sa connaissance. Marianne avait promis à Géraldine de l'emmener sur le site du Grand Zimbabwe où les cendres de Boris avaient été répandues. Je fus tout de suite étonné de l'incroyable complicité qui les liait l'une à l'autre. Je n'avais pourtant pas misé un kopeck sur cette éventualité. L'intelligence n'avait finalement eu aucun mal à triompher d'une jalousie déjà titubante que j'avais à tord cru primordiale. Boris était mort. A quoi bon se disputer ses cendres ? Nous étions partis à l'aube et le voyage s'annonçait sous les meilleurs auspices. L'ambiance était sereine, détendue, nous n'étions pas peu fiers, Bobby et moi, de trimballer ces deux princesses à l'arrière de la Moskvich.

En intégrant l'Union, les membres se devaient de renoncer à leur existence officielle. Sauf astuce diplomatique ou commerciale ils naviguaient sans papier, sans aucun contrat de travail et ne pouvaient guère compter sur une quelconque reconnaissance posthume pour les ramener à la lumière. Ces hommes et ces femmes, généralement « perdus de vue » dans leur pays d'origine, n'avaient et n'ont encore, pour la plupart, aucune existence administrative. Ils n'existent pour personne sinon pour leur combat et lorsqu'ils succombent aux assauts de l'ennemi, ils emportent tout, leur âme, leurs titres, leurs médailles, leurs mémoires. Reste le souvenir de ceux qui ont partagé leur vie.

Aujourd'hui, de Boris, il ne restait concrètement qu'un peu de poussière répandue sur quelques hectares mythiques de l'Afrique australe. Sa pierre tombale était enfouie dans les mémoires, dispersée comme les pièces d'un puzzle emportées par le vent. C'est à ce moment-là, dans cette voiture ondulante sur la route de Masvingo, que je conçus pour la première fois l'idée de reconstruire le puzzle. Que cette vie soit consignée quelque part pour la nuit des temps.

Malgré la présence des deux femmes et la beauté des paysages, la route de Gweru à Masvingo, anciennement Fort Victoria, fut au final un épisode assez pénible. Un vent du Nord brûlant balayait la plaine et la climatisation de la Moskvich n'était qu'une supercherie sur le tableau de bord. Il aurait du faire plus doux, selon Marianne, le calendrier pointait en effet la fin de l'hiver mais le climat n'est que rarement une science exacte ! Seule Marianne semblait dans son élément et il eut été dommage à vrai dire qu'elle ne le fut pas.

Que ce soit près d'une ferme où elle savait qu'elle trouverait des bons produits ou en pleine brousse pour ramasser des baies sauvages ou des herbes intéressantes pour sa médecine quotidienne, elle ne perdait aucune occasion de rentabiliser le voyage. Bobby finit par la surnommer Nehanda du nom d'une sorcière révolutionnaire des temps glorieux de la première chimurenga, la grande révolte de 1896.

- Ne m'appelle pas ainsi, s'insurgeait-elle, elle était laide Nehanda.

La ndebele n'avait certes pas la laideur supposée de Nehanda mais la tisane qu'elle nous mijota dans le chalet que nous louâmes à Kyle Lake près des ruines de Great Zimbabwe le soir même, nous donna une bonne preuve de quelques talents de sorcellerie. Je crois néanmoins qu'aucun d'entre nous n'aurait souhaité être traité autrement ou par une autre personne.

Le lendemain, nous grimpâmes sur les hauteurs qui surplombent le fascinant ensemble d'enclos de pierres de ces ruines légendaires qui

ont donné leur nom et leur fierté au pays qui les porte. Là, Marianne sortit deux minuscules roses rouges du sac de toile qu'elle tenait toujours en bandoulière, en proposa une à Géraldine, déjà terriblement émue, et se mit à fredonner quelques vers d'un ton superbement incantatoire. Un chant discret semblable à ceux des Black Umfolosi que nous avons entendus quelques jours auparavant au Gallery Delta d'Harare.

- Un mandanha, supposa Bobby.

Mais je n'étais pas sûr d'entendre là l'un de ces éloges traditionnels que chantent les femmes à leurs maris dans les tribus shona. Je connaissais cette mélodie.

- Mais où sont passées... sont passées les lumières... semblait-elle chanter.

Les paroles de la chanson de Gérard Manset se calèrent dans mon crâne sur le rythme lent de la psalmodie.

*Où sont passées les lumières  
qui nous guidaient ?  
Peut-être étions-nous trop fiers  
pour baisser la tête ?  
Le monde a tourné sans nous,  
sans nous attendre.  
Les ténèbres sont partout  
couvertes de cendre...  
Mais souviens-toi,  
souviens-toi que l'on s'aimait.  
Que l'on s'aimait quand même...*

La voix de Marianne s'estompa dans un long murmure. Elle jeta sa rose qui bascula de rocher en rocher sur l'éboulis de granit. Le silence ne dura que quelques minutes. Une éternité. Ce jour-là malgré l'absence de vent et une température plus acceptable, je ne me sentis pas à mon aise, comme pris par le vertige. Quelque chose que le silence amplifiait jusqu'à me donner la nausée. Je vacillais. La maladie peut-être. Marianne était magnifique, une superbe silhouette découpée sur le ciel pur... Où

étais-je ? Géraldine baissait la tête, la rose collée aux lèvres, les doigts palpant les épines. Bobby fronçait les sourcils dans une expression pénible comme si lui aussi aurait préféré ne pas être là. Marianne se tourna alors vers sa voisine, lui demanda en français si elle voulait dire quelque chose. Elle secoua la tête.

A la fin du mois de mars, Marianne, Bobby, Milan, John, Sylviana et quelques autres membres de l'Union, dont Benoît Turenge, se trouvaient là sur ce promontoire pour donner à la mort de Boris une esquisse de cérémonie. Le grand Zimbabwe avait été l'une des premières civilisations noires aux environs du XIII<sup>ème</sup> siècle, à construire des temples de pierres et à commercer avec les autres continents, en particulier avec la Chine, l'Inde et le Proche-Orient. Pour une fois, les archéologues africains découvraient d'autres vestiges que des sagaies, des feux de brousse et des masques de bois. Une communauté, une civilisation peut-être, qui avait eu son heure de gloire et qui avait fini par se tarir après l'épuisement de ses richesses mais qui donnait aujourd'hui des points de référence à tout un peuple, une base solide que l'oiseau de pierre, emblème national, symbolisait mieux que tout autre blason. Boris avait sans doute choisi ce lieu pour cette histoire, cette sérénité et le respect qu'il imposait à toute l'humanité. Marianne avait ouvert l'urne taillée par le sculpteur Norbert Shamuyarira dans la *springstone* brune et noire, à la forme d'un corps replié sur lui-même, protégeant dans son ventre les cendres de son homme. La poussière s'était élevée sur le site comme un nuage d'étourneaux dans un ciel d'altitude, s'éparpillant peu à peu jusqu'à donner l'illusion de disparaître. Bel hommage au jeune homme de Libertone que cette semence jetée sur cette terre des commencements, comme les spores d'une ultime utopie.

Géraldine, si bavarde d'ordinaire, ne prononça pas le moindre mot. Chacun d'entre nous déambula en silence à l'ombre des grands arbres entre les édifices circulaires de Hill Complex, les traboules

vertigineuses, les collines environnantes, broussailleuses et sèches, ou le long de Valley Enclosures, cette enceinte de pierres de plus de dix kilomètres de circonférence qui ferme le site. Marianne et Géraldine ne s'éloignaient plus l'une de l'autre, échangeant par moment quelque souvenir de leurs vies respectives. Bobby, lui préféra s'asseoir sur un bloc et s'imprégner du paysage comme s'il y venait pour la première fois. Moi, je ne savais plus que faire, tout semblait m'échapper.

Profitant de l'arrivée d'un car de touristes anglais trop euphoriques pour ne pas troubler d'un enthousiasme puéril la tranquillité du site, j'invitai Bobby à retourner au chalet. Les femmes avaient disparu dans le massif chaotique qui domine la vallée au delà des ruines, elles rentraient probablement à pied en passant par le lac. Puis comme rien ne nous retenait plus non plus dans le chalet, nous poursuivîmes notre route jusqu'à Masvingo avec la ferme intention de nous rafraîchir les idées de quelques "scuds" bien pesants, cette bière de luxe extrêmement gazeuse vendue par demi-litre que seuls les étrangers peuvent se payer. Bobby connaissait le patron d'un troquet dont la véranda de bois s'avancait au milieu de la chaussée sur d'antiques colonnes en fonte peintes en blanc. Nous nous installâmes paresseusement dans les fauteuils comme deux cow-boys usés par leur chevauchée et commençâmes à nous réhydrater les tissus. La bière était bien fraîche et les kocksesters, ces petits beignets imprégnés de miel, succulents. Je revivais.

Nous ne retournâmes au camp qu'à la nuit tombante, un peu ivres, babalass, mais armés d'un copieux repas récupéré au comptoir du Palm Court dans de vieux cartons à chaussures. Les deux femmes, légèrement vêtues de robes traditionnelles aux motifs géométriques très colorés et soulignés de noir, mollement allongées sur les transats de la terrasse, sous la lumière blanchâtre d'une lampe à gaz pendue à une poutre, bavardaient comme deux copines échappées du lycée. Une carafe de lait, des biscuits secs, un panier de fruits et une pile de cahiers tout droit sortis des cartables de Gweru, couvraient la table basse, l'ambiance

semblait paisible, loin de la lourdeur du deuil de l'après-midi. Bobby prit les boîtes dans le coffre et perturba joyeusement cette douce quiétude.

- J'espère que vous avez faim, lança-t-il joueur, parce qu'on vient de dévaliser le bled !

- Les femmes se contentent de peu, tu le sais bien, répondit malicieusement Marianne.

- Pas toutes ! corrigea aussitôt Géraldine d'un ton qui n'avait plus rien de maussade.

Et elles se mirent à rire gaiement, débarrassant la table pour laisser place au festin.

J'étais resté dans la voiture pour prendre quelques notes à la lueur du plafonnier avant que ma mémoire ne me trahisse. En entendant les rires de Géraldine, je compris qu'elle éloignait peu à peu de moi. Je l'avais croisée à la tombée de son échec avec Boris, à une époque où elle cherchait désespérément à se construire une nouvelle existence, s'inventant de nouvelles passions, englobant ses remords et sa lassitude dans une flopée de projets qui n'étaient pas les siens, et aujourd'hui sous cette tonnelle lambrissée, j'assistais à l'inauguration de cette reconstruction. Le chantier était terminé. J'avais participé à ce rétablissement sans en être véritablement l'architecte, je pouvais disparaître comme le maçon quand la porte se referme. Dans cet univers grisant de société secrète, de dangers et de missions de sabotage, de camaraderie et d'utopies révolutionnaires, je ne pouvais plus guère me présenter en sauveur d'âme ou en exorciste de passion amoureuse. Géraldine était désormais sur d'autres rails, je n'étais plus de taille. Elle avait suivi son amant en effaçant consciencieusement le décalage des cinq années écoulées, et maintenant elle avait vraiment le sentiment d'appartenir à cette vie africaine, de poursuivre son dessein naturellement comme si Boris ne l'avait jamais quittée ce matin du 7 décembre 1990.

Je sortis de la voiture et rejoignis le trio rieur sur la terrasse. Bobby installait le dîner sur la table basse, les femmes sirotaient avec

gourmandise les jus de fruits saturé de glaçons qu'il venait de leur servir. Tous les trois avaient visiblement l'intention compenser cette journée de deuil par une soirée joyeuse et sensuelle.

- Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiéta Géraldine. Tu prends des notes ?

- Oui, j'ai envie d'écrire un livre sur toute cette histoire, enfin je ne sais pas, peut-être.

- C'est génial ! Tu ferais ça ? Viens ici que je t'embrasse !

Il y avait longtemps finalement qu'elle ne m'avait plus embrassé. Elle se leva, me serra dans ses bras, colla ses lèvres sur ma joue puis sa joue elle-même.

- Merci, chuchota-t-elle en maintenant l'étreinte. Merci pour ton aide, pour ta patience. Merci.

- Je vais devoir rentrer en France, tu sais, annonçai-je d'une voix atone.

- Tout de suite ? plaisanta Marianne qui guettait attentivement chacun de nos gestes. Tu veux partir sur le dos d'un aigle ?

Géraldine me prit les mains, s'écarta doucement en me fixant droit dans les yeux comme si d'un seul coup elle venait de comprendre. Son esprit s'envola quelques secondes vers d'autres songes. Nos souvenirs communs peut-être... Notre rencontre au Nicaragua... Il y avait quatre ans déjà. Je me demandai soudain si je n'avais pas sous-estimé l'intérêt qu'elle me portait. Elle était si belle, si désirable. J'étais déjà prêt à regretter mon humeur. Peu de chose finalement.

- Tu ne restes pas ? me demanda-t-elle simplement.

Je lui fis signe que je ne savais pas très bien.

- Il y a tant de choses à faire ici, ajouta-t-elle. Marianne me propose de travailler avec elle au collège de Gweru, ils n'ont pas de professeur de français parait-il.

- C'est bien, dis-je simplement. C'est ton destin, n'est-ce pas ?

- Mais pas le tien.

- Non. ça aurait pu, mais...

J'allais ajouté "il eut fallu que j'eusse quelques années de moins" mais je préfèrai ne pas risquer ses foudres en osant une remarque aussi pathétique.

- On verra ça demain, conclut-elle d'un ton plus joyeux, maintenant on va juste s'offrir un pungwe d'enfer et après Marianne nous apprendra des chants traditionnels !

Elle prononça ces derniers mots en anglais afin de permettre à Bobby de raccrocher la conversation.

- Oui, enchaîna-t-il, mais il faut se dépêcher avant que les moustiques n'ouvrent le bal !

Je crois que je les entendais déjà vrombir autour de mes oreilles... Le repas fut suffisamment copieux et varié pour alimenter toutes sortes de commentaires et de plaisanteries instinctives. A plusieurs reprises le regard de Géraldine s'accrocha au mien avec une intensité surprenante presque inquisitrice. Tout en parlant, en riant, en plaisantant, je me disais que peut-être souhaitait-elle vraiment que je reste près d'elle, que je l'accompagne dans ce nouveau monde en construction, que je ne l'abandonne pas au moment où elle s'apprêtait à voler elle aussi de ses propres ailes.

Seulement, j'en avais assez d'être son grand frère.

Le Che était partout, photographié sous tous les angles, lisant, parlant, discourant, fumant ou guerroyant... La célébration du trentième anniversaire de son assassinat commençait, un an avant la date. Trente ans. Incroyable. Tous ces textes, ces slogans, ces badges, ces drapeaux, ces affiches... la fête de l'Humanité replongeait pour un temps dans les heures mythiques de son histoire. A la grande joie, paradoxalement, de ceux qui ne les avaient pas connues pour être parvenu trop tard à la vie.

Dans tous ces portraits, il était difficile pour moi de ne pas reconnaître l'amant de Géraldine. C'était le Che bien sûr, mais une telle ressemblance... Avec l'affaire Kabila, on reparlait du voyage du Che en Afrique, la confusion était facile. Il avait forcément mis les pieds au Zimbabwe du temps où cette terre se nommait encore la Rhodésie, notamment pour rencontrer Robert Mugabe, le jeune fondateur de la ZANU. Il avait peut-être vécu quelques jours à Gweru, dans le petit appartement de Albion Road qu'avait occupé le couple Marianne-Boris. Comme nous, il n'avait certainement pas manqué de rendre visite aux rhinocéros blancs de Hwange, de se faire photographier sur fond de chutes Victoria, de naviguer sur le lac artificiel de Kariba entre les crocodiles et les éléphants solitaires, de gravir en soufflant les légendaires boules granitiques du Matopos et de longer les torrents farouches des Highlands dans l'Est du pays...

Peut-être. Peut-être avait-il connu la mère de Marianne ? Un soir de chaleur dans un bungalow pour touristes anglais près des ruines du grand Zimbabwe...

Nous sommes rentrés à Harare le lendemain. Le safari ferroviaire de la NRZ, à mille dollars la place, derrière une locomotive à vapeur suffocante, avait terminé de m'achever. La beauté exceptionnelle de ce pays ne suffisait plus à me tenir éveillé. Les baobabs, les animaux, les villes de pionniers, les restaurants très entre-deux-guerres, les villages de sculpteurs, les scarabées fris... j'en avais ma dose. Une seule chose m'importait désormais : retrouver Paris, le silence des quais de la Seine au lever du jour, la sophistication des femmes pressées en tailleur et talons hauts descendant des bus de Miromesnil, la tranquillité du jardin des Tuileries le dimanche matin, l'impertinence des galeries du quartier Saint-Paul, la nostalgie des pavés de la butte Montmartre brillant sous la pluie et la ridicule arrogance de la tour Eiffel illuminée dans la nuit.

Marianne reprit ses cours au collège de Gweru et Bobby rejoignit Prétoria où l'attendait son ordinateur du Centre des Télécommunications. Nous avons décidé de leur laisser la Moskvitch pour leur permettre de regagner à moindre frais la capitale la semaine suivante. Il était convenu que Marianne et Géraldine se retrouveraient ici, à Harare, afin d'organiser au mieux avec le Ministère les nouvelles fonctions de la française.

- C'est à cause de moi que tu pars, avait supposé Géraldine, dans notre chambre de l'ambassade tchèque, alors que j'achevais ma valise.

- Je suis fatigué, c'est tout.

Elle avait passé l'après midi avec Milan. Il lui avait proposé de dormir à la Résidence où l'on gardait toujours quelques chambres pour les personnalités du mouvement, mais elle avait refusé. Se rendait-elle compte combien son geste me ravissait et combien il me rendait coupable de l'abandonner seule sur cette terre étrangère ? M'offrir son dernier visage d'adolescente pour cette dernière soirée...

- Que dois-je faire ? dis-je, terriblement las.

Elle ne répondit pas. Personne ne répondait plus à personne. Chacun suivait désormais son destin dans une incertitude qui ne tolérait

aucun questionnement. Etait-ce juste de cautionner la résistance de l'Organisation ? Etait-ce bien d'abandonner la France pour ce pays qui n'était pas le nôtre ? Etait-ce judicieux de nous séparer maintenant alors que ce long voyage avait solidifié notre histoire commune ? Etait-ce raisonnable de bouleverser nos vies pour ces gens que nous connaissions à peine ?

Elle sortait de la douche, frottant respectueusement sa longue chevelure noire dans une serviette un peu rêche. Sa chemise blanche collée à la peau par un résidu d'humidité était une véritable provocation. Elle était d'une ingénuité absolue avec moi. Ses longues jambes aux muscles superbement dessinés, ses fesses rondes et fermes, sa taille si extraordinairement fine, ses petits seins d'athlète, elle me les avait montrés des dizaines de fois sans jamais me les dévoiler. Simplement parce qu'elle ne m'avait jamais considéré comme un amant potentiel. Aujourd'hui, avec le recul, je me dis que j'aurais du lui sauter dessus dès notre première rencontre dans la ferme des hauts plateaux nicaraguayens. Tant pis pour le prestige. J'aurais du la prendre sur la table de la cuisine sans autre préliminaire. J'avais trop attendu pour lui déclarer ma passion. Trop de précaution. Au bout d'un moment la connaissance de l'autre devient si grande que les jeux de l'amour deviennent ridicules. Trop de confidences, trop de complicités, trop de franchises... Qu'apporte le sexe dans une relation qui a déjà pénétré au plus profond des intimités ?

Tous ces mots, elle me les dirait encore une fois de ce ton si désagréable de la condescendance si j'avais de nouveau la maladresse de lui répéter que je l'aimais. J'avais tout tenté déjà pour la convaincre de partager mon existence au quotidien et elle avait toujours contourné mes propositions sans jamais les rejeter vraiment. Par respect pour mon amour propre probablement. Mais la situation atteignait maintenant les limites du désagréable. Je l'avais aidé à chasser sa culpabilité en tournant enfin la page du néo-guevariste romantique de sa jeunesse, mais cela

n'avait rien changé. Du moins entre nous. Elle ne me considérait toujours pas comme un compagnon potentiel. Pourtant, ce fut bien la première question qu'elle me posa quand elle estima d'une main habile que sa chevelure était suffisamment sèche.

- Tu es toujours amoureux de moi, n'est-ce pas ?

- Ça n'a pas l'air de t'émoustiller, répondis-je un peu énervé par cette cruelle désinvolture.

- Si.

Elle attendit un peu.

- Bien sûr que ça m'émoustille, comme tu dis. Ça m'émoustille parce que tu es un homme bon, parce que tu as des certitudes incroyables et qu'en même temps tu n'hésites pas à te remettre en cause. Parce que tu agis quand c'est nécessaire et que tu ne t'agites pas au moindre soubresaut de l'adversaire. Parce que tu es réservé, que tu écoutes les autres, que tu t'informes avant de t'exprimer, parce que tu ne te défiles pas quand les problèmes surgissent, parce que... parce que plein de choses encore. Bien sûr que ça m'émoustille, parce que je t'ai toujours considéré comme indispensable à ma propre vie, et que je... j'aurais vraiment voulu être amoureuse de toi. Je ne sais même pas me l'expliquer. Ce n'est pas une question d'amour, c'est...

- Je sais.

- Tu voudrais que je m'offre à toi simplement pour te faire plaisir, pour te remercier de ce que tu m'apportes, de ce que tu as fait pour moi ? Ce serait pire que tout, non ? Un suicide. Je ne supporte pas l'idée qu'un jour nous puissions nous détester toi et moi.

Elle était plantée là face à moi. Qu'ai-je fait à ce moment-là pour qu'elle bondisse et m'enveloppe de ses douces tentacules ? Pulsions de femme. Mon cœur hurlait dans ma poitrine. J'avais mal. Son baiser bien que mille fois trop court me fit sortir deux petites larmes dans le coin des paupières dont l'une vint se glisser lentement entre nos joues.

- Je regrette d'être ce que je suis, me susurra-t-elle à l'oreille. Puisses-tu me pardonner...

Quelle faute avais-je à lui pardonner ? J'étais le seul responsable de mes souffrances. "Je reste roi de mes douleurs" disait Aragon. La beauté de Géraldine n'était pas un mal et elle n'avait jamais cherché à me séduire sinon par jeu quand une situation de choix nous opposait. Comment lui en vouloir ?

Je pris une douche à mon tour, bien froide, puis je l'invitai à dîner dans le pub du premier hôtel de luxe que nous croisâmes dans Nehanda Street. Un souper d'adieu en quelque sorte. Comme un hommage à notre rencontre, au chemin que nous avons suivi ensemble dans cette portion de vie commune.

- Pourquoi ne restes-tu pas ? insista-t-elle. Il y a tant à faire dans un pays comme celui-là.

- Ce n'est pas ma place, répondis-je simplement.

- Qu'est-ce ça veut dire "pas ta place" ? On n'a pas une place déterminée, tu as le droit de choisir...

- Vous êtes jeunes, tous, Milan, Boris, Ben, Marianne... c'est votre histoire que vous êtes en train d'écrire. Celle du XXIème siècle. La mienne est déjà écrite. J'ai eu mon heure de gloire, ma révolution, mes lendemains qui chantent, ceux qui déchantent... Je ne vous apporterais rien en restant ici. Que des mauvais conseils !

- Vous êtes vraiment des snobs avec votre révolution de pacotille. Tu as peut-être joué aux osselets avec les pavés de Paris mais ne me parle pas de révolution ! Là oui, on peut dire qu'il se prépare quelque chose mais tu ne vas pas comparer ça à mai 68 ! Vous croyez tous que vous avez transformé le monde avec ce mois de mai, seulement regardez-le aujourd'hui, il est pire qu'avant !

- C'est vrai mais bon. Si j'avais ton âge, je n'hésiterais pas une seconde mais là, qu'est-ce que je peux apporter ?

- L'âge, on s'en fout de l'âge, c'est une question de volonté.

Cette petite mauvaise humeur était un vrai régal. Pour peu je me serais laissé tenter à nouveau. Je lui aurais pris la main et doucement, les yeux dans les yeux, je lui aurais dit :

- Okay, Géraldine, je reste.

Mais non. Outre la frustration de mon amour qui aurait probablement abouti à une forme de haine, rester représentait un saut trop brutal dans ma propre trajectoire. Ma vie me paraissait être un tout : commencée à Paris, il y avait plus de quarante ans, elle avait là-bas ses bases, ses valeurs, une situation professionnelle qui me plaisait, des loisirs riches, un univers que je maîtrisais... Que je maîtrisais enfin ! devrais-je dire. Que pouvais-je espérer ici qui soit en parfaite continuité avec cette existence passée. Je n'avais pas choisi de venir. Elle si. Et puis elle avait déjà son monde ici alors que rien ni personne ne l'attendait plus en France, sinon tante Augusta et les vingt-sept petits mômes de sa classe qui l'oublieraient aussi vite qu'ils l'avaient adorée.

Même cette révolution annoncée me paraissait étrangère. Comment seront en effet mes artères quand les premiers soubresauts se feront sentir ?

- J'ai eu une longue conversation avec Milan, hier, dis-je. Je serai plus utile à Paris, au journal. J'ai accès à des informations qui les intéressent ici. Ce sera ma contribution...

- C'est vrai ?

- Tu vois je ne te laisse pas tomber. On pourra rester en contact comme ça. Tu me donneras de tes nouvelles et si les choses tournent mal, tu sais qu'il y aura toujours une petite place pour toi à Paris...

Je partis le lendemain matin à six heures, par le premier vol pour Londres. Géraldine dormait encore, je n'ai pas voulu la réveiller.

J'avais demandé à Milan de m'accompagner à l'aéroport. En "bon père" je tenais à ce qu'il prenne le plus grand soin d'elle. J'avais

l'âge de lui ordonner mes exigences, il avait celui de m'écouter en silence en enfouissant sa pitié dans un semblant de respect. Mes remarques à propos de Géraldine, une fille fragile d'apparence coriace, le firent sourire. Mais il me promit d'être à la hauteur. Et puis il y avait autre chose encore qui me tracassait : pourquoi en effet m'avait-il tiré des griffes de ses acolytes dans la villa de Hadfield ?

- Voyez-vous, commença-t-il, en mars dernier, peu avant sa mort, Boris avait remarqué quelque chose de primordial dans le dérèglement des télécommunications du palais.

- Vous voulez parler du brouillage...

- En réalité il ne s'agissait pas d'un brouillage classique par interférences mais d'un codage à la base même du réseau. Une technique typiquement française.

- Française ?

- Eh oui. On trouve la méthode dans un petit ouvrage spécialisé qu'utilise notamment la DST pour la formation de ses fonctionnaires : *Techniques de télécommunications parallèles en situation d'espionnage*, écrit par un certain Dominique Herman, un pseudonyme évidemment.

- Et alors ? Vous me suspectiez d'être en relation avec cette affaire ?

- Nous avions une liste. Et vous avez remarqué que les français sont plutôt peu nombreux à se risquer jusqu'ici.

- J'étais sur votre liste ?

- Pas précisément. Mais... Disons que nous avons des agents dans votre parti et notamment au sein de votre journal.

- Je ne suis pas au Parti Communiste.

- Précisément. Cela vous rend d'autant plus suspect. Seulement rien à Paris ne nous permit de vous loger comme on dit, c'est à dire de vous inclure dans un réseau. De deux choses l'une : soit vous agissiez en solitaire, les français appellent cela un "illégal", ce qui faisait de vous un redoutable élément, très audacieux dirai-je, soit vous étiez un leurre

chargé de faire diversion. C'est la seconde solution que nous avons retenue. Désolé, c'est moins glorieux.

- Peu m'importe. Apparemment vous m'avez blanchi.

- Quand j'ai demandé à Paris la confirmation de votre atterrissage, c'est le mot que nous employons pour signifier que quelqu'un entre dans le réseau, deux de nos membres l'ont cautionné.

- Deux ? Comment ça, deux ?

- Et sans se concerter de surcroît. L'un l'a cautionné, l'autre vous a dénoncé comme missile de la DST.

- Qui ?

- Vous avez été parachuté par deux lanceurs qui s'ignorent puisqu'ils naviguent sur des orbites parallèles. Deux, c'est un de trop, vous êtes d'accord. Donc l'un vous manipulait, forcément pour des raisons surnoisées, sans savoir que vous étiez déjà parrainé...

- Qui était le deuxième ?

- Ah, vous le découvrirez bien assez tôt. De toute façon, le problème a été réglé.

- Comment ça réglé ?

- Régulé.

- Et qu'est-ce qui vous dit que je n'étais pas au courant et que je me suis servi du bon lanceur comme vous dites pour me donner une légitimité ?

- Simple : le second ne vous aurait pas dénoncé, il aurait laissé faire. C'était l'un ou l'autre.

- Lequel m'a dénoncé ?

- Vous n'en connaissez qu'un.

- Benoît Turenge ! Vous ne l'avez pas tué, rassurez-moi ?

- Ben était le bon. Vous avez été utilisé pour faire diversion par l'autre lanceur qui prétendait que vous aviez des contacts avec la DST. En fait, pendant que nous nous occupions de vous, un autre français a débarqué à Harare cautionné, lui, par le seul second lanceur et chargé de nous aider à



vous confondre afin d'infiltrer ensuite l'Organisation. En fait c'était la filière de Ben qu'ils voulaient déloger en vous faisant porter le chapeau. C'est la sincérité de Géraldine et son histoire avec Boris qui a fait pencher la balance. J'espère que nous avons fait le bon choix. A vous maintenant de nous le confirmer.

La vie tient parfois à peu de chose. Qu'en aurait-il été si j'avais réellement voulu gratter par curiosité les plates-bandes de l'Organisation au lieu d'accompagner Bobby et Géraldine aux quatre coins du pays ? Je ne lui posai pas la question, j'en avais déjà suffisamment entendu pour comprendre que décidément je n'étais qu'un pion que tout le monde semblait prendre plaisir à manipuler. Je me demandais néanmoins si Ben n'avait pas eu lui-aussi, dès le début, l'intention de m'utiliser pour démasquer le traître en question. Cela expliquait en tout cas le peu de précaution qu'il prit avec moi. Et le semblant de mission qu'il me confia alors qu'en toute logique il aurait plutôt du s'opposer à mon départ pour Prague.

- Et ce couperet dont m'a parlé Bobby, c'est quoi ? demandai-je en songeant aux mots lancés sur les hauteurs de Senga Hill, alors que la tour de contrôle se profilait déjà derrière le pare-brise de la Moskitch.

- Je crois que Bobby est quelqu'un d'excessivement bavard, se contenta-t-il de répondre avec un somptueux sourire.

Et puis comme nous étions légèrement en avance, il se permit de me retenir quelques minutes encore dans la voiture de l'ambassade tchèque.

- Vous pourriez nous être utile vous savez, dit-il en me regardant droit dans les yeux.

- Encore faudrait-il que je sache précisément ce que vous mijotez ! Vous êtes un vrai mécréant, non ? Le Monde a été sodomisé par des bien plus gentils que vous si je peux me permettre.

- J'apprécie. Vous pourriez nous aider simplement en faisant votre métier.

- Par exemple ?

- En écrivant.

- En écrivant quoi ? Que vous êtes les sauveurs de l'Humanité !

- En prévenant les gens que le monde va bientôt basculer dans un gouffre. Que leurs vies ne seront pas éternellement rythmées par ce qu'ils vendent ou ce qu'ils achètent. Qu'un jour viendra, un jour très proche notez-le bien, où le jouet capitaliste volera en éclat comme un simple objet de porcelaine qui tombe sur le sol !

- C'est ça le fameux couperet ?

- Il faut préparer les populations à un nouveau challenge de la vie, leur mettre dans le crâne que les choses ne sont pas figées, que bientôt elles seront pires, atroces, furieuses même, et qu'il faudra bien inventer d'autres concepts économiques si nous voulons survivre, si nous voulons continuer l'aventure humaine. Je vous rappelle que cette aventure a réellement commencé il y a moins de dix mille ans ! C'est peu dix mille ans. La majeure partie de l'histoire de l'humanité reste à venir.

- Peut-être, soufflai-je peu convaincu.

Je lui promis d'y réfléchir une fois à Paris. Le soleil n'allait plus tarder à se lever, la journée s'annonçait ordinairement radieuse. Mon avion m'attendait.

Si Mathilde m'accueillit avec un adorable sourire à la rédaction, signe malgré tout que les liens familiaux prédominaient, ce ne fut pas le cas de Martinello dont la famille transalpine n'avait que peu à voir avec mon origine catalane. Mon congé unilatéralement prolongé lui était quelque peu resté en travers de la gorge. Il me sembla d'ailleurs que la rédaction toute entière se cristallisait dans ce mécontentement. L'heure était visiblement dévolue à la dépression, ce n'était pas le moment de m'enthousiasmer sur le renouveau du Monde. De toute façon, la seule

personne que je voulais revoir, c'était Bouilloux, notre spécialiste de la "polex". Je tenais à le lancer de toute urgence sur la piste du trafic de pétrole saoudien dont Bobby m'avait parlé. Bouilloux avait les épaules assez solides pour porter ce scoop à la une des médias sans trop se faire embobiner.

- Où est-il ? demandai-je à ma sœur, ne le voyant nulle part à la rédaction.

- Qui ?

- Bouilloux.

J'eus un moment de doute.

- Personne ne t'a dit ? balbutia-t-elle.

- Pardon ?

- Il y a une dizaine de jours. Un accident de la circulation.

- Comment ça, un accident ?

Un accident quoi ! Comme les milliers d'autres qui jalonnent l'histoire du périphérique parisien. Sa petite Twingo bleue océan n'avait pas résisté à l'amour passionné un camion porte-char surmonté d'une pelle mécanique de douze tonnes. Césarisée en quelques secondes, le long d'un haut mur de béton armé, Porte de Pantin, périphérique est, le 20 août 1996, à 6h35 du matin. Le 20 août...

Je n'ai jamais très bien su s'il s'agissait d'une coïncidence ou si Bouilloux était réellement le second lanceur dont Milan m'avait parlé. Je n'ai pas voulu risquer de compromettre Ben en remuant encore ce que j'avais déjà trop remué sur les traces de Boris. On ne réclame pas la pluie quand on habite au creux d'un oued asséché, dit un proverbe kabyle. Mieux valait donc en rester là. Je tentai de remettre la main sur mon agenda. Michèle... Je savais qu'elle, elle accepterait un petit dîner en ville sans m'invectiver et sans me poser trop de questions.

Le lundi suivant, alors que je me débattais déjà avec une nouvelle histoire de licenciements abusifs je reçus la première lettre de ma correspondante du bout du monde. J'abandonnai les ouvriers à leur

néo-féodalité et me plongeai sans tarder dans l'encre noire de ces mots africains. Je lui manquais, disait-elle, mais apparemment sa nouvelle vie l'enthousiasmait au point de « rendre mon absence supportable ». Elle racontait avec moult détails humoristiques la prise de ses fonctions au collègue de Gweru. Elle me demandait aussi de suivre pour elle son dossier au ministère de la coopération afin éventuellement de bénéficier d'un salaire français. Il était clair que malgré toute sa bonne volonté le Zimbabwe ne pouvait guère proposer autre chose qu'un salaire de misère ! Elle m'embrassait tendrement en espérant que ma vie parisienne ne me donne aucun regret, puis, ajoutait-elle dans un post-scriptum, il faut que je te dise :

*Il se prépare quelque chose de terrible ici. Selon ce que j'ai pu comprendre, n'étant pas franchement dans la confiance, l'Union s'apprête à frapper un grand coup dans les temps à venir. Je ne sais pas de quoi il s'agit exactement, ni si cela aura lieu le premier jour du siècle comme le prétend Marianne ou plus tard pour un anniversaire quelconque, mais c'est quelque chose comme un virus informatique mondial, ou plutôt, d'après ce que je crois comprendre, une sorte de bombe capable de neutraliser tous les ordinateurs de la planète !? ... Je n'y connais pas grand chose, j'essaye de deviner en lisant les notes que Boris a laissées... Il parle d'un "grand Bug" dans l'une de ses lettres ! Qu'est-ce que c'est un bug ? Il parle aussi d'Internet, d'autres réseaux aux noms à coucher dehors, et de codes (Il y en a un plein cahier, classés par pays, c'est affolant !). Milan est au courant, mais il refuse de m'en dire plus et je n'ose pas trop le titiller là dessus, il est terrible quand il se met en colère. Un vrai dictateur. Je lui ai tout donné, mais j'ai quand même fait des photocopies en douce. Enfin, renseigne-toi, réfléchis et dis-moi ce que tu en penses. Si Boris avait noté tout ça, il y a certainement une raison.*

La semaine précédent Noël, je reçus un paquet posté à Harare quelques jours plus tôt. Elle avait joint à sa lettre hebdomadaire une liasse de feuilles qu'elle disait avoir trouvée dans un coffre au nom de Boris à la National Corporative Bank. Il ne s'agissait pas d'un dossier secret contenant les fameux codes, comme je l'avais supposé, mais d'une centaine de pages couvertes de poèmes aux vers raturés et aux strophes douloureusement charcutées. Le recueil portait un titre sur sa première page cartonnée. Un titre qui appelait à l'évasion : *Les chemins de Basseville*.

Dans sa lettre Géraldine me demandait avec une savoureuse ingénuité de faire publier cet ensemble de textes ou "à la rigueur" d'en passer certains dans un prochain Huma-Dimanche. Comme elle restait simple et déconcertante, même à dix mille kilomètres de là ! Publier un poème de Boris dans l'Huma ! Martinello venait justement de me faire comprendre, refusant ma demande d'avance sur salaire, que le moment de lui soumettre mes désirs était reporté aux calendes napolitaines !

Celles-ci devaient néanmoins correspondre approximativement avec l'arrivée du printemps, car le poème intitulé "Humanitude" parut effectivement dans le numéro 365 du 20 mars 1997 de l'Huma-Dimanche. Un dernier hommage à la vie éphémère de Boris Nadov dans la rubrique du courrier des lecteurs ! Le recueil, lui, attend toujours dans les cartons des maisons d'édition, la révolution peut-être, le coup d'épée des chevaliers de Blanik... la fin de la paix de Damoclès.

### *Humanitude*

Une goutte tombe sur la foule  
Du sein des insensés.  
Une voûte s'écroule sous les bombes  
Des censeurs encensés.  
Une tombe s'écoule sur la route  
Du sang des assassins.  
Et dans la nuit des certitudes  
L'Homme relève la tête, espoir odieux,  
Les yeux dans les étoiles, appelle aux dieux.  
Son regard dévoile son haut degré d'humanité.

Un cri s'étrangle au fond d'un puits  
Creusé de mains putrides,  
Un bruit s'enfuit d'un tas de sangles  
Déjà usées de plis trop rudes,  
Un angle fuit dans les débris  
De maintes ruses aux fruits arides.  
Et dans la nuit des habitudes  
L'Homme relève le bras, au sacrifice  
Des fils déçus. Le maléfice...  
Le Rat déchu meurt de trop peu d'humanité.

Une larme brille sur le visage  
Radieux d'une fille en pleurs,  
Les armes du Sage scintillent  
Aux grilles du Dieu malheur,  
L'usage s'alarme. On le fusille.  
Il meurt. Adieu Bastille !

Mais dans la nuit décrépite  
L'Homme avance tout droit, dans l'ombre  
Sombre de l'évolution... et sombre  
Le droit révolu des rois privés d'humanité.

Boris NADOV.  
Les Chemins de Basseville.

Copyright ©: TROPOSPHERES  
David Bordon – Vénissieux  
France - décembre 1997  
[david.bordon@online.fr](mailto:david.bordon@online.fr)